

OEUVRES
DE
CRÉBILLON



TOME I

Se vend

Chez BLANKENSTEIN, libraire, quai Malaquais, n° 1





From the

— 5011 00 —

1871 00

OEUVRES
DE
CRÉBILLON

~~~~~  
TOME PREMIER



# NOTICE

## SUR CRÉBILLON

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon , le 13 février 1674, de Melchior Jolyot, greffier en chef de la chambre des comptes de cette ville, et de Geneviève Cagnard, fille d'un lieutenant-général de Beaune

On ignore le détail de ses premières années, on sait seulement qu'il fit ses humanités au collège des jésuites de Dijon , et son droit à Besançon, il fut

---

L'abbé d'Olivet racontoit que parlant avec Crébillon de leurs premières classes, il lui dit que les jésuites avoient coutume d'exprimer par des épithètes, sur la liste de leurs écoliers à côté de chaque nom leurs bonnes et mauvaises qualités. Crébillon parut curieux de savoir quelles épithètes on lui avoit données : l'abbé d'Olivet lui proposa pour satisfaire sa curiosité d'écrire au célèbre P. Oudin à Dijon : Crébillon y consentit. Le P. Oudin consulta les catalogues. Après Prosper Jolyot de Crébillon il trouva ces mots : *Puer ingeniosus sed insignis nebulo* enfant plein d'esprit mais un franc polisson. Le P. Oudin l'écrivit à l'abbé d'Olivet qui lut la réponse du jésuite en pleine académie avant que la séance commençât. Crébillon éclata de rire à la dernière qualification ; il étoit enchanté de cette découverte et la racontoit à tout le monde



ensuite reçu avocat au parlement Son pere, qui vouloit lui faire avoir sa charge, le mit à Paris chez un procureur Celui-ci, homme d'esprit ( fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adressé une épître ) s'aperçut bientôt des dispositions de Crébillon pour le théâtre, lui conseilla d'entreprendre une tragédie Crébillon, qui n'avoit d'autres garants de son talent pour la poésie que quelques chansons, qu'il ne prisoit guere, se révolta d'abord contre cette proposition mais le procureur vint à bout de le persuader, et le poëte choisit pour son coup d'essai le sujet de la mort des enfants de Brutus Il présenta la piece aux comédiens, qui la refuserent

Désespéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des comédiens, Crébillon ne rentra chez son procureur que pour se plaindre, et jura de ne faire de vers de sa vie Prieur essuya d'abord le premier feu, puis, aidé de l'impulsion secrete qui portoit ce poëte vers le théâtre, il le ramena insensiblement à commencer une autre piece Ce fut Idoménée, représentée, pour la premiere fois, le 29 décembre 1703, et reçue assez favorablement Le dernier acte cependant ne fut pas goûté à la premiere représentation, Crébillon en fit un autre, qui fut

composé, appris, et joué en cinq jours c'est l'acte qui est resté

Il donna *Atrée* en 1707 Son procureur, alors fort malade, se fit porter à la première représentation, et Crébillon étant allé le voir dans sa loge, à la fin du spectacle, Prieur lui dit en l'embrassant « Je meurs content, je vous ai fait poète, et je  
« laisse un homme à la nation »

Melchior Jolyot n'étoit pas aussi satisfait que Prieur de ce que son fils étoit poète Dès Idoménée il en avoit marqué son mécontentement, et le succès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené sur cet article Le père et le fils se brouillèrent donc; mais ce qui, selon toute apparence, contribua encore plus à entretenir cette désunion, c'est que Melchior, ayant perdu sa femme, s'étoit remarié, et ce second mariage avoit fort déplu à son fils D'ailleurs, Crébillon, né avec peu d'ordre dans ses affaires et beaucoup de goût pour la dépense, avoit fait en Bourgogne différents voyages très onéreux à son père Toutes ces causes réunies entretenirent la méintelligence, et une dernière circonstance acheva de les brouiller Crébillon venoit de se marier sans consulter son père il avoit épousé Charlotte Peaget, fille d'un apothicaire de Paris dont il étoit

vivement épris cet amour et la vertu de Charlotte l'emportèrent sur toute autre considération, mais le pere, outré de cette alliance, déshérita son fils, qui ne s'en appliqua que plus à la poésie

Sur la fin de l'année 1707, Crébillon perdit son pere. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation, mais ce qui restoit fut vendu, ou mis en décret Crébillon ne trouva dans la perte de sa fortune qu'une raison de plus de chercher des ressources dans ses talents il donna Électre en 1708, et Rhadamisthe et 1711

Jusque-là les pieces de Crébillon s'étoient assez rapidement succédées, mais ce poëte aimoit le plaisir, et ses succès l'avoient jeté dans le plus grand monde il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ses fenêtres en plein jour, et d'allumer des bougies, ne l'ont pas connu Il est vrai que quelquefois, en composant, il s'agitoit et se promenoit avec vivacité On raconte que Duverney, célèbre anatomiste, logeant au Jardin du Roi, dont Crébillon recherchoit la solitude, lui avoit donné une clef des petits enclos qu'on y voyoit alors Le poëte travailloit à son Rhadamisthe Croyant n'être vu de personne, il avoit quitté son habit, et, possédé de sa verve, il mar-

choit à pas inégaux et précipités, et poussoit des cris effroyables. Un jardinier, qui l'observoit, persuada que cet auteur, qu'il ne connoissoit pas, étoit qu'un insensé ou un homme chargé de quelque mauvaise affaire, alla sur le-champ avertir Duverney. Celui-ci accourut aussitôt, et rit beaucoup de la méprise du jardinier.

L'écclatant succès de Rhadamisthe combla de gloire son auteur, à qui sa célérité procura de très utiles amis. Tel fut, entre autres, le baron d'Hoüer. Dans le poste qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à Crébillon une fortune aussi solide qu'une brillante, si celui-ci eût jamais pu songer à l'avenir. Le regent lui-même, qui l'honoroit de sa bonté, les frères Paris, d'autres personnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté là.

La tragédie de Xerxes parut en 1714, et ne fut jouée qu'une fois. Les comédiens voulurent en continuer les représentations, et la firent afficher pour le surlendemain. L'assemblée fut nombreuse, mais Crébillon fut inexorable. jugeant son ouvrage aussi sévèrement que le public, il le relêça. Il n'a fait imprimer cette pièce qu'en même temps que Catilina, et telle exactement qu'elle avoit paru au théâtre.

## NOTICE

En 1715, l'auteur d'Électre et de Rhadamisthé fut pourvu de l'office de receveur ancien et triennal des amendes de la cour des aides, et en jouit jusqu'en 1721, que cet office fut supprimé. Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un récépissé de 57,000 liv, avec lequel cette charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits, et alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au système, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets, mais, également incapable de les garder ou de s'en faire des rentes, il les fondit peu-à-peu, et rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

Sémiramis parut en 1717. Avant que de composer cette dernière pièce, le poète avoit eu l'idée de la tragédie de Cromwel, mais il n'en a jamais fait que la première scène, et la harangue de Cromwel en présentant l'infortuné Charles I<sup>er</sup> au parlement pour être jugé. Peu de jours avant sa mort, il les récita à quelques personnes, et comme on desiroit de les écrire sous sa dictée, il remit à une autre fois. Jamais depuis on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau.

Pendant les représentations de Pyrrhus, qui

parut en 1726, Crébillon commença son *Catilina*. Le premier acte fut fait en moins de six semaines, mais tant de raisons différentes l'empêchèrent de travailler à cette tragédie, qu'elle ne parut que vingt-deux ans après, c'est-à-dire à la fin de 1748.

Au mois de septembre de l'année 1731, Crébillon fut reçu à l'Académie Française, à la place de M. de la Fave, et fit en vers son remerciement, ensuite le récipiendaire récita le premier acte de son *Catilina*, quo l'assemblée écouta avec une sorte de transport.

En 1735, Crébillon, déjà nommé censeur royal, le fut aussi pour la police. Le comte de Clermont lui avoit donné un logement dans le palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors. Ce même prince, lui continua sa bienveillance jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Cependant un homme qui faisoit honneur à la nation languissoit dans une obscurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de sa faute, car il étoit très timide quand il s'agissoit de demander. Sans être né sauvage, il aimoit la solitude, et des goûts assez bizarres la lui rendoient encore plus chère. D'ailleurs il ne pouvoit pas suivre une affaire, quelque légère qu'elle fût. Avec cette négligence, et une sorte de crainte de se montrer, com-

ment améliorer sa fortune ? Au milieu de l'espece d'oubli du monde et de lui-même, il travailloit de temps en temps à sa tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour si la marquise de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une muse qui paroissoit totalement éteinte. Le désir qu'elle montra à Crébillon de lui voir finir son *Catilina*, et les encouragemens de toute espece qu'elle lui prodigua, le tirèrent de sa léthargie. *Catilina* enfin, mis en état de paroître lorsqu'on ne l'espéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le roi ayant voulu que tous les habits des acteurs fussent à ses frais. Sa Majesté avoit donné à Crébillon une pension de cent pistoles sur sa cassette, et une place à sa bibliothèque.

Le projet de l'auteur avoit été de mettre *Catilina* en sept actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans son plan beaucoup plus de discussions politiques que n'en peut admettre le théâtre, et il devoit y avoir aussi plus d'action. La scene du serment sur le sang humain, qui étoit dans son premier plan, et auroit été d'un effet si terrible, fut supprimée. Ce n'étoit pas que l'auteur ne sentît tout ce qu'il en pouvoit tirer, mais, pour la placer, il auroit fallu retourner tout son plan, et c'est à quoi il ne put se résoudre.

Comme c'étoit à madame de Pampadour que l'on devoit la tragédie de Catilina, ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante et seize ans Crébillon commença le Triumvirat, âge où les plus grands hommes sont éteints. Il sentoit le tort que dans son Catilina, il avoit fait à Cicéron, et vouloit, disoit-il, le réparer. Il avoit quatre-vingt un ans lorsqu'il donna cette tragédie.

Après le Triumvirat il en commença une autre toute d'imagination, elle devoit être intitulée Cléomède. L'auteur n'a point fait de pièce où les événements tragiques soient plus accumulés qu'ils paroissent devoir l'être dans celle-ci. Il n'en a fait que les trois premiers actes, qu'une main infidèle et servile lui a dérobés quelques jours avant sa mort.

Crébillon avoit une façon singulière de travailler, jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ses tragédies, si l'on en excepte *Lexès*, qui n'est assurément pas la mieux conduite. Son génie ne souffroit point d'entraves, et plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ses pièces que lorsqu'il falloit les donner au théâtre. Quand il présenta aux comédiens la tragédie de Catilina, on sait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faisoit quelque critique qu'il crût devoir adopter,



l'endroit entaillé s'effaçoit totalement de sa tête, il n'y restoit plus que ce qu'il y avoit substitué. Sa mémoire étoit prodigieuse, jamais il n'a rien oublié de ce qu'il avoit appris.

L'abondance de ses idées lui rendant celles des autres peu nécessaires, il lisoit peu dans ses dernières années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Espagne*. Quelquefois, au lieu de se perdre dans ses rêveries, il s'amusoit à composer dans sa tête des romans à la façon de la Calprenède, dont il estimoit les productions, mais comme il n'écrivoit jamais, il n'est rien resté de tout ce que lui offroit alors son imagination.

Depuis plus de cinquante ans Crébillon s'étoit adonné à fumer du tabac, et la quantité qu'il en fumoit en un jour paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu, comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les personnes qui lui accorderoient cette liberté, et c'est une des plus fortes raisons qui le faisoient vivre dans la solitude.

Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, et un très beau caractère de tête, sur-tout quand il l'avoit nue il avoit les yeux bleus, grands, et pleins de feu, ses sourcils, quoique blonds, étoient fort marqués, il les fronçoit volontiers,

ce qui lui donnoit quelquelfois un air d'air. Quoique né impatient, et même un peu colére, il étoit fort doux, et ceux dont il croyoit avoir le plus à se plaindre rentroient aisément en grâce auprès de lui. Il étoit très aisé à vivre, trop peut-être sur la fin de sa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile sur le choix de ses sociétés. Avec l'air sérieux, et même mélancolique, il avoit de la gaite, et se permettoit des propos très badins, ou quelque chose de plus. Il haïssoit l'épigramme, et s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de bon esprit, c'est-à-dire fortes et nerveuses. Il me prisoit la satire. « Jugez à quel point elle est méprisable (disoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un ouvrage de ce genre), puisque vous y réussissez même à votre âge. » Aussi jamais n'a-t-il écrit contre personne, et on le savoit si bien, que quand il récita ce vers, dans son discours à l'Académie,

Aucun d'eux n'a jamais empoisonné ma plume,

le public, par des applaudissements réitérés, confirma la justice que se rendoit l'auteur.

Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même, et n'a jamais pu supporter la louange en face. Dans les der-

nièrs mois de sa vie, s'étant fait lire ses ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés ni les défauts, et se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment et un tact extrêmement sûrs.

Crébillon ne faisoit jamais de visites, et ne comprenoit pas, disoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien aussi n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponse quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la société lui étoient onéreux, mais il avoit l'équité de ne se pas offenser qu'on s'en dispensât à son égard. La dissipation dans laquelle il vécut, sur-tout après le succès de Rhadamisthe, son silence sur ses propres ouvrages, son ton dans le monde, fort éloigné de celui de ses écrits, la jalousie peut-être de quelques auteurs moins accueillis du public, ont fait dire très longtemps qu'il n'étoit que le prête-nom de ses œuvres comme on ne pouvoit les attribuer à aucun auteur connu; ce fut à un chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les honneurs; et ce chartreux, disoit-on, étoit un de ses parents. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance, Crébillon ne connoissoit personne aux chartreux, et son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie; mais il n'en

éprouva pas moins pendant quelque temps, que les bruits les plus mal fondés ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, et adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur Catilina, on répandit que le chartreux étoit mort, et que c'étoit la cause du silence de Crébillon, lorsque cette tragédie parut, on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le défunt, et la pièce resta à son véritable auteur.

Crébillon, étant directeur de l'Académie, eut deux fois l'occasion de haranguer le Roi, et il lui parla avec une noble assurance.

Le roi faisoit à Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, et une pension de 400 livres sur ses bâtimens : c'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe palais. Sa Majesté lui accorda encore une pension de 2000 livres sur le Mercure de France.

Crébillon dormoit peu, et le plus souvent à l'heure où les autres veillent : il étoit grand mangeur, mais les aliments les plus simples et même les plus grossiers étoient le plus de son goût : on ne pouvoit être couché plus durement. On lui connoissoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux

meubles, et surtout pour la pauvre, qu'on se rappelle ce couplet de Rousseau

\* Quel brillant habit, Crébillon, etc \*

À la façon dont on l'a vu à sa mort, on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un si grand prix à toutes ces choses.

Tous les malheureux avoient des droits sur son cœur, les bêtes même, sur-tout si elles souffroient, excitoient sa commisération.

Vingt ans avant sa mort, Crébillon fut attaqué d'un érysipele aux jambes, mais ce mal ne parut d'abord point devoir inquiéter cependant, sur la fin de décembre de l'année 1761, étant dans une maison d'amis, il tomba dans une espèce de syncope qui parut annoncer une dangereuse maladie en même temps les plaies de ses jambes se fermèrent; mais comme cet accident lui étoit déjà arrivé plus d'une fois, et n'avoit rien amené de sinistre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter ni changer de régime, sa santé parut même se raffermir assez pour faire espérer que cette maladie ne seroit pas sa dernière et peut-être en effet ne l'eût-elle pas été si l'on eût pu le résoudre à se ménager, mais, loin de s'assujettir au régime prescrit, il ne changea rien à une manière de vivre dans laquelle une longue

habitude l'avoit confirmé, et que la force de son tempérament lui avoit jusque-là fait soutenir aussi son état de fit il qu'empirer, et il mourut, après une agonie assez douce, le jeudi 17 juin 1762, à neuf heures du soir, âgé de près de quatre-vingt-huit ans et demi. Il fut inhumé dans l'église de Saint Gervais sa paroisse, laissant un fils, à qui, sans les bienfaits du roi, il n'eût resté exactement que le nom de son pere, et sa propre réputation.



# ÉPIÎTRE AU ROI,

## SUR L'ÉDITION DU LOUVRE

*Votre Majesté vient de m'é faire une grâce si peu méritée; que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits. Témoin des merveilles de votre règne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que Votre Majesté daigne immortaliser mes ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien? J'ai commencé de voir le jour, sous l'empire d'un roi si grand, que, sans son successeur, il n'auroit jamais eu de rival. J'ai vieilli sous les lois du plus aimable et du meilleur de tous les rois, j'ai vu naître, pour ainsi dire, sa gloire, je l'ai vue chaque jour prendre un*



*nouvel éclat, et je la vois enfin consommée par le don d'une paix qui ne peut être envisagée sans admiration, ni oubliée sans ingratitude.*

*Je suis avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission,*

SIRE,

par VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant, et très  
fidèle sujet et serviteur,

PROSPER JOLYOT DE CREPILLOV

## DE L'AUTJUR

J'avois résolu de donner une Dissertation sur la tragédie, mais, depuis quelque temps, il a paru un si grand nombre de discours sur cette matière déjà tant rebattue, et presque toujours sans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les auteurs ne furent mieux instruits des règles et des finesses de l'art, on en peut juger par leurs préfaces. Il seroit seulement à souhaiter que les ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillants. D'ailleurs, que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne sussent aussi bien que moi? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talents, ceux qui en sont dénués n'ont be

soin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que, dans le cours d'une assez longue vie, je ne me sois point occupé à retoucher mes ouvrages, sur-tout depuis que le roi a daigné en ordonner l'impression à son imprimerie royale ; bienfait qui, en me comblant de gloire, seroit seul capable de confirmer le public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, et dont il m'a donné des marques si particulières ; mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections ; la plupart ne sont que des fautes nouvelles : lorsqu'on n'est plus dans la chaleur des premières idées, on ne peut trop se défier des secondes. Un autre motif m'a engagé à me laisser tel que j'étois quand le public m'a pris sous sa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modèle, mes défauts pourront servir d'instruction. Peut-être qu'en m'examinant de près, mes successeurs seront à leur tour

tentes de faire l'examen de leur conscience, ils en sentiront mieux les dangers d'une carrière aussi épineuse que celle du théâtre, quand ils verront qu'un homme ne avec une sorte de talent pour la tragédie, et éclairé par les pièces de Corneille et de Racine, n'a pu éviter des écarts que vraisemblablement il devoit avoir aperçus. Je suis d'au tant moins excusable que j'ai connu parfaitement les beautés de la tragédie, et que j'ai mieux que qui que ce soit senti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai si parfaitement connu? me suis-je corrigé de ce que j'ai si bien senti? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous est commun à tous, et qui est la véritable source de nos dérèglements poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois le précipitément, et encore plus souvent l'orgueil. L'impatience n'est pas tout à fait sans fondement, un auteur qui a fait choix d'un sujet, et qui s'est cru obligé de le communi-

quér, ainsi que ses idées, craint qu'on ne le lui vole, et, à la honte des lettres, ces sortes de larcins ne sont que trop familiers, du moins si l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter sur ce que nous devons au public, et sur ce que nous devons à nous-mêmes, et nous engager à précipiter nos compositions? Il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers; mais après les avoir bien discutés, nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien, qu'on ne s'en doutera seulement pas. Si des amis clairvoyants nous en font apercevoir, nous répondons avec vivacité, que, pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la pièce; que Corneille et Racine sont pleins de ces fautes. mais si à la fin on parvient à

nous sure ouvrir les yeux, alors, pour évit  
 er le sentiment de nos amis, avec notre  
 amour propre, nous employons plus d'es  
 prit, d'art, et de temps pour pallier ce dé  
 faut, qu'il ne nous en auroit fallu pour sure  
 r les nonvraux vices. Une autre erreur aussi  
 dangereuse, pour le moins, c'est de préten  
 dre qu'un défaut qui produit de grandes  
 beautés ne doit pas être compté pour un  
 défaut. Je ne l'en trouve, moi, que plus  
 horrible. Dès qu'on est capable d'enfanter de  
 grandes beautés, on ne peut leur donner  
 une source trop pure. Qu'arrive t il ensuite ?  
 les défauts percent, et sont saisis par le pu  
 blic, à qui rien n'échappe, et on ne manife  
 ste pas de se récrier contre sa dureté. Nous  
 avons tort l'indulgence du public va jus  
 qu'à l'extrême patience, son amour pour les  
 spectacles lui fait passer bien des choses que  
 nos plus zélés partisans ne nous pardonner  
 roient pas. Si l'on retranchoit de nos pièces

tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions  
 de frayeur à l'aspect du squelette. Que de  
 dissertations, que de métaphysique sur les  
 effets des passions, que leurs seuls mouve-  
 ments développeroient de reste, si nous nous  
 attachions purement et simplement à l'ac-  
 tion, que nous interrompons sans cesse par  
 des réflexions qui refroidissent également  
 la pièce, le spectateur, et l'acteur. A propos  
 de passions, me sera-t-il permis de dire ici  
 deux mots en faveur de l'amour, qu'une  
 morale renouvelée (car elle n'a point le mé-  
 rite de la nouveauté) veut bannir de la tra-  
 gédie? Je ne crains pas qu'on soupçonne de  
 partialité sur cet article un homme que l'on  
 n'a point accusé jusqu'ici d'être fort douce-  
 reux. Le poème tragique, suppose que je le  
 connoisse bien, est, pour ainsi dire, le ren-  
 dez-vous de toutes passions pourquoy en  
 chasserions-nous l'amour, qui est souvent le  
 mobile de toutes les passions ensemble? Les

cœurs, nos sans amour sont des citres de rais-  
son, et je ne vois pas en quoi l'anguille nom-  
mément dit, peut dégrader l'honorable homme  
et le héros. Sophocle et Euripide, dit-on, se  
sont bien passés de l'amour, c'est un agré-  
ment de moins dans leurs ouvrages. Ces deux  
grands hommes ont travaillé selon le goût  
de leur siècle, nous nous conformons au  
goût du nôtre. Voudroit-on nous persuader  
que Corneille et Racine doivent être moins  
grands pour nous que Sophocle et Euripide  
ne le furent pour les Grecs? Qui d'entre eux  
doit nous donner le ton? Que l'on blâme les  
analyses perpétuelles que nous faisons de  
sentiments amoureux, ces délicatesses, ces  
recherches pueriles qui affadissent le cœur  
au lieu de l'émeuvoir, et qui enlaidissent  
l'amour loin de l'embellir, je passe condam-  
nation. Un homme d'esprit a dit.

Ce n'est point l'amour qui nous rend  
C'est la manière de le faire



Parmi nous, c'est la manière de l'employer. Ce n'est pas la faute de l'amour si nous le mettons toujours à sa toilette. mais que nous le représentions impétueux, violent, injuste, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes ou aux actions les plus vertueuses, l'amour alors deviendra la plus grande ressource du théâtre. J'oserai même soutenir qu'il est dangereux de s'en passer, et que, si on venoit à le supprimer, ce seroit priver la tragédie de l'objet le plus intéressant, et le plus capable de bien exercer sa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre. Les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur : j'en aurois même remercié leurs auteurs, si j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de

## PRÉFACE.

me fâcher. Mes censeurs ont manqué leur  
coup, la critique n'humilie que les orgueil  
leux, et ne fâche que les sots. J'aurois pres  
que osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.



IDOMÉNÉE,  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
LE 29 DÉCEMBRE 1703



A SON ALTESSE SERÉNISSIME

## MONSEIGNEUR LE DUC

Toi qui, par mille exploits divers,  
Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,  
Héros, à tes bontés souffre que je réponde,  
Et reçois l'offre de mes vers.  
Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,  
En vain je me l'étois promis,  
Jamais ton nom sacré n'eût paré mon ouvrage,  
Si toi même ne l'eus permis  
Non, quel que soit pour toi le zèle qui me guide,  
Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur,  
Grand prince, ma muse timide  
Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur

Un auteur vainement, sous le nom de prémices,

Croit son hommage en sûreté;

Dans nos plus humbles sacrifices

On nous croit sans humilité.

C'est tendre à l'immortalité

Que de paroître au jour sous de si grands auspices,

C'est rendre enfin mes vers ou suspects ou complices

D'une coupable vanité.

Heureux que ma muse indiscrette

N'ait point suivi sa folle ardeur,

Et que, prête à livrer le héros au poëte,

Elle ait d'un front modeste épargné la pudeur!

Si, plus que toi peut-être, instruite de ta gloire,

Rappelant des périls que tu ne craignis pas,

Te les reprochant même au sein de la victoire,

Ma muse t'apprenoit tout ce que fit ton bras.

Non, ne crains point que son audace,

De Stinkerque ou Nervinde embrassant les exploits,

Fasse résonner une voix

A peine connue au Parnasse.

Mais si du dieu des vers je me fais avouer,  
Si sur moi d'un rayon il répand la lumière,  
Je ne rentre dans la carrière  
Que pour apprendre à te louer

JOLYOT DE CRÉBILLON



---

## ACTEURS.

IDOMÉNÉE, roi de Crète.

IDAMANTE, fils d'Idoménée

ÉRIXENE, fille de Mérion, prince rebelle.

SOPHRONYME, ministre d'Idoménée

ÉGÉSIPPE, officier du palais

POLYCLETE, confident d'Idamante.

ISMENE, confidente d'Erixene.

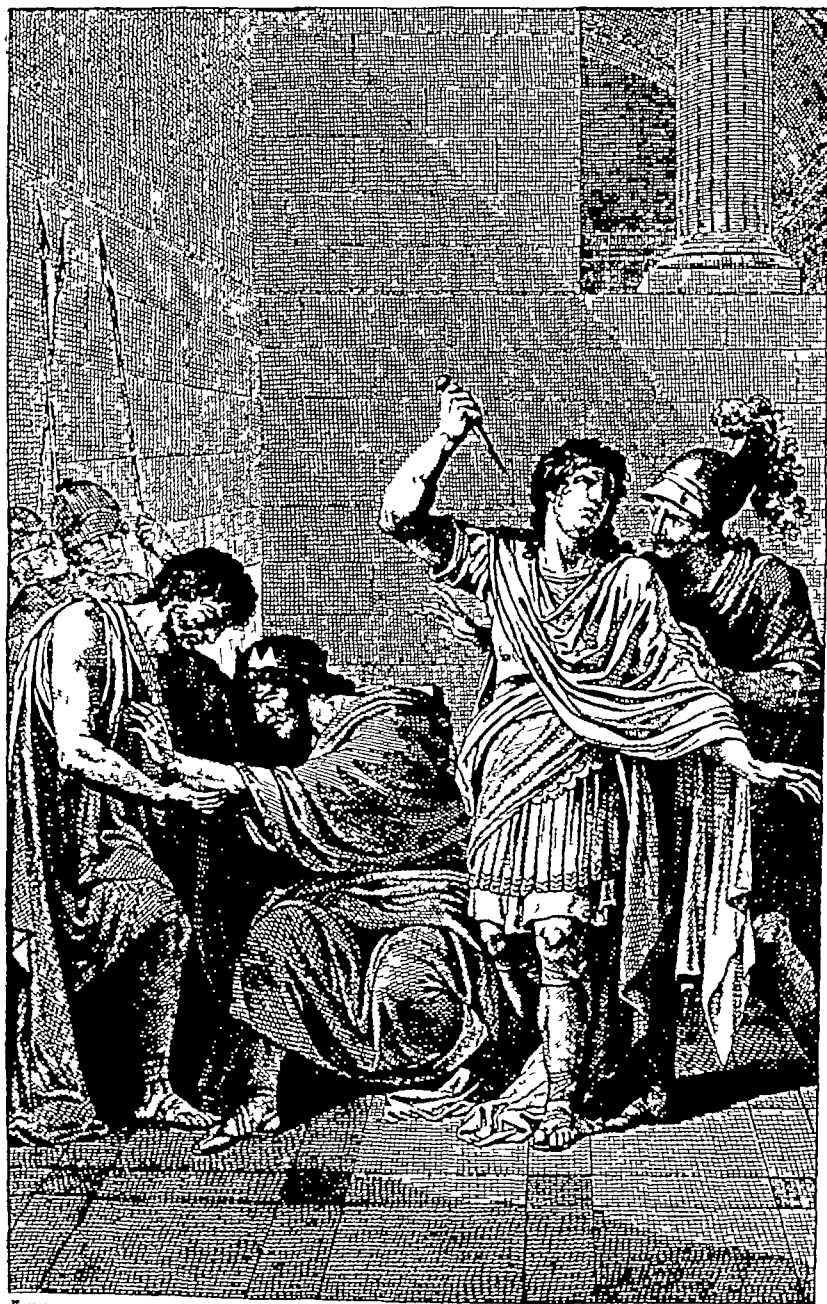
SUITE DU ROI.

GARDÉS

La scène est à Cydonie, capitale de la Crète, dans le palais  
d'Idoménée



## IDOMÉNÉE



Dieux, recevez mon sang, voilà votre victime

# IDOMÉNÉE,

## TRAGDIE

---

### ACTE PREMIER

---

#### SCENE PREMIERE

IDOMÉNÉE.

Où suis-je? quelle horreur m'epouvante et me suit!  
Quel tremblement! ô ciel! et quelle affreuse nuit!  
Dieux puissants, épargnez la Crete infortunée!

#### SCENE II

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Sophronyme, est-ce toi?

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idomenée!

Ah ! seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux !

IDOMÉNEE.

‘Eh quoi ! tant de malheurs n’ont point lassé les dieux !

Depuis six mois entiers une fureur commune

Agite tour-à-tour Jupiter et Neptune

La foudre est l’astre seul qui nous luit dans les airs.

Neptune va bientôt nous couvrir de ses mers

C’en est fait, tout périt ; la Crete désolée

Semble rentrer au sein de la terre ébranlée

Chaque jour, entouré des plus tristes objets,

La mort jusqu’en mes bras moissonne mes sujets

Jupiter, sur moi seul épuise ta vengeance,

N’afflige plus des lieux si chers à ton enfance

Mes peuples malheureux n’espèrent plus qu’en toi

Si j’ai pu t’offenser, ne tonne que sur moi

Pour les seuls innocents allumes-tu la foudre ?

Sur son trône embrasé réduis le prince en poudre,

Epargne les sujets pourquoi les frapper tous ?

Qui d’eux, ou de leur roi, mérite ton courroux ?

SOPHRONYME

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable ?

N’armez point contre vous une main redoutable.

Le ciel, depuis long-temps déclaré contre nous,

Semble, dans sa fureur, ne ménager que vous

Dans les maux redoubles dont la rigueur nous presse

Votre seule pitié, seigneur, vous intéresse.

I DOMENÉE.

Les dieux voudroient en vain ne ménager que moi  
 Eh! frapper tout son peuple, est-ce épargner un roi?  
 Hélas! pour me remplir de douleurs et de craintes,  
 Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,  
 Il suffiroit des cris de tant d'infortunés,  
 Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés  
 Et c'est moi cependant, c'est leur roi sacrilège  
 Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les assiege  
 Je ne gemirois point sur leur destin affreux,  
 Si le ciel étoit juste autant que rigoureux  
 Mais ce n'est pas le ciel, c'est moi, qui les foudroie  
 Juge de quels remords je dois être la proie  
 Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux  
 Craindre pour moi les maux que j'attire sur eux,  
 Prier que pour eux seuls le ciel inexorable  
 Porte loin de leur roi le coup qui les accable!

SOPHRONYME.

Quoi! seigneur, vous seriez l'auteur de tant de maux!  
 Et de vous seul la Crete attendroit son repos!  
 Quoi! des dieux irrités ce peuple la victime.

I DOMENÉE.

L'est moins de leur courroux, qu'il ne l'est de mon crime  
 Cet aveu te surprend. A peine croirois-tu,  
 Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu,  
 Mais telle est désormais ma triste destinée...

SOPHRONYME

Quel crime à donc commis le sage Idoménée ?  
 Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,  
 Vos vertus ont passé celles de ces héros  
 Nous trouvions tout en vous, un roi, les dieux, un pere  
 Seigneur, par quel malheur, a vous-même contraire,  
 Avez-vous pu trahir des noms si glorieux ?  
 Qui fit donc succomber votre vertu ?

IDOMÉNÉE

Les dieux.

SOPHRONYME.

Quel foi fait peut sur vous attirer leur colère ?

IDOMÉNÉE

On n'est pas innocent, lorsqu'on peut leur déplaire.  
 Les dieux sur mes pareils font gloire de leurs coups,  
 D'illustres malheureux honorent leur courroux  
 Entre le ciel et moi sois juge, Sophronyme  
 Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime  
 Par vingt rois dès long-temps vainement rassemblés  
 Les Troyens à la fin se virent accablés,  
 De leurs bords désolés tout pressoit la retraite :  
 Ainsi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crete  
 Le prince Mérion, prompt à m'y devancer,  
 Sur mon trône peut-être auroit pu se placer,  
 Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.

A Samos, par les vains, j'en recus la nouvelle  
Je peindrois mal ici les transports de mon cœur,  
Lorsque j'appris d'un traître Idamante vainqueur  
La gloire de mon fils me causa plus de joie  
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie  
Après dix ans d'absence, empressé de revoir  
Cet appui de mon trône et mon unique espoir  
A regagner la Crète aussitôt je m'apprêtois,  
Ignorant le péril qui menacoit ma tête  
Sans que je te rappelle un honteux souvenir,  
Ni que de nos affronts je t'aie entretenir,  
Tu sais de quels forfaits ma race s'est nourcie  
Comme Pasiphaë Phédre au crime endure  
Ne signale que trop et Minos et Vénus  
Tous nos malheurs enfin te sont assez connus  
Né de ce sang fatal, à la déesse en proie  
J'avois encor sur moi la querelle de Troie  
Jugo de la vengeance, à ce titre odieux  
Ce fut peu de sa haine elle arma tous les dieux  
La Crète paroïsoit tout flattoit mon envie,  
Je distinguois déjà le port de Cydonie,  
Mais le ciel ne m'offroit ces objets ravissants  
Que pour rendre toujours mes desirs plus pressants  
Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,  
Retrahit tout-à-coup ces objets à ma vue,



La mort seule y parut . Le vaste sein des mers  
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers  
Par des vents opposés les vagues ramassées,  
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,  
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,  
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux  
D'un déluge de feux l'onde comme allumée  
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,  
Et Neptune en courroux à tant de malheureux  
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux  
Que te dirai-je enfin? Dans ce péril extrême,  
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même  
Pour apaiser les dieux, je priai je promis  
Non, je ne promis rien, dieux cruels! j'en frémis .  
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,  
S'empara de mon cœur, et dicta la promesse.  
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,  
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain  
« Sauve des malheureux si voisins du naufrage,  
« Dieu puissant, m'écriai-je, et rends-nous au rivage  
« Le premier des sujets rencontré par son roi  
« A Neptuné immolé satisfera pour moi »  
Mon sacrilege vœu rendit le calme à l'onde,  
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde,  
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,

Je me sentis glacé et retournant ces vains  
 Je les trouvais les uns, tout avait fini l'orage  
 Un seul homme alarmé parcourait le rivage,  
 Il sembloit de ses pleurs mouiller quelques d'herbes  
 J'en approchai en tremblant. hélas' c'étoit mon fils..  
 A ce récit fatal tu devinas le reste.

Je demeurai sans force à cet objet funeste  
 Et mon malheureux fils eut le temps de voler  
 Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME

Ai-je bien entendu? quelle horrible promesse!  
 Ah! père infortuné!

IDOMÉE

Rejette à ma tendresse

Je sus pres d'obéir mais Idamante enfin  
 Mit mon ame au dessus des dieux et du destin  
 Je n'envisageai plus le sort ni la tempête  
 Je baignai de mes pleurs une si chère tête  
 Le ciel voulut en vain me rendre furieux,  
 La nature, à son tour fit taire tous les dieux  
 Sophronyme, qui veut, peut braver leur puissance  
 Mais ne peut pas, qui veut, éviter leur vengeance  
 A peine de la Crete eus-je touché les bords,  
 Qu'il me la vis remplir de mourants et de morts  
 En vain j'adresse au ciel une plainte importune,

J'ai ti ouve tous les dieux du parti de Neptune

SOPHRONYME

Qu'espérez-vous des dieux, en leur manquant de foi?

IDOMÉNEE

Que du moins leur courroux n'accablera que moi,

Que le ciel, fatigué d'une injuste vengeance,

Plus équitable enfin, punira qui l'offense,

Que je ne verrai point la colere des dieux

S'immoler par mes mains un sang si précieux

SOPHRONYME

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle

Pourquoi par Egéippe interroger l'oracle?

Vos peuples, informés du sort de votre fils,

Voudront de leur salut que son sang soit le prix

IDOMÉNEE

Que le ciel, que la Crète à l'envi le demandent,

N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.

J'interroge les dieux ce n'est pas sans frayeur,

L'oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.

J'interroge les dieux que veux-tu que je fasse?

Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace?

Un peuple infortuné m'en presse par ses cris,

J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.

Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire

Ne puis-je être son roi qu'en cessant d'être pere?

Mais pourquoi m'alarmer? Les dieux pourroient parler  
Non, les dieux sur ce point n'ont rien à révéler  
Que le ciel parle, ou non, sur ce cruel mystère,  
Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire?

SOPHOCLES

Il se tairait en vain, par le ciel irrité  
Son silence, seigneur, sera-t-il imité?  
A se taire long-temps pourriez vous le contraindre?  
Que je prévois de maux! que vous êtes à plaindre!

IDOMENEE

Tu me plains - mais, malgré ta sincère amitié,  
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,  
Quand tu sauras les maux dont le destin m'accable;  
Et que l'amour a porté à mon sort déplorable...  
Je vois, à ce nom seul, ta vertu s'alarmer,  
Et la mienne a long-temps craint de t'en informer  
Tu sais que Mefion, à mon retour d'Asie,  
De son sang criminel paya sa perfidie  
Lorsque je refusois une victime aux dieux,  
J'osai bien m'immoler ce prince ambitieux.  
Qu'il m'en coûte! sa fille, en ces lieux amenée,  
Erixene, a comblé les maux d'Idoménée  
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les hasards,  
N'a pu de deux beaux yeux soutenir les regards,  
Et que j'adopte enfin, trop facile et trop tendre,

Les restes de ce sang que je viens de répandre

SOPHONYML

Quoi ! seigneur, vous aimez ! et, parmi tant de maux .

IDOMENEE.

Cet amour dans mon cœur s'est formé dès Samos

Mérion, incertain du succès de ses ames,

Y crut mettre sa fille à l'abri des alarmes

Je la vis, je l'aimai, conduite par Arcas,

Je la fis dans ces lieux amener sur mes pas

Il sembloit qu'une fille à mes regards si chère

Devoit me dérober la tête de son père

Mais Vénus, attentive à se venger de moi,

Fit bientôt dans mon cœur céder l'amant au loi

J'immolai Mérion, et ma naissante flamme

En vain en sa faveur combattit dans mon âme

Vénus, qui me gardoit de sinistres amours,

De ce prince odieux me fit trancher les jours.

Que dis-je ? dans le sang du père d'Érixène

J'espérois étouffer mon amour et ma haine

Je m'abusois, mon cœur, par un triste retour,

Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour

Si depuis mes malheurs je ne l'ai pas vu naître,

En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître

SOPHONYME

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,

Nourrissez-vous, seigneur, un amour d'angieux

ACTE I, SCÈNE II

IDOMÉE

Je ne le hais point, puisque je le déteste  
C'était de dieux vengeurs le coup le plus infeste.  
Qu'on a point fait mon cœur pour assouvir le trait

SCÈNE III

IDOMÉE, IDAMANTE, SOPHRONIME,  
POLYDOR

IDOMÉE, *bas à Sophronime*

Je vous mon fils, laissez cet entretien secret.  
Je t'ai tout découvert, mon amour et mon crime,  
Câchez bien mon amour, encor mieux ma victime  
(à Idamant)

Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuse nuit?

IDAMANTE

Long temps épouvanté par un horrible bruit,  
Tremblant pour des malheurs qui redoublent sans cesse  
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous presse,  
Alarme pour des jours si chers, si précieux  
Je vous cherche. Pourquoi detournez-vous les yeux?  
Seigneur, qu'as-tu donc fait? vous craignez ma présence  
Quel traitement, après une si longue absence?

IDOMÉE

Non, il n'est pas pour moi de spectacle plus doux,

Mon fils, je ne sais rien de plus aimé que vous  
 Mais je ne puis vous voir que mon cœur ne frémissé  
 Je crains le ciel vengeur, et qu'il ne me ravisse  
 Un bien.

IDAMANTE

Ah! puisse-t-il, aux dépens de mes jours,  
 À des maux si cruels donner un prompt secours!  
 La mort du moins, seigneur, finiroit mes alarmes  
 Vous ne paroissez plus sans m'arracher des larmes  
 Triste, désespéré, vous cherchez à mourir,  
 Et vous m'aimez, seigneur! est-ce là me chérir?  
 Le ciel en vain de vous écarte sa colere,  
 Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire  
 Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu,  
 M'ôterez-vous, seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE

Ah! mon fils, nos malheurs ont lassé ma constance,  
 Et de fléchir les dieux je perds toute espérance,  
 Trop heureux si le ciel, secondant mes souhaits,  
 Me rejoignoit bientôt à mes tristes sujets!

IDAMANTE

Pour eux, plus que le ciel, vous seriez inflexible,  
 Si vous leur prépariez un malheur si terrible  
 Tous les dieux ne sont point contre vous ni contre eux,  
 Puisqu'il nous reste encore un roi si généreux;  
 Conservez-le, seigneur, et terminez nos craintes.

Peut-être que le ciel, plus sensible à nos plaintes,  
Va s'expliquer bientôt, et fléchir desormais.

IDOMENEE

Ah! mon fils, puisse-t-il ne s'expliquer jamais!  
Adieu.

## SCÈNE IV

IDOMENEE, POLYCLÈTE

IDOMENEE

De cet accueil qu'attendre, Polyclète?

Que ce silence affreux me trouble et m'inquiète!

Que m'annonce mon père? Il me voit à regret;

Auroit-il pénétré mon funeste secret?

Sait-il par quel amour mon ame est entraînée?

Hélas! bien d'autres vœux pressent Idoménée

Ce roi, comble de gloire, et qui n'aura jamais

Ne s'informera point si j'aime ou si je hais.

Il ignore qu'un sang qui fit toulé sa haine

Fasse tout mon amour, que j'adore Erixi.

Que ne m'est-il permis d'ignorer à mon tour

Que la haine sera le prix de mon amour!

Je desis Médon plus juste ou plus sévère,

Le roi sacrifia ce prince téméraire,

Premices d'un retour fatal à tous les vœux.



Prémices d'un amour encor plus malheureux.

C'est en vain que mon cœur brûle pour Erixène,

En vain..

## SCENE V.

IDAMANTE, ERIXENE, ISMENE.

IDAMANTE.

Dans cette nuit, ciel ! quel dessein l'amene ?

(à Erixene.)

Madame, quel bonheur ! Eussé-je cru devoir

A la fureur des dieux le plaisir de vous voir !

ÉRIXÈNE

J'espérois, mais en vain, jour de leur colère,

J'ai cru que cette nuit alloit venger mon père,

Et que le juste ciel, de sa mort irrité,

N'en verroit point le crime avec impunité.

D'un courroux légitimé inutile espérance !

Avec trop de lenteur le ciel sert ma vengeance.

En vain pour vous punir il remplit tout d'horreurs,

Puisqu'il peut de mes maux épargner les auteurs

IDAMANTE

J'ignore auprès des dieux ce qui nous rend coupables,

J'ignore quel forfait les rend inexorables,

Mais je sais que le sang qui fait couler vos larmes.

N'a point sur nous, madame, attiré ces malheurs.  
 Avant qu'un sang si cher eût arrosé la terre,  
 Le ciel eût déjà fait gémir son tonnerre  
 Ainsi pour vous venger, n'attendez rien des dieux,  
 Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos vœux  
 Que le courroux du ciel de cent villes fameuses  
 Pâsse de longs deserts, des ruines effroyables,  
 Que les ombres du Styx habitent ce séjour  
 Tout vous vengera nous qu'un téméraire amour  
 Seul il a pu remplir vos vœux et votre attente  
 J'offris votre père, il vous livra Idamante  
 Lorsque vous imploriez les traits d'un dieu vengeur,  
 Tous les traits de l'Amour vous vengeoient d'un monstre

HIRSE  
 Quoi! seigneur, vous m'aimez?

IDAMANTE  
 Jantais l'amour, madame,  
 Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme  
 Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé

HIRSE  
 O mon père! ton sang va donc être vengé!

IDAMANTE  
 Si l'amour près de vous peut expier un crime,  
 Je rends grâce à l'Amour du choix de la victime  
 Heureux même, à ce prix, quo vous daigniez souffrir  
 Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir

Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse,  
 Au sang que vous pleurez, hélas ! tout m'intéresse.

ÉRIXÈNE

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,  
 Après que votre main a servi sa fureur ?

IDAMANTE

J'ai suivi mon devoir, madame, et sa défaite  
 Importoit à mes soins, importoit à la Grèce  
 La sûreté du prince ordonna ce trépas,  
 Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.  
 Mérion a rendu sa perte légitime,  
 Sa mort, sans mon amour, ne seroit pas un crime.

ÉRIXÈNE

C'est-à-dire, seigneur, qu'il mérita son sort  
 Sans vouloir démêler les causes de sa mort,  
 Si de ces tristes lieux le funeste héritage  
 Du superbe Minos dut être le partage,  
 Si mon père, sorti du sang de tant de rois,  
 D'Idoménée enfin a dû subir les lois,  
 Quel espoir a nourri cet amour qui m'outrage ?  
 Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage ?  
 Vainqueur de Mérion, fils de son assassin,  
 La source de mes pleurs s'ouvrit par votre main  
 Est-ce pour les tarir que vos feux se déclarent ?  
 Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous séparent  
 Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux

ACTE I, SCÈNE V

Que pour y recevoir les plus tristes adieux  
 Meion exposât sa tremblante paupière  
 A peine lui laissoit un reste de lumière,  
 Son sang couloit encore, et couloit par vos coups  
 Barbare, en cet état, me parloit il pour vous?  
 Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Lixène!  
 Consécrez votre amour, il servira ma haine  
 Adieu, seigneur c'est trop vous permettre un discours  
 Dont ma seule vengeance a dû souffrir le cours

SCÈNE VI

IDAMANTE, POLYCLITE

POLYCLITE

Ah! seigneur, falloit il découvrir ce mystère?  
 Avez-vous dû parler?

IDAMANTE

Ai je donc pu me taire?

Pres de l'objet enfin qui cause mon aileur,  
 Pourrois-je retenir tant d'amour dans mon cœur?  
 Que dis-tu? toujours plein de cette ardeur extrême,  
 Le hasard sans témoins m'offro tout ce que j'aime,  
 Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,  
 Libre de l'expliquer pour la première fois!  
 D'un attrait si puissant, eh! comment se deslinder?

Mon amour malheureux vouloit se faire entendre  
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi ?  
Cherchons dans ce palais à rejoindre le roi  
Allons . bientôt la nuit , moins terrible et moins sombre ,  
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre  
Ces lieux sont éclairés d'un triste et foible jour  
Egésippe déjà doit être de retour  
Suis-moi , pres de mon pere il faut que jè me rende  
Sachons , pour s'appaiser , ce que le ciel demande.  
Quel présage ! et qu'attendre en ces funestes lieux ,  
Si tout , jusqu'à l'amour , sert le courroux des dieux ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

ERIXÈNE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

MADAME, en ce palais pourquoi toujours errante?

ERIXÈNE.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante,  
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,  
Du tyran de la Crète infortune séjour,  
Eternels monuments d'une douleur amère,  
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père,  
Lieux où l'on m'ose offrir des coupables amours,  
Prêtez à ma colère un utile secours,  
Retracez-moi sans cesse cette triste peinture,  
Contre un honteux amour défendez la nature.  
O toi, qui vois la paine où ce feu me réduit,  
Venus, suis-je d'un sang que ta haine poursuit?  
On faut-il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,

## IDOMÉNÉE

Les cœurs ne puissent plus brûler dans l'innocence ?  
 Laisse au sang de Minos ses affronts , ses horreurs ,  
 Sur ce sang odieux signaler tes fureurs.  
 Laisse au sang de Minos Phèdre et le labyrinthe ,  
 Au mien sa pureté sans tache et sans atteinte

ISMÈNE

Madame, quel transport ! qu'entends-je ? et quel discours  
 Quoi ! vous vous reprochez de coupables amours !

ÉRIKÈNE

Tout reproche à mon cœur le feu qui le dévore,  
 Je respire un amour que ma raison abhorre  
 De mon père en ces lieux j'ose trahir le sang,  
 De mon père immolé je viens rouvrir le flanc ;  
 A la main des bourreaux je joins ma main sanglante ;  
 Enfin ce cœur si fier brûle pour Idamante.

ISMÈNE.

Vainqueur de votre père

ÉRIKÈNE

Ismène, ce vainqueur  
 Sut sans aucun effort se soumettre mon cœur.  
 Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,  
 Ayant tant de sujets de vengeance et de haine,  
 Ni qu'Idamante, en dûnt interrompre le cours,  
 Avec tant de raisons de le haïr toujours,  
 Comptant sur ma douleur, ma fierté, ma colère,  
 Et, pour tout dire enfin, sur le sang de mon père,

# ACTE II. SCÈNE IV.

Et m'as perdue en mes bras une âme qui est perdue,  
 Lorsqu'un autre que lui me faisoit en quiesce  
 A des yeux encor pleins d'un spectacle effrayant  
 Idamante parut, et parut trop amical.  
 Aujourd'hui même encor l'amour a pu vaincre  
 J'allois céder, Iphigène, on peut s'en est fallu.  
 Quand le prince m'a dit le récit de sa prison,  
 Il entraîna mon cœur, il seleva mon cœur  
 Déjà ce faible cœur, d'accord avec le sang,  
 Lui pardonnait un feu qu'autant le ciel punir.  
 Des pleurs que j'ai versés puis je lui suis resté  
 Mon amour m'allait aux crimes de sa race  
 Près de ce prince, enfin, mon esprit combatoit  
 Sans un peu de fièvre, moi-même sans travail  
 Et lorsque ma raison a rappelé ma gloire,  
 Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma prière

SCÈNE V.

Notre cœur sans regret ne peut plus se séparer  
 D'un feu qu'on ne saurait meo il faut être et moi  
 Ah! du moins, s'il u en peut éteindre la violence  
 Faites à vos transports succéder la violence

SCÈNE VI.

Si je craignois qu'un feu, déclare malgré moi,  
 Dût jamais éclater devant d'autres que toi,  
 Dans la nuit du tombeau toujours je te cacherois  
 J'irais ensevelir ce secret sous ma cendre



Quoi qu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop pl  
 Il me sera toujours moins cher que ma vertu  
 D'un amour que je crains il aura tout à craindre,  
 Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.  
 Non, mon père, ton sang, lâchement répandu,  
 A tes fiers ennemis ne sera point vendu,  
 Et le ciuel vainqueur qui surprend ma tendresse  
 Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse.  
 Je saurai le punir de son crime et du mien :  
 Le roi paroît .. fuyons un fâcheux entretien

## SCENE II.

IDOMÉNÉE, ERIXENE, SOPHRONYME,  
 ISMENE

IDOMÉNÉE

Madame, demeurez demeurez, Erixene  
 Mérior, par sa mort, vient d'éteindre ma haine,  
 Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,  
 Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.  
 Merion me fut cher, mais de cet infidele  
 Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle  
 Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,  
 Osa contre leur roi soulever mes sujets  
 Son crime fut de près suivi par son supplice,

Et son sang n'a que trop satisfait ma justice.  
 J'en suis à regret laver son attentat,  
 Mais je defois sa tête à nos lois, à l'état,  
 Et près de vous j'oublie que loi trop surem  
 Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

MAXIME

Si comment de sa mort, votre haine s'est teint  
 Dans le sang d'un lieto dont ce palais est teint,  
 La mienne, que ce sang éternise en mon ame,  
 A votre seul aspect se redouble et s'enflamme  
 J'ai vu mon père, hélas! du mille coups percé,  
 Tout son sang cependant n'est pas encor versé  
 Que sa mort fut enfin injuste ou légitime,  
 Auprès de moi, du moins, songez qu'elle est un crime  
 Mon courroux la dessus ne connoît point de loi  
 Qui puisse dans mon cœur justifier un roi  
 De maximes d'état colorant ce supplice,  
 Vous prétendez en vain couvrir votre injustice  
 Le ciel, qui contre vous semble avec moi s'unir,  
 De ce crime odieux va bientôt vous punir  
 Contre vous des long-temps un orage s'apprête,  
 De mes pleurs chaque jour je grossis la tempête  
 Et mes larmes les justes dieux, sensibles à mes pleurs,  
 A mon justé courroux égalent vos malheurs!  
 Et puisse je à regret voir que toute ma haine  
 Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine

Ah ! madame, cessez de si funestes vœux ;  
 N'offrez point à nos maux un cœur si rigoureux  
 Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes ;  
 Ne prêtez point aux dieux de si terribles armes,  
 Belle Erixene, enfin n'exigez plus rien d'eux ;  
 Non, jamais il ne fut un roi plus malheureux,  
 Du destin ennemi je n'ai plus rien à craindre  
 J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre.  
 Ces beaux yeux, sans pitié qui pourroient voir ma mort,  
 Ne refuseroient pas des larmes à mon sort.  
 Sur mon peuple des dieux la fureur implacable  
 Des maux que je ressens est le moins redoutable.  
 Sur le sang de Minos un dieu toujours vengeur  
 A caché les plus grands dans le fond de mon cœur  
 Objet infortuné d'une longue vengeance,  
 J'oppose à mes malheurs une longue constance  
 Mon cœur, sans s'émouvoir, les verroit en ce jour,  
 S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

## ERIXENE

C'étoit donc peu, cruel ! qu'avec ignominie  
 Mon pere eût terminé sa déplorable vie !  
 Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant  
 Eût jeté dans les miens Mérion expirant !  
 De son sang malheureux votre courroux funesté  
 Vient, jusqu'en mon cœur, poursuivre encor le reste !

## ACTE II, SCÈNE II

Oui, tyran, cet amour dont brûle votre cœur  
N'est contre tout son sang qu'un reste de fureur

IDOMÈNE

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie  
Sousirez qu'un tendre amour m'eût le conseil

Madame, je l'ai mis, je vous l'ai déjà dit

Songez que Ménéon lui-même se perdit.

Quoi! rien ne peut fléchir votre injuste colere!

Trouverai-je par tout le cœur de votre pere?

Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits?

Mon amour adra-t-il le sort de mes bienfaits?

Vous verrai-je, mi moment que cet amour vous fa

Achever les forfaits d'une famille ingrate?

ERIXÈNE

Achever des forfaits! c'est au sang de Minois

A servir les combler, non au sang d'un heros.

## SCÈNE III

IDOMÈNE SOPHRONYME

SOPHRONYME

Que faites-vous, Seigneur? est il temps que votre  
S'abandonne aux transports d'une honteuse flamme

IDOMÈNE

Pardonne, tu le vois, la raison à son gré

Ne règle pas un cœur par l'amour égaré  
 Je me défends en vain, ma flamme impétueuse.  
 Détruit tous les efforts d'une ame vertueuse.  
 D'un poison enchanteur tous mes sens prévenus  
 Né servent que trop bien le courroux de Vénus  
 Je sens toute l'honneur d'un amour si funeste;  
 Mais je chéris ce feu que ma raison déteste  
 Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,  
 Je combats plus souvent la raison que l'ainour

## SOPHRONYME

Ah! seigneur, est-ce ainsi que le héros s'exprime  
 Est-ce ainsi qu'un grand cœur cède au joug qui l'opprime?  
 Le courroux de Vénus peut-il autoriser  
 Des fers que votre gloire a dû cent fois briser?  
 Parmi tant de malheurs, est-ce au vainqueur de Troie  
 A compter un amour dont il se fait la proie?  
 Qu'est devenu ce roi, plus grand que ses aïeux,  
 Que ses vertus sembloient élever jusqu'aux dieux,  
 Et qui, seul la terreur d'une orgueilleuse ville,  
 Cent fois aux Grecs tremblants fit oublier Achille?  
 L'amour, avilissant l'honneur de ses travaux,  
 Sous la honte des fers m'a caché le héros,  
 Peu digne du haut rang où le ciel l'a fait naître,  
 Un roi n'est qu'un esclave où l'Amour est le maître.  
 N'allez point établi sur son foible pouvoir  
 L'oubli de vos vertus ni de votre devoir

Que l'amour soit en nous ou penchant, ou vengeance,  
 La faiblesse des cœurs fait toute sa puissance  
 Mais, seigneur, s'il est vrai que, maîtres de nos cœurs,  
 De nos divers penchans les dieux soient les auteurs,  
 Quand même vous croiriez que ces êtres suprêmes,  
 Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,  
 Essayez sur le vôtre un effort glorieux,  
 C'est là qu'il est permis de combattre les dieux.  
 Ce n'est point en faisant une auguste promesse,  
 Qu'il faut contre le ciel vous exercer sans cesse.  
 Se peut-il que l'Amour vous impose des lois?  
 Et le titre d'amant est-il fait pour les rois?  
 Au milieu des vœux où sa grande ame est née,  
 N'ont-on de ses devoirs instruit Idoménée?

## IDOMÉNÉE

A ma raison j'en laisse le temps d'agir,  
 Et combat mon amour sans m'en faire rougir.  
 Avec trop de rigueur ton entretien me presse  
 Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma faiblesse  
 A ce feu que Vénus allume dans mon sein,  
 Reconnois de mon sang le malheureux destin.  
 Pouvais-je me soustraire à la main qui m'accable?  
 Respecter des malheurs dont je suis peu coupable?  
 Rasiphaë m'Phédre, en proie à mille horreurs,  
 N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.  
 Mais, que dis-je? est-ce assez qu'en secret j'en rougisse

Lorsqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchisse<sup>d</sup>  
 Eh! d'un amour formé sous l'aspect le plus noir,  
 Dans mon cœur sans vertu quel peut être l'espoir?<sup>d</sup>  
 Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,  
 Je n'ai point prétendu couronner Euxene,  
 Je m'ôte le seul bien qui pouvoit l'éblouir;  
 De ma couronne enfin un autre va jour

SOPHRONYME

Gardez-vous de tenter un coup si téméraire

IDOMÉNÉE.

Par tes conseils en vain tu voudrois m'en distraire  
 A mon fatal amour tu connoîtras du moins  
 Que j'ai donné mon cœur, sans y donner mes soins  
 Car enfin, dépouillé de cet auguste titre,  
 Ton roi de son amour ne sera plus l'arbitre,  
 Dans ces lieux, où bientôt je ne pourrai plus rien,  
 Mon fils va devenir et ton maître et le mien  
 Essayons si des dieux la colere implacable  
 Ne pourra s'appaiser par un roi moins coupable,  
 Où du moins, sur un vœu que le ciel peut exaucer,  
 Mettons-nous hors d'état de jamais obéir  
 Non, comme une victime aux autels amenée,  
 Tu verras couronner le fils d'Idoménée  
 Le ciel après, s'il veut, se vengera sur moi;  
 Mais il n'armera point ma main contre mon roi,  
 Et si c'est immoler cette tête sacrée,

La victime par moi sera bientôt paree.  
Ce prince ignore encor quel sera mon dessein  
Sait-il que je l'attends ?

SOPHRONYME

Dans le temple prochain  
Au ciel, par tant d'horreurs qui pourrout son supplice,  
Il prépare, seigneur, un triste sacrifice,  
Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,  
Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux immortels

IDOMÉNÉE

Vous n'êtes point touchés d'une vérité si pure !  
Pardonnez donc, grands dieux ! si mon cœur en murmure  
O mon fils !

## SCÈNE IV

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, EGÉSIPPE

IDOMÉNÉE

Mais que vous-je ? et quel funeste objet  
Egésippe revient, tremblant, triste, défait.  
Que puis-je soupçonner ? ah ! mon cher Sophronyme,  
Le ciel impitoyable a noté ma victime

EGÉSIPPE

Quelle victime encor ! que de pleurs, de regrets,  
Nous vînt coûter des dieux les Barbares décrets !



Pourrai-je, sans frémir, nommer.

IDOMENEE.

Je t'en dispense,  
Couvrie plutôt ce nom d'un éternel silence  
De ton sec et fatal je suis peu curieux,  
Et sur ce point, enfin, j'en sais plus que les dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez cependant.

IDOMENEE.

Que veux-tu que j'écoute?  
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute?  
Mais pour suis, Égésippe

EGÉSIPPE

Au pied du mont sacré  
Qui fut pour Jupiter un asile assuré,  
J'interroge, en tremblant, le dieu sur nos misères.  
Le prêtre destiné pour les secrets mystères  
Se traîne prosterné près d'un antre profond,  
Ouvre. Avec mille cris le gouffre lui répond  
D'affreux gémissements et des voix lamentables  
Formoient, à longs sanglots, des accents pitoyables,  
Mais qui venoient à moi comme des sons perdus,  
Dont résontoit le temple en échos mal rendus.  
Je prêtois cependant une oreille attentive,  
Lorsqu'enfin une voix, plus forte et plus plaintive,  
A paru rassembler tant de cris douloureux,

Et répéter cent fois « O roi trop malheureux ! »

Déjà saisi d'horreur d'une si triste plainte,

Le prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,

Quand, relevant sur lui mes timides regards,

Je le vois, l'œil farouche et les cheveux épars,

Se débattre long temps sous le dieu qui l'accable,

Et prononcer enfin cet arrêt formidable

Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux

Maître encor de la Crète et de sa destinée,

Il porte dans ses mains le salut de ces lieux,

« Il faut le sang d'Idoménée »

IDOMÉNÉE,

Le roi n'ignore pas ce qu'exigent les dieux !

(*à Sophronyme.*)

Tu vois si les cruels pouvoient s'expliquer mieux

Grâce à leur fureur, toute erreur se dissipe,

J'entrevois. Il suffit laisse-nous, Egésippe

Sur un secret enfin qui regarde ton roi,

Songe, malgré les dieux, à lui garder ta foi

## SCÈNE V

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Tu vois sur nos destins ce que le ciel prononce

Et redoutois-je à tort la funeste réponse ?

Il demande mon fils, je n'en puis plus douter,

Ni de mon trépas même un instant me flatter

Manes de mes sujets, qui, des bords du Cocyte,

Plaignez encor celui qui vous y précipite,

Pardonnez, tout mon sang, prêt à vous secourir,

Auroit coulé, si seul il me falloit mourir,

Mais le ciel irrité veut que mon fils périsse,

Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse

Moi ! je verrois mon fils sur l'autel étendu !

Tout son sang couleroit par mes mains répandu !

Non, il ne mourra point je ne puis m'y résoudre

Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre ..

## SCÈNE VI.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Par votre ordre, seigneur

IDOMÉNÉE

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?

IDAMANTE

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi !

Quels regards ! d'où vous vient cette sombre tristesse ?

Quelle est en ce moment la douleur qui vous presse ?

Du temple dans ces lieux aujourd'hui de retour,  
 Égypte, dit-on, s'est fait voir à la cour.  
 Le ciel a-t-il parlé ? dit-on ce qu'il exige ?  
 Est-ce un ordre des dieux, seigneur, qui vous afflige ?  
 Savons-nous par quel crime ..

IDOMÉE

Un silence étuel

Avec le crime enfor tache le criminel  
 Ne cherchons point des dieux à troubler le silence,  
 Assez d'autres malheurs éprouvent ma constance.  
 Ah ! mon fils, si jamais votre cœur généreux  
 A partagé les maux d'un père malheureux,  
 Si vous fûtes jamais sensible à ma disgrâce,  
 Au trône en ce moment daignez remplir ma place.

IDAMANTE

Moi, seigneur

IDOMÉE

Oui, mon fils, mon cœur reconquérant  
 Ne veut point que ma mort vous en fasse un présent.  
 Je sais que c'est un rang que votre cœur dédaigne,  
 Mais qu'importe ? il le faut. .. régnez.

IDAMANTE

Moi, que je régne ?

Et que j'ose à vos yeux me placer dans un rang  
 Où je dois vous défendre au prix de tout mon sang !  
 A cet ordre, seigneur, est-ce à moi de souscrire ?

Ciel ! est-ce à votre fils à vous ravir l'empire ?

IDOMÉNÉE

Regnez, mon fils, régnez sur la Cîete et sur moi,

Je le demande en pere, et vous l'ordonne en roi

Cher prince, à mes desirs que votre cœur se rende,

Pour la dernière fois peut-être je commande.

IDAMANTE

Si votre nom ici ne doit plus commander,

N'attendez point, seigneur, de m'y voir succeder

Et qui peut vous forcer d'abandonner le trône ?

IDOMÉNÉE

Eh bien ! régnez mon fils c'est le ciel qui l'ordonne ,

IDAMANTE

Le ciel lui-même, hélas ! le garant de ma foi,

Le ciel m'ordonneroit de détrôner mon roi !

De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble !

Ah ! par pitié, seigneur, éclaircissez mon trouble,

Dissipez les horreurs d'un si triste entretien

Est-il dans votre cœur des secrets pour le mien ?

Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes ;

C'est trop se taire Ah ciel ! je vois couler vos larmes,

Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai surpris

Dieux ! que m'annoncez-vous ? ah ! seigneur

IDOMÉNÉE

Ah ! mon fils !

Voyez ou me réduit la colère céleste,

# ACTE II, SCÈNE VI

Sophronime, fuyons cet assassin sanglant.

Où fuyez-vous, monneur?

Je vous suis à regret.  
Mon fils, vous ne sçavez que trop mal le secret.

## SCÈNE VII

IDAMANT

Dieux! quel trouble est le mien! quel horrible mystère  
Fait fuir devant mes yeux Sophronime et son père!

Non, surtons-le. Son sang ne m'est pas mal affermi.

Ne me pourra cacher son secret qu'à demi.

Je l'ai vu s'enfuir, et courir sans pourfuite.

Il se défendait mal sans une promptitude.

Peu tions. Mais d'où vient que je me sens glacer?

Quelle horreur à mes yeux vient de se retracer?

Quelle invisible main m'arrête et m'empêche d'aller?

Où vais-je aller? Et qu'est-ce que je tente?

De quel secret m'ignorais-je, et que me cache-t-on?

Eh! ne connais-je pas le sang qui m'a formé?

Peu touche des secrets du grand Idoménée,

Le ciel rendit toujours sa vie infortunée,

Son funeste courroux l'attacha de sa cour,

Et n'a que trop depuis signalé son retour

Ah ! renfermons plutôt mon trouble et mes alarmes,

Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes

Suivons-le cependant Pour calmer mon effroi,

Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

FIN DU SECOND ACTE

## ACTE TROISIEME

## SCENE PREMIERE

ERIXENE, ISMENE.

EST-IL l'Amour soumet aux charmes d'Ixione,  
 L'objet de sa tendresse et l'objet de sa haine  
 Vous triomphez, madame, et vos siers ennemis  
 Bientôt par vos appas se verront deuduis

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,  
 Quand jo ne puis domter le feu qui me devore?  
 Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,  
 Du jour de me venger dois-jo charger l'Amour?  
 En me liant le fils, s'il flattoit m'y colere,  
 Je ne l'implorerois pas pour me venger du pere  
 Tant qu'aux lois de l'Amour mon cœur sera soumis,  
 Que dois-jo en espiet contredire mes ennemis?



Vous pouvez donc, madame, employant d'autres armes,  
 Punir sans son secours l'auteur de tant de larmes,  
 Puisque le juste ciel, de concert avec vous,  
 Semble sur vos desirs mesurer son courroux  
 Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée  
 Par un arrêt des dieux sa tête est condamnée;  
 L'oracle la demande, et ce funeste jour  
 Va le punir des maux que vous fit son retour  
 Si vous voulez vous-même, achevant sa disgrâce,  
 Hâter le coup affreux dont le ciel le menace,  
 Répandez le secret qui vous est dévoilé.  
 Et qu'Égésippe en vain ne l'ait point révélé  
 Du prince votre père ami toujours fidèle,  
 Vous voyez à quel prix il vous marque son zèle.  
 Imitez-le, madame, et qu'un sang odieux  
 Par vos soins aujourd'hui se répande en ces lieux  
 De l'intérêt des dieux faites votre vengeance,  
 Et d'un peuple expirant faites-en la défense.  
 Montrez-lui son salut Dans ce terrible arrêt,  
 Lui, vous, les dieux enfin, n'avez qu'un intérêt  
 D'où vient que je vous vois interdite et tremblante?  
 Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

Hélas! si près des maux où je le vais plonger,  
 Un seul moment pour lui ne puis-je m'affliger?

Que veux-tu ? je sçens du spectacle barbare  
 Qu'on doit justo courroux en ces lieux lui préparer  
 Je sens trop, par les pleurs que je verse aujourd'hui,  
 Quelle est l'horreur du coup qui va t'enlever  
 Tu sais que pour son poison amour est extrême

TRISTAN.

Il ne vous reste plus que d'aimer le roi même  
 Qu'entends-je ? de vos pleurs imitant les dieux,  
 Vos plaintes chaque jour l'ont retentir ces lieux ;  
 Et quand le ciel prononce au gré de votre envie,  
 Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie  
 Songez, puisque les dieux vous ouvrent leurs secrets,  
 Qu'ils vous chargent par-là du soin de leurs décrets  
 Et qu'aurez-vous donc fait, si, trompant votre assente,  
 L'oracle eût demandé la tête d'Idamante,  
 Puisque vous balancez ?

TRISTAN.

A quoi bon ces transports ?

Je conçois bien sans toi de plus nobles efforts  
 Malgré tout mon amour, mon devoir est le même  
 Mais peut-on sans trembler opprimer ce qu'on aime ?  
 Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi,  
 Et mon propre courroux redouble mon effroi  
 Ne crains rien cependant j'ai laissé sans contrainte  
 A des cœurs malheureux le secours de la plainte  
 Je n'ai point succombé pour avoir combattu.

Et tes raisons ici ne font point ma vertu

Egésippe en ces lieux se fait long-temps attendre..

## SCENE II.

ÉRIXENE, ISMÈNE, EGÉSIPPE

EGÉSIPPE

Madame, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre ;

Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,

Malgré moi, loin de vous avoit porté mes pas.

C'en est fait, le tyran échappe à notre haine,

Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine.

Ses vaisseaux sont tout prêts, et déjà sur les flots

Remontent à l'envi soldats et matelots

Un gros de nos amis près d'ici se rassemble

Tandis que dans ces lieux tout gémit et tout tremble,

On peut dans ce désordre échapper du palais,

Venez au peuple enfin vous montrer de plus près.

Mais le tyran paroît ; évitez sa présence

Je vais dès ce moment servir votre vengeance.

SCENE III

IDOMENÉE, ÉCHISPE

IDOMENÉE

Mes vaisseaux sont-ils prêts?

ÉCHISPE

Oui, seigneur, mais les eaux

D'un naufrage assure menacent vos vaisseaux.

La mer glonde, et ses flots sont mugis au rivage.

L'air enlaine, et ses feux annoncent que l'orage

De qui doit s'embarquer je deplore le sort

Seront-ce vous, seigneur?

IDOMENÉE

Qu'on m'aille attendre au port

SCENE IV

IDOMENÉE

Ainsi donc tout menace une innocente vie?

O mon fils! faudr-il qu'elle se soit ravie?

A des dieux sans pitié ne te puis-je arracher?

Quel asile contre eux désormais te chercher?

Que n'ai-je point tenté? Je t'offre ma couronne;

Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne  
 Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir,  
 Et les ondes déjà s'ouvrent pour t'engloutir.  
 Fuis cependant, mon fils l'orage qui s'appiète  
 Est le moindre péril qui menace ta tête  
 Quoique je n'aie, hélas ! rien de plus cher que toi,  
 Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi  
 O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable !  
 Roi, père malheureux ! dieux cruels ! vœu coupable !  
 O ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait,  
 Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait,  
 Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,  
 Euxene, a mon cœur toujours trop précieuse,  
 Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux,  
 Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les dieux

## SCÈNE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE

Malgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,  
 On dit que nos vaisseaux vont quitter le rivage  
 Quoique de ces apprêts mon cœur soit alarmé,  
 Je ne viens point, seigneur, pour en être informé  
 Je sais de vos secrets respecter le mystère,

ACTE III, SCÈNE V. 49

Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépositaire

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuse de changer,

Vous fait des maux qu'il craint de vous voir partager.

Il en est cependant dont il faut vous instruire.

(à part.)

Ces vaiseaux, ces apprêts, ciel! qui lui fais-je dire?

Ah! mon fils, non, mon cœur n'y saurait consentir

IDAMANTE.

Dieux! que vous m'alarmez!

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir

IDAMANTE.

Qui doit partir?

IDOMÉNÉE.

Vous

IDAMANTE.

Moi! ciel! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Vous-même

Il falloit accepter l'offre du diadème

Fuyez, mon fils, fuyez un ciel trop rigoureux;

Un rivage perfide, un port malheureux.

IDAMANTE.

Ciel! qui m'a préparé cette horrible disgrâce?

La mort même en nous ne peut mettre un espace

N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.  
 Je goûte à peine, hélas ! le bien de vous revoir  
 Pourquoi régner ? pourquoi faut-il que je vous quitte ?  
 Quel est donc le projet que votre âme médite ?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés,  
 Fuyez, n'insistez plus, je crains, c'en est assez.  
 Jugez par mon amour de ce que je dois craindre,  
 Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre,  
 Jugez de mes frayeurs. Ah ! loin de ces climats,  
 Allez chercher des dieux qui ne se vengent pas.

IDAMANTE.

Eh ! que pourroit m'offrir une terre étrangère,  
 Que des dieux ennemis, si je ne vois mon père ?  
 Vos dieux seront les miens laissez-moi près de vous  
 De ces dieux irrités partager le courroux

IDOMÉNÉE.

Ah ! fuyez-moi fuyez le ciel qui m'environne.  
 Fuyez, mon fils, fuyez puisqu'enfin je l'ordonne ;  
 Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,  
 Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs  
 Avec vous à Samos conduisez Erixène.

IDAMANTE

Seigneur .

IDOMÉNÉE

Ce ne doit plus être un objet de haine

Des crimes de son père, immolé par nos lois  
 La fille n'a point dû payer l'injuste poids  
 Adieu peut-être un jour le destin moins sévère  
 Vous permettra, mon fils, de revoir votre père  
 Dérpchez cependant à des dieux ennemis  
 Une princesse aimable, un si généreux fils.

INDAMAR

Erixene! eh! pourquoi compagne de ma suite?  
 Expliquez... Mais je vois que votre âme est instruite  
 Erixene, seigneur, m'est un présent bien doux  
 Mais tout cède à l'horreur de m'éloigner de vous  
 A ce triste départ quel astre pourroit luisir?  
 Voyez le désespoir où vous m'allez réduire  
 En vain sur cet exil vous croyez me tenter  
 Plus vous m'ôtrez, seigneur, moins je puis vous quitter  
 Je vous dois trop, hélas!.. quelle tendresse extrême!  
 M'offrir en même jour, et sceptre, et ce que j'aime!  
 Non...

INDAMAR

— Ce que vous aimez?

INDAMAR

— Ah! pardonnez, seigneur,  
 Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur  
 Pardonnez, j'en ai fait un coupable mystère  
 Non que, pour vous tromper, je voulusse m'en faire,  
 Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,



Éh! qui, seigneur, encore a pu vous informer?

Ah! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixene.

IDOMÉNÉE

Poursuivez, dieux cruels! ajoutez à ma peine:

Me voilà parvenu, par tant de maux divers,

A pouvoir défier le ciel et les enfers.

Je ne redoute plus votre courroux funeste,

Impitoyables dieux! ce coup en est le reste.

Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs,

Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs

Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,

Egorvés l'un par l'autre, achever votre ouvrage.

Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux:

Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux?

IDAMANTE

Où s'égare, seigneur, votre âme furieuse?

Erixene cessait de vous être odieuse,

Disiez-vous, et pour elle un reste de pitié

Sembloit vous dépouiller de toute inimitié

Haurez-vous toujours cet objet adorable?

IDOMÉNÉE

Si je le haïssais, seriez-vous si coupable?

O de tous les malheurs malheur le plus fatal!

IDAMANTE.

Seigneur!...

IDOMÉNÉE

Ah! fils cruel, vous êtes mon rival!

IDAMANTE

O ciel!

IDOMÉNÉE

De quelle main part le trait qui me blesse!  
Réservez-vous, cruel, ce prix à ma trahisse?  
Je ne verrai donc plus dans mes tristes états  
Que des dieux ennemis et des hommes ingrats!  
Quoi! toujours du destin la barbare injustice  
De tout ce qui m'est cher sera donc mon supplice!  
Imprudent que j'étais! et j'allois couronner  
Ce fils qui à ma fureur je dois abandonner!  
Mais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide

IDAMANTE

Mon père!

IDOMÉNÉE

O nom trop doux pour un fils si perfide!

IDAMANTE

N'accablez point, seigneur, un fils infortuné,  
A des maux infinis par l'Amour condamné  
Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,  
Jugez si d'Ériphée on pouvoit se défendre  
Hélas! je ne craignois, adorant ses appas,  
Que d'aimer un objet qui ne vous plairait pas,

Et mon cœur, trop épris d'une odieuse chaîne,  
 Qu'alloit son dévot dans les yeux d'Erixene  
 Mais si l'aimer, seigneur, est un si grand forfait,  
 L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait

## IDOMÉNÉE

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre  
 D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre?  
 Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,  
 Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?  
 Qu'Erixene à mes yeux fût odieuse ou chère,  
 Vos feux également offensoient votre pere,  
 Je veux bien, cependant, juge moins rigoureux,  
 Vous en accorder, prince, un pardon généreux:  
 Mais pourvu que votre ame, à mes desirs soumise,  
 Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

## IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oseroit le vouloir,  
 Aimer, ou n'aimer pas, est-il en mon pouvoir?  
 Je combattois en vain une ardeur téméraire,  
 L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire.  
 Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint,  
 Peut-être, malgré moi, je l'y voyois éteint  
 Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu soustraire,  
 Dans le rival du moins aime toujours un pere.  
 Par un nom si sacré tout autre suspendu.

IPHIGÉNIE

Dans le nom d'un rival tout nom est confondu :  
 Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être,  
 Je vois que tout mon sang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE

Où fuirai-je ? grands dieux ! De quels noms ennemis  
 Accablerez-vous, seigneur, votre malheureux fils !  
 Ah ! quels noms odieux me faites-vous entendre !  
 Quelle horreur pour un fils respectueux et tendre !  
*Songez vous que ce fils est encor devant vous,*  
 Ce fils long-temps l'objet de sentiments plus doux ?  
 Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,  
 Vous me devez, seigneur, moins haïr que me plaindre,  
 Et si ma flamme enfin est un crime si noir,  
 Vous êtes bien vengé par mon seul désespoir  
 Cessez de m'envier une importune flamme  
 Odieux à l'objet qui sait charmer mon âme,  
 Abhorré d'un rival que j'aime et toujours,  
 Seigneur, voilà le fruit de mes tristes amours  
 Mais puisque ce feu, qui tous deux nous anime,  
 Sur mon cœur trop épris est tombé tout le crime,  
 Je saurai m'en punir, et je sens que ce cœur  
 Vous craint déjà bien moins que sa propre fureur ;  
 Désormais tout en proie au transport qui me guide,  
 Je vous délivrerai de ce fils si perfide.

Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,  
 Mon bras, plus innocent, saura venger mon roi  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se t votre vengeance,  
 Et je vais en punir ce cœur qui vous offense.  
*(il tire son épée.)*

Soyez donc satisfait...

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux ..

IDAMANTE

Laissez couler le sang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE

Mon fils ..

IDAMANTE.

D'un nom si cher m'honorez-vous encore

Laissez-moi me punir d'un feu qui me dévore

IDOMÉNÉE

Ma vertu jusque-là ne sauroit se trahir. .

Va, fils infortuné. . je ne te puis haïr. .

IDAMANTE

Ah! seigneur ..

IDOMÉNÉE.

Laissez-moi, fuyez ma triste vue,

Ne renouvelons plus un discours qui me tue.

## SCÈNE VI.

IDOMÈNÉE.

Inexorables dieux, vous voilà satisfaits!  
 Pour un nouveau courroux, vous rêtiez-ai des traits?  
 Finis tes tristes joirs, pere, amant déplorable!  
 Vengeons-nous bien plutôt, si mon fils est coupable  
 Que sais-je si l'ingrat ne s'est point fait aimer?  
 Sans doute, puisqu'il aime, il aura su charmer,  
 Il triomphe en secret de mon amour funeste,  
 Il est aimé, je suis le seul que l'on déteste.  
 Tout mon courroux renaît de ce seul souvenir  
 Luttons l'ingrat aux dieux. Qui me peut reténir?  
 Coule sur nos autels tout le sang d'Idamante,  
 Coule plutôt le mien.

## SCÈNE VII.

IDOMÈNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÈNÉE.

Quel objet se présente?  
 Ah! c'est toi. Quel bonheur au mien peut être égal!  
 Sophronyme, mon fils.

SOPHRONYME.

Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Est mon rival !

SOPHRONYME.

Il est temps pour jamais d'oublier l'inhumaine  
 Ignorez-vous, seigneur, le crime d'Érixène,  
 Celui de Mérion ici renouvelé ?  
 L'arrêt des dieux enfin au peuple est révélé :  
 Par Égésippe instruit .

IDOMÉNÉE.

Ciel ! que viens-tu m'apprendre ?

SOPHRONYME

Du port, où par votre ordre il m'a fallu descendre,  
 Je revenois, seigneur, un grand peuple assemblé  
 M'attire par ses cris ; par un bruit redoublé  
 Par le sens de l'oracle Érixène trompée,  
 Du soin de se venger toujours plus occupée,  
 De l'intérêt des dieux prétextant son courroux,  
 Tâchoit de soulever vos sujets contre vous,  
 De tout par Égésippe encor plus mal instruite,  
 A vos sujets tremblants révélait votre fuite,  
 Leur disoit que le Ciel, pour unique secours,  
 Attachoit leur salut à la fin de vos jours :  
 Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée  
 Contents de déplorer la triste destinée,

Ils sembloient seuls frappés par l'arrêt du destin

Égesippe a voulu les exciter en vain

Pour moi, qui frémissais de tant de perfidie,

Je le poursuis, l'atteins, et le laisse sans vie,

Désabuse le peuple, et, content désormais,

J'ai ramené, seigneur, la princesse au palais

IDOMENÉE

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je deplore,

Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?

Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré,

Et tout ce qui m'est cher contre moi conjure!

Cruel à notre tour, qu'Idamante perisse,

De celui d'Érixène augmentons son supplice,

Faisons-leur du trépas un barbare lien,

Dans leur sang confondu mêlons encor le mien

Vains transports qu'a formés ma fureur passagère!

Hélas! qui fut jamais plus amant et plus père!

Mes peuples cependant par moi seul accablés

S'ORNENT

Ah! seigneur, leurs tourments sont en core redoublés

Depuis que le destin a fait des misérables,

On n'éprouve jamais de maux plus redoutables.

Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit

Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit,

Ce roc, qui jusqu'aux cieux sembloit porter sa cime,

Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abîme,



Et dè ce roc entier à nos yeux disparu,  
 Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accru;  
 Nous touchons tout vivants à la rive infernale:  
 De ce gouffre profond un noir venin s'exhale;  
 Et vos sujets, frappés par des feux dévorants,  
 Tombent de toutes parts, déjà morts ou mourants,  
 Aux seuls infortunés le trépas se refuse...

## IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les dieux seuls qu'on accuse!  
 Mais quoi! toujours les dieux! et qui d'eux ou de moi,  
 Négligent sa promesse, a donc manqué de foi?  
 Malheureux! tes serments, qu'a suivis le parjure,  
 Ont soulevé les dieux et toute la nature  
 Pour sauver un ingrat tes soins pernicleux  
 Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les dieux;  
 A tes sujets enfin cesse d'être contraire.  
 Eh! que leur sert un roi, s'il ne leur sert de pere?  
 Leur salut désormais est ta suprême loi,  
 Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un roi.  
 Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?  
 Depuis quand ce devoir ? l'amour vient te l'apprendre  
 Voilà de ces grands soins le retour trop fatal  
 Tu n'es roi que depuis qu'un fils est ton rival,  
 Contre lui l'amour seul arme tes mains impies:  
 Voilà le dieu, barbare! à qui tu sacrifies  
 Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris,

N'y laisſez plus regret et que la gloire et mon ſeu  
 Sur les memes pas que aux préparés pour la ſoute  
 Qu'Esprit a Sirey auj. m'attire et ſi c'enſeigne  
 Allora... et que mon cœur d'Esprit de ſeu,  
 Commence par l'Amour a triompher des lieux

FIN DE LA TROISIEME ACTE

## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRIXÈNE, ISMÈNE.

ÉRIXÈNE

EN vain tu veux calmer le transport qui m'agite  
 Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite !  
 Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis ;  
 Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis  
 Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,  
 Je viens de recueillir d'une vaine entreprise  
 Vois ce que ta fureur et la mienne ont produit,  
 Mon départ et ma honte en seront tout le fruit  
 Je ne reverrai plus ce prince que j'adore,  
 Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.  
 En armant contre lui mon devoir inhumain,  
 Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein  
 Cher prince, pardonnez

SCENE II.

IDAMANTE, FRIVENE, ISMENE.

ISMENE.

Je le vois qui s'avance  
De vos transports du moins cachez la violence.

FRIVENE.

Eh! comment les cacher? je sais que je le dois  
Mais le puis-je, et le voir pour la dernière fois?  
Fuyons le cependant; sa présence m'étonne

IDAMANTE.

Où fuyez vous, madame?

FRIVENE.

Où mon devoir l'ordonne

IDAMANTE.

Du moins à la pitié laissez-vous é mouvoir  
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir  
Avec tant de courroux, hélas! qu'a-t-il à craindre?  
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre  
Vous partez, je vous aime, et vous me laissez;  
Mes malheurs dans ces mots semblent être tracés,  
Cependant ce départ, mon amour, votre haine,  
Ne sont pas aujourd'hui ma plus cruelle peine:  
C'étoit peu que votre âme, insensible à mes vœux,

Eût de tout son courroux payé mes tendres feux,  
 Ce malheureux amour que votre cœur abhorre,  
 Malgré tous vos mépris, que je chéris encore,  
 Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,  
 N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur,  
 Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,  
 Il faut à mon devoir que je le sacrifie  
 Non que mon triste cœur par ce cruel effort  
 Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort  
 Heureux si mon trépas, devenu légitime,  
 Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime!  
 Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,  
 Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.  
 Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,  
 Vous seule en un moment l'avez pu par vos charmes  
 Tout vous livrer à l'envi cet empire fatal  
 Régnez, vous le pouvez. mon pere est mon rival

ERIXENE.

Je connois les transports et de l'un et de l'autre,  
 Et je sais jusqu'où va son audace et la vôtre;  
 Son téméraire amour n'a que trop éclaté

IDAMANTE.

Sans vous en offenser vous l'avez écouté!  
 Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,  
 Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable  
 Votre cœur, à son tour épris pour un héros,

N'a pas toujours hai tout le sang de Minos;  
 Pour mon père en secret vous l'aimiez, inhumainé!  
 Et moi seul en ces lieux j'exercerois votre haine?  
 Quoi! vous m'abandonnez à mes soupçons jaloux?  
 Suis-je le malheureux? madame, l'aimiez-vous?

SCÈNE III

Moi, je pourrais l'aimer! Et d'un le fond de l'âme  
 J'aurois sacrifié mon devoir à sa flamme!  
 Dieux! qu'est-ce que j'entends! Digne d'être avec vous  
 Reprocher à mon cœur l'égarément du sien?  
 Après ce qu'a produit sa cruauté funeste,  
 Qui? moi! j'approuverois des feux que je déteste,  
 Un amour par le sang, par mes pleurs condamné,  
 Et devenu sortait des l'instants qu'il est né!  
 Ouvrez vos yeux, cruel! et voyez quel spectacle  
 À mis à son amour un invincible obstacle.  
 Son effusion dans ces lieux est par-tout tracée,  
 Le sang qui les a teints n'en est point effacé,  
 L'innocent père sanglant vient s'offrir à ma vue  
 Et tomber dans les bras de sa fille éperdue;  
 Vos yeux comme les miens l'ont vu sacrifier  
 Faut-il d'autres témoins pour me justifier?  
 Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler sa tête,  
 L'oracle révèle mon départ qui s'appête,  
 Ma fierté, ma vertu, dont outrages récents,  
 Voilà pour moi devoir des titres suffisants.

Ne croyez pas, seigneur, que mon cœur les oublie...  
 Mais que dis-je ? et d'où vient que je me justifie ?  
 Gardez tous vos soupçons, bien loin de les bannir,  
 Je dois aider moi-même à les entretenir.

## IDAMANTE

Eh bien ! pour m'en punir, désormais moins sévère,  
 Regardez sans courroux la flamme de mon père :  
 Il vous aime, madame, il est digne de vous  
 Si j'ai fait éclater des sentiments jaloux,  
 Pardonnez aux transports de mon âme éperdue.  
 Je ne connoissois point le poison qui me tue,  
 Mais, quel que soit l'amour dont je brûle aujourd'hui,  
 Ma vertu contre vous deviendra mon appui,  
 Je verrai sans regret pareil du diadème  
 Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.  
 Remontez dès ce jour au rang de vos aïeux,  
 Votre vertu, madame, apaisera les dieux  
 Que ne pourra sur eux une reine si belle !  
 Pour moi, jusqu'à la mort toujours tendre et fidèle,  
 J'irai sans murmurer, loin de lui, loin de vous,  
 Sacrifier au roi mon bonheur le plus doux  
 Mais on vient C'est lui-même il vous cherche, madame.  
 Dieux ! quel trouble cruel s'élève dans mon âme !  
 Vous ne partirez point, puisqu'il veut vous revoir ;  
 Vous régneriez. Ô ciel ! quel est mon desespoir !

## SCENE III.

IDOMENÉE, FRIVANI, SOPHRONYME,  
ISMENE.

LAIRSE.

Vous triomphez, seigneur; ma vengeance échouée  
Par le sort ennemi se voit dévouée  
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs  
A revoir de mes maux les barbares auteurs.

D'un sang qu'il faut venger par tout environnée,  
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,  
Pour apaiser la voix de ce sang qui gemit  
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.

Hâtez par mon départ la fin de ma misère,  
Laissez-moi loin de vous aller pleurer mon père,  
Permettez.

IDOMENÉE.

Vous pouvez, libre dans mes états,  
Au gré de vos souhaits déterminer vos pas.  
Mes ordres sont donnés, et la mer apaisée  
Offre de toutes parts une retraite aisée,  
Mes vaisseaux sont tout prêts. Si la fin de mes jours  
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,  
Madame, demeurez. Ma tête condamnée



Du funeste bandeau va tomber couronnée ;

Je vais, pour contenter vous et les immortels ,

ÉRIXÈNE

Je vais donc de ce pas vous attendre aux autels

## SCÈNE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME

SOPHRONYME.

Quel orgueil ! Mais quel est ce dessein qui m'étonne ?

Par vos ordres exprès quand son départ s'ordonne ,

Pourquoi l'arrêtez-vous sur l'espérance d'un trépas ?

IDOMÉNÉE

Pourquoi le lui cacher, et ne l'en flatter pas ,

Puisque je vais mourir ?

SOPHRONYME.

Vous, mourir ! dieux ! qu'entends-je ?

IDOMÉNÉE

Pour t'étonner si fort qu'à ce dessein d'étrange ?

Plût au sort que mes mains eussent moins différé

À rendre au ciel un sang dont il est altéré !

Pour conserver celui que sa rigueur demande

C'est le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME

Que dites-vous, seigneur ? quel affreux désespoir !

IDOMÈNE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir,  
 Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.  
 Je n'attends plus de vous qu'une paix sangninaire,  
 D'iceux justes cependant d'un peuple infortuné  
 Détournez le courroux qui m'étoit destiné,  
 Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,  
 Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre;  
 Tout mon sang va couler

SOPHONISME.

D'un si cruel transport  
 Qu'espérez-vous?

IDOMÈNE.

Du moins la douceur de la mort  
 Je n'opérerai point; le ciel impitoyable  
 M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable  
 Les mortels peuvent ils vous offenser assez  
 Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,  
 Dieux puissants! Qu'ai-je vu! quel funeste ravage!  
 J'ai cru me retrouver dans le même carnage  
 Ou mon bras se plongeait sur les bords phrygiens  
 Pour venger Menelas des malheureux Troyens  
 Les maux, les miens, hélas! sont ils moins mon ouvrage?  
 Une seconde Troie a signalé ma rage  
 J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur roi,  
 Pâles et languissants se traîner après moi,

Tu les as vus, tout prêts à perdre la lumière,  
 S'empressez pour revoir l'auteur de leur misère,  
 Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris,  
 J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils  
 De leur salut enfin cruel dépositaire,  
 Essayons si ma mort leur sera salutaire  
 Meurs du moins, roi sans foi, pour ne plus résister  
 À ces dieux que ta main ne veut pas contenter.

## SOPHRONYME

Dans un si grand projet votre vertu s'égare,  
 À des crimes nouveaux votre cœur se prépare.  
 Vous mourrez moins, seigneur, pour contenter les dieux  
 Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.  
 Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offense,  
 Porter jusqu'aux autels la désobéissance?  
 Vous vous offrez en vain pour fléchir sa rigueur;  
 Le ciel veut moins de nous l'offrande que le cœur  
 Qu'espérez-vous, seigneur? que prétendez-vous faire?  
 Aux dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,  
 Voulez-vous, n'écoutant qu'un transport furieux,  
 Faire couler sans fruit un sang si précieux?  
 Eh! qui de nous, hélas! témoin du sacrifice,  
 Voudra de votre mort rendre sa main complice?  
 Qui, prêt à se baigner dans le sang de son roi,  
 Voudrait charger sa main de cet horrible emploi?  
 Qui de nous contre lui n'armeroit pas la sienne?

IDOMÉE

Je le suis, et n'attends ce coup que de la hienne.

SOPHOCLE

Eh bien ! avant ce coup, de cette même main  
Plongez-moi donc, seigneur, un poignard dans le sein  
Dût retomber sur moi le transport qui vous guide,

Je ne souffrirai point cet affreux parricide,

Aulle crainte en ce jour ne sauroit m'émouvoir

Lorsqu'il faut vous sauver de votre désespoir

Je ne vous connois plus, le grand Idomée

Laisse à tous ses transports son ame abandonnée,

Ce héros, rebuté d'avoir tant combattu,

A donc mis de lui même un terme à sa vertu

Jetex sur vos sujets un regard moins sévère,

Ils vous ont appelé du sacré nom de père

De cet auguste nom dedaignant tous les nœuds,

Avez-vous condamné vos sujets malheureux ?

Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,

Que votre mort va rendre encor plus misérable

Que lui destinez vous par ce cruel trépas,

Qu'un coup de désespoir qui ne le sauve pas ?

IDOMÉE

Tu juges mal des dieux, leur courroux équitable

S'apaisera bientôt par la mort du coupable

Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont sauvé,

Rendre à ces mêmes dieux ce qu'ils ont conservé

Mon cœur, purifié par le feu des victimes,  
 Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes ciûmes.  
 Je sens même déjà dans ce cœur s'allumer  
 L'ardeur du feu sacré qui le doit consumer  
 Chaque pas, chaque instant qui retarde mon zèle.  
 Plonge de mes sujets dans la nuit éternelle.  
 Ne m'oppose donc plus d'inutiles discours,  
 Facilite plutôt le trépas où je cours  
 Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,  
 Conduire le couteau dans le sein d'Idamanté?  
 Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,  
 Je croirois l'immoler moins aux dieux qu'à l'amour.  
 Qu'il regne, que sa tête, aujourd'hui couronnée,  
 Redonne à Sophronyme un autre Idoménée  
 Que mon fils, à son tour, assuré sur ta foi,  
 Retrouve dans tes soins tout ce qu'il peîd en moi;  
 Que par toi tous ses pas, tournes vers la sagesse,  
 D'un torrent de flatteurs écartent sa jeunesse  
 Accoutume son cœur à suivre l'équité,  
 Conserve-lui sur-tout cette sincérité  
 Rare dans tes pareils, aux rois si nécessaire,  
 Sois enfin à ce fils ce que tu fus au père  
 Surmonte ta douleur en ce dernier moment,  
 Et reçois mes adieux dans cet embrassement

SOPHRONYME, à genoux

Non, vous ne mourrez point, votre cœur inflexible

# ACTE IV, SCENE IV

Nourrit en vain l'espoir d'un projet si terrible  
Immolez-moi, seigneur; ou craignez.

IDOMENEE

Lève-toi

Quoiqu'ê prêt à mourir je suis toujours ton roi  
Je veux être obéi; cesse de me contraindre.  
Parmi tant de malheurs est-ce moi qu'il faut plaindre?  
Vois quels sont les tourments qui déchirent mon cœur,  
Et, par pitié du moins, laisse-moi ma fureur

## SCENE V

IDAMANTE, IDOMENEE, SOPHRONIME

IDOMENEE

Je vois mon fils. Sur tout que ta bouche fidèle  
D'ernes tristes projets lui cache la nouvelle  
Je n'en mourrais pas moins, et tes soins dangereux,  
Rendroient, sans me sauver, mon destin plus affreux  
Idamante, approchez, votre roi vous fait grâce.  
Venez, mon fils, venez, qu'un père vous embrasse  
Ne craignez plus mes feux par un juste retour  
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour,  
Où de ce même cœur qui s'en laisse surprendre,  
Ce qu'il vous en ravit je vous le rends plus tendre.  
Oublions mes transports, mon fils, embrassez moi

IDAMANTE.

Par quel heureux destin retrouvé-je mon roi ?  
 Quel dieu, dans votre sein étouffant la colere,  
 M'a rouverte encor les bras d'un si généreux pere ?  
 Que cet embrassement pour un fils a d'appas !  
 Je le desirois trop pour n'en l'obtenir pas  
 Idamante, accablé des rigueurs d'Erivene,  
 N'en a point fait, seigneur, sa plus cruelle peine  
 Hélas ! quel bruit affreux a passé jusqu'à moi !  
 Vous m'en voyez tremblant et d'horreur et d'effroi

IDOMÉNÉE.

Prince, de votre cœur que l'effroi se dissipe,  
 Ce n'est qu'un bruit semé par le traître Égésippe .  
 Quoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,  
 Au pied de leurs autels interroger les dieux.  
 Heureux si, pour savoir leur volonté suprême,  
 Je les eusse plutôt consultés par moi-même !

IDAMANTE

Permettez-moi, seigneur, d'accompagner vos pas

IDOMÉNÉE

Non, mon fils, où je vais vous ne me suivrez pas  
 D'un mystere où des miens l'unique espoir se fonde  
 Je veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde  
 Vous apprendrez bientôt quel sang a dû couler ;  
 Jusque-là votre cœur ne doit point se troubler  
 Répétez loin de vous une frayeur trop vaine

# ACTE IV, SCÈNE V.

J'appaiserai les dieux Fléchissez Erixeno.

Adieu.

IDAMANTE.

Permettez-moi.

IBOMÉNÉE.

Mon fils. Je vous l'ai dit.

Je vais seul aux autels, et ce mot vous suffit.

## SCÈNE VI

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin à mes desirs on ne met plus d'obstacle.

Mais que vois-je? grands dieux! quel funeste spectacle!

Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi?

Sophronyme, parlez.

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi?

O déplorable sang! famille infortunée!

Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée!

IDAMANTE

A non, vous m'avez dit, quel malheur vous a fait?

Parlez, ou j'en le roi?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.



IDAMANTE.

Ah ciel !

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle

Eh ! ce n'est pas son sang que demande l'oracle.

IDAMANTE

Quoi ! ce n'est pas son sang ! qu'entends-je ? quelle horreur !

C'est donc le mien ?

SOPHRONYME

Hélas ! j'en ai trop dit, seigneur

FIN DU QUATRIÈME ACTE

## ACTE CINQUIEME

## SCENE PREMIERE

IDAMANTE, POLYCLETE

IDAMANTE

Qu'ai-je entendu? grands dieux! quel horrible mystere  
M'avait long-temps voilé l'amitié de mon père!

A la fin, sans nuage il éclate à mes yeux,  
Ce sacrilege vœu, ce mystere odieux.

Vous, peuples, qui craignez d'immoler la victime  
Dont le sang doit féclur le ciel qui vous opprime,  
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux;  
Il est beau de mourir pour appaiser les dieux.

(à Polyclete)

Sèche ces pleurs honteux ou ta douleur te livre  
Que servent tes regrets? que te sert de me suivre?  
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse-moi.  
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le roi.  
Hélas! quoiqu'il saigne, par ses soins désarmé,

Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée,  
 Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas,  
 Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas  
 Je voudrais avec toi le rejoindre moi-même,  
 Mais je crains les transports de sa douleur extrême  
 Je me sens pénétrer de ses tendres regrets,  
 Et ne puis, sans mourir, voir ces tristes objets

## SCENE II.

## IDAMANTE

Enfin, loin des témoins dont l'aspect m'importune,  
 Je puis en liberté plaindre mon infortune;  
 Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourments,  
 Peut donc jouir en paix de ses derniers moments.  
 Ciel! quel est mon malheur! quelle rigueur extrême!  
 Quel sort pour ennemis m'offre tout ce que j'aime!  
 Je trouve, en même jour, conjurés contre moi,  
 Les implacables dieux, ma princesse, et mon roi.  
 Pardonnez, dieux puissants, si je vous fais attendre,  
 Je le retiendrai peu ce sang qu'on va répandre  
 Mon cœur de son destin n'est que trop éclairci  
 Est-ce pour mes forfaits que vous tonnez ainsi,  
 Dieux cruels? Que dis-tu, misérable victime?  
 N'est d'un sang criminel, te manque-t-il un crime?

Qu'arvoient fait plus que toi ces peuples malheureux,  
Que le ciel a courus des hauts les plus affreux ?  
Va, termine aux autels une innocente vie,  
Sans accuser les dieux de se l'avoir ravie,  
Et songe, en te flattant de leur choix rigoureux,  
Que le rang le plus pur est le plus digne d'eux.  
Pourrois-tu regretter, où j'ai de tant de haine,  
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Eschine ?  
A qui peut éprouver un sort comme le mien,  
La mort est-elle un mal, la vie est-elle un bien ?  
Hélas ! si je me plains, et si mon cœur murmure,  
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature.  
Je crains bien même le coup qui m'ôtera le jour,  
Que le coup qui nie doit priver de mon amour.  
Allons, c'est trop tarder. Non, vient que je frissonne  
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?  
Hélas ! il en est temps, courons vite, je le dois,  
Je m'attends que la mort, et l'on n'attend que moi.  
Assez sur ses projets mon ame combattue

# IDOMÉNÉE

## SCÈNE III.

ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMÈNE.

IDAMANTE

Quel objet vient s'offrir à ma vue !

Ah ! fuyons mon devoir parleroit vainement,  
Si je pouvois encore ..

ÉRIXÈNE.

Attendez un moment.

Vous me voyez , seigneur, inquiète , éperdue ;  
De mortelles frayeurs je me sens l'âme émue  
De mon devoir toujours prête à subir la loi,  
Je courois aux autels , peut-être malgré moi.  
J'allois voir immoler , dans ma juste colere ,  
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon pere  
Qu'ai-je fait ! et de quoi se flattoit mon courroux !  
On dit que les effets n'en tombent que sur vous  
De grace , éclaircissez mon trouble et mes alarmes  
D'un peuple qui gémit et les cris et les larmes ,  
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir ,  
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir

IDAMANTE.

Il est vrai que le ciel , juste , quoique sévère ,  
Semble enfin respecter la tête de mon pere

ACTE V, SCÈNE III

Sous le couteau mortel la mienne va tondre,  
Et sous l'aigu fatal je dois seul succomber,  
Madame, trop heureuse si la mort que j'implore  
Appaise le courroux de tout ce que j'adore!  
Si je puis de charmer le ciel et j'ai beau veur,  
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes vœux.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse  
Vous livre aux dieux vengeur? Qu'ai-je fait, malheureux,  
J'ai ravi le sort; et ma funeste erreur  
A d'un arrêt barbare approuvé la fureur.  
Mais pourriez-vous des dieux pénétrer le mystère,  
Et croire vos vœux Toljés de leur colere;  
Me desier enfin qu'avec eux du concert  
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd?  
Non, seigneur, non, jamais votre si redoutable  
N'auroit voulu poursuivre une si belle, et  
Moi, la poursuivre! hélas! les dieux en sont témoins  
Que mon cœur malheureux ne l'aît jamais moins.

Quel bonheur est le mien près de périr la vie  
Qu'il m'est doux de trouver Lixén attendant!

Oui, malgré mon devoir, je résous vos malheurs;  
Et ne puis les quitter sans y donner des pleurs  
Je ne puis sans fremir voir le coup qui s'apprête.

Je ne le verrai point tomber sur votre tête  
 Je vais quitter des lieux si terribles pour moi,  
 Mais je n'y crains pour vous, ni les dieux, ni le roi.  
 Non, je ne puis penser qu'avec tant d'innocence  
 On ne puisse du ciel suspendre la vengeance

IDAMANTE

Ah ! plutôt, s'il se peut, demeurez en ces lieux,  
 Où je vais apaiser la colère des dieux.  
 Madame, s'il est vrai qu'Euxene sensible  
 Ait laissé désarmer son courroux inflexible,  
 Au nom d'un tendre amour, conservez pour le roi  
 Cette même pitié que vous Marquez pour moi  
 Le coup cruel qui va trancher ma destinée  
 Tombera moins sur moi que sur Idomenée  
 Il n'a que trop souffert d'un devoir rigoureux  
 N'accablez plus, madame, un roi si malheureux..  
 Laissez-vous attendre à ma juste prière,  
 J'ose enfin implorer vos bontés pour mon père

EUXENE,

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? et que me dites-vous ?  
 Je sens, à ce nom seul, rallumer mon courroux  
 Lui ! votre père ! ô ciel ! après son vœu funeste,  
 Gardez de proposer des nœuds que je déteste.  
 Que jusque-la mon cœur soit tât l'égarement !  
 Qui lui ! le meurtrier d'un père, d'un amant !  
 Ma haine contre lui sera toujours la même.

Ici d'horreur, ou plutôt je sens que je vous aime...  
 Ou d'être mon crime... de ce que je me dois  
 Quel oubli mes remords ont étouffé ma voix...  
 Quand je crois rejeter des noms illégitimes,  
 Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes  
 Qu'ai-je dit? quel secret oserai-je révéler?  
 Me reste-t-il encor la force de parler?  
 Ah! Seigneur, pub-que' enfin je n'ai pu m'en défendre,  
 A d'éternels adieux vous devez vous attendre

## ROMANZEL

Que dites-vous? ô ciel! ainsi? Donc votre cœur  
 Garde, même en aimant, sa première rigueur!  
 Calmez de ce transport l'injuste violence  
 Votre amour est-il donné un icône de vengeance?  
 Faut-il eh voir, hélas! tous mes maux redoubler?  
 Ne le déclarez-vous qui pour ni en accabler?  
 Ah! cruelle, du moins au moment qu'il éclate,  
 Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte

## LÉLIE

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit  
 Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit  
 Si je cède au transport où mon amour me livre,  
 A ma gloire du moins je ne saurais point survivre  
 Mon malheureux amour passe tous mes forfaits,  
 Je ne survivrai point à l'aveu que j'en fais  
 Faut-il jusqu'à ce point que ma gloire s'oublie?



Ah ! seigneur, cet aveu me coûtera la vie.  
 Que le destin épargne ou termine vos jours,  
 Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours,  
 Et quel que soit le sort que vous deviez attendre,  
 Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.  
 Adieu, seigneur, adieu Qu'à jamais votre cœur  
 Garde le souvenir d'une si tendre ardeur.  
 Pour moi, dès ce moment, je vais fuir de la Crète.  
 Heureuse, si ma mort prévenoit ma retraite !

IDAMANTE.

Eh quoi ! vous me fuyez ! Ah ! du moins, dans ces lieux,  
 Laissez-moi la douceur d'expirer à vos yeux  
 Ne les détourniez point dans ce moment funeste,  
 Laissez-moi voir encor le seul bien qui me reste  
 Demeurez... ou ma mort !

ERIXÈNE.

Ah ! de grace, seigneur,  
 Par ce cruel discours n'accablez pas mon cœur  
 Mon devoir, malgré moi, vous défend de me suivre  
 Mais l'amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.

## SCÈNE IV.

IDAMANTE

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon sort ;

Et votre seul départ suffisoit pour ma mort.  
 Rien n'eût opposé plus au devoir qui m'entraîne:  
 Jusque-là, dieux puissants, suspendez votre haine  
 Mais, qu'est ce que j'entends? je tremble, je frémis.

SCÈNE V

IDOMÈNEE, IDAMANTE, SOPHRONIME,

POLYCLETE, GARDES

IDOMÈNEE

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils  
 Portez ailleurs les soins d'une amitié cruelle,  
 Respectez les transports de ma douleur mortelle.  
 Enfin je le revois. Je ne vous quitte pas  
 Les dieux auront en vain juré votre trépas,  
 Ils ordonnent en vain cet affreux sacrifice,  
 Ma main de leur fureur ne sera point complice

IDAMANTE

Alui seigneur, c'en est trop, n'irritez plus les dieux,  
 Naturez plus enfin la foudre dans ces lieux,  
 Vêchez sans murmurer sacrifier ma vie  
 Vous ignorez les maux dont elle est poursuivie  
 Ah! si je vous suis cher, d'une tendre amitié  
 Je n'imploro, seigneur, qu'un reste de pitié  
 Terminez les malheurs d'un fils qui vous en presse,

Accomplissez enfin une auguste promesse  
 De vos retardements voyez quel est le fruit.  
 D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple est instruit  
 Chaque instant de ma vie est au ciel un outrage,  
 Acquittez-en ce vœu, puisqu'elle en fut le gage

IDOMÉNÉE

Inevorables dieux, par combien de détours  
 Avez-vous de mes soins su traverser le cours !  
 Que de votre courroux la fatale puissance  
 A bien su se jouer de ma vaine prudence !  
 Barbares, quand je meurs, qu'exigez-vous de moi ?  
 N'étoit-ce pas assez pour victime qu'un roi ?  
 Par un sang que versoit un repentir sincère  
 Je courrois aux autels prêt à vous satisfaire.  
 Hélas ! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,  
 Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs  
 Il eût fallu vous rendre au sang de la victime  
 Gardez donc vos fureurs, et je reprends mon crime,  
 Jé désavoue enfin d'inutiles remords

IDAMANTE

Désavouez plutôt ces horribles transports ;  
 Voyez-en jusqu'ici l'audace infructueuse,  
 Et revenez aux soins d'une ame vertueuse.  
 De ces dieux, dont en vain vous bravez le courroux  
 Examinez, seigneur, sur qui tombent les coups

Faut-il, pour étouffer votre aine impitoyable,  
 Ralentir sous vos vœux ce spectacle effroyable ?  
 Tout périt ; ce n'est plus qu'aux seuls gémissements  
 Qu'on peut ici des morts distinguer les vivants  
 Dans la nuit du tombeau vos vœux sont descendre,  
 Un seul soupir à leur semblable les en défendre,  
 Seigneur et ces vœux prêts à s'immoler tous,  
 Offrent aux dieux vengeurs ce seul soupir pour vous  
 D'un peuple pour toi si tendre, si fidèle,  
 Du sang de votre fils récompensez le zèle  
 Ces peuples, que le ciel soumit à votre loi,  
 Ne sont-ils pas, seigneur, vos enfants avant moi ?  
 Terminez par ma mort l'excès de leur misère,  
 Dans ces tristes moments, soyez plus roi que père  
 Songez que le devoir de votre auguste rang  
 Ne permet pas toujours les tendres du sang ;  
 Versez enfin le fûlen, puisqu'il faut le répandre  
 Par d'éternels forfaits voulez-vous le défendre

*et qu'il s'écoule*

Dût le ciel irrité nous rouvrir les enfers,  
 Dût le foudre à mes yeux embraser l'univers,  
 Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme,  
 Servir de monument aux transports de mon aine,  
 Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,

Je n'immolerai point une tête innocente

IDAMANTE

Ah! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.

Après ce que je sais, après ce que je voi,

Qui fut jamais, seigneur, plus criminel que moi?

Chaque moment qui suit votre vœu redoutable

Réjette mille horreurs sur ma tête coupable

Complice du refus que l'on en fait aux dieux,

Tout mon sang désormais me devient odieux

Disputez-vous au ciel le droit de le reprendre?

M'enviez-vous, seigneur, l'honneur de vous le rendre?

Ah! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils,

Trop heureux que ce sang puisse faire le prix!

Sans ce vœu, triste objet de ma douleur profonde,

Je ne vous revois que le jouet de l'onde

Le ciel, plus doux enfin, vous rend à mes souhaits:

Puis-je assez lui payer le plus grand des bienfaits?

Venez-en aux autels consacrer les prémices

Signalons de grands cœurs par de grands sacrifices,

Et montrez-vous aux dieux plus grand que leur courroux,

Par un présent, seigneur, digne d'eux et de vous.

IDOMÉNÉE

Pour ne t'immoler pas quand je me sacrifie,

Oses-tu me prier d'attenter à ta vie?

Fils ingrat, fils cruel, à périr obstiné,

Viens toi-même immoler ton père infortuné

Naturels pûs que, touche l'une indigne pierre,  
 J'arme et hâte tes jours une main vengeresse,  
 Je saurai, malgré toi, te chasser de Germanie  
 Et de ces tristes lieux je vais fuir pour jamais.

EDMUNDE

Que dîtes-vous, seigneur ? et quel dessein barbare

vous inspirez ?

Vaccusez que vous seul du coup qui nous a puni  
 Mes peuples, par vous-même instruits de votre sort,  
 Ne laissent à mon clerc que la suite à la mort.

EDMUNDE

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,  
 Accordez à mes pleurs la grâce que j'implore.

EDMUNDE

Vous tentez sur mon cœur des efforts superflus  
 Adieu, mon fils, mes vœux ne vous reverront plus.

EDMUNDE au genou.

Ah ! seigneur, permettez qu'à vos devoirs contraindre  
 J'ose encore opposer les efforts.

EDMUNDE

— le général,

Arrêtez, ou craignez que mon juste courroux...

EDMUNDE

Puisque par ma douleur je ne puis rien sur vous,  
 Soyez donc le témoin du transport qui m'anime  
 (il se tait)

Dieux, recevez mon sang, voilà votre victime...

IDOMÉNÉE.

Inhumain ! juste ciel. Ah ! père malheureux,  
Qu'ai-je vu ?

IDAMANTE.

C'est le sang d'un prince généreux

Le ciel pour s'appaiser n'en demandoit point d'autre

IDOMÉNÉE

Qu'avez-vous fait, mon fils ?

IDAMANTE

Mon devoir et le vôtre

Telle en étoit, seigneur, l'irrévocable loi,

Il falloit le remplir, ou par vous, ou par moi

Les dieux vouloient mon sang ; ma main obéissante

N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante

De son sang répandu voyez quel est le fruit,

Le ciel est appaisé, l'astre du jour vous luit

Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême,

Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même !

IDOMÉNÉE

Hélas ! du coup affreux qui termine ton sort,

N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort

Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuste vengeance,

Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

ATRÉE  
ET THYESTE  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,  
REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,





## PRÉFACE.

Quoique je ne connaisse que trop combien il est inutile de répondre au public, cette tendresse si naturelle aux hommes pour leurs ouvrages, l'emporte sur mes réflexions. Toute la prudence humaine est un frein léger pour un auteur qui se croit lésé. Ce n'est pas que je ne sache qu'il n'y a plus de salut à faire dans quelque préface que ce soit. Le public semble être devenu d'airain pour nous inaccessible désormais à tous ces petits traités de paix que nous faisons autrefois avec lui dans nos préfaces, il nous fait de sa critique une espèce de religion incontestable, et a bien voulu nous forcer de reconnaître en lui une infailibilité, dont nous ne conviendrons que quand il nous jouera. Cela n'empêche pas qu'avec les meilleures raisons du monde nous n'ayions souvent tort. Plus nous voulons nous justifier, plus on

nous croit entêtes : si nous sommes hum-  
 bles, on nous trouve rampants; si nous  
 sommes modestes, hypocrites, si nous ré-  
 pondons avec fermeté, nous manquons de  
 respect. Un auteur est précisément comme  
 un esclave qui dépend d'un maître capri-  
 cieux, qui le maltraite souvent sans sujet,  
 et qui veut pourtant le maltraiter sans re-  
 plique. Que le lecteur ne me sache point  
 mauvais gré si je me trouve aujourd'hui  
 entre ses mains, ce n'est assurément point  
 ma faute. Je proteste, avec toute la bonne  
 foi qu'on peut exiger de moi en pareille oc-  
 casion, que j'avois renoncé pour jamais à la  
 tentation de me faire mettre sous la presse.  
 Il y a près de trois ans que je refusois cons-  
 tamment mon *Atree*, et je ne l'aurois effec-  
 tivement jamais donné si on ne m'eût fait  
 voir imprimé en Hollande avec tant de fau-  
 tes, que les entrailles de pere s'émurent; je  
 ne pus sans pitié le voir ainsi mutilé. Les  
 fautes d'un imprimeur avec celles d'un au-  
 teur, c'en est trop de moitié. C'est ce qui me  
 déterminâ en même temps à donner *Electre*,

# P R É F A C E.

Pour qui je craignois un sort semblable, et avec une préface, qui n'est pas pour Idoménée, ce fut une témérité d'un jeune homme qui ne connoît point le risque de l'impression. Mais c'est d'est, pas cela dont il s'agit, c'est d'Atrée. Il n'y a presque personne qui ne se soit soulevé contre ce sujet. Je n'ai rien à répondre; si ce n'est que je n'en suis pas l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu tort de concevoir trop fortement la tragédie comme une action funeste qui devoit être présentée aux yeux des spectateurs sous des images intéressantes, qui doit les conduire à la pitié par la terreur, mais avec des mouvements et des traits qui ne blessent ni leur délicatesse ni les bienséances. Il ne reste plus qu'à savoir si je les ai observées, ces bienséances si nécessaires. J'ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien oublié pour adoucir mon sujet et pour l'accommoder à nos mœurs. Pour ne point offrir Atrée sous une figure désagréable, je fais enlever Aerope aux autels mêmes, et je mets ce prince (s'il m'est permis d'en faire ici la comparaison) justement dans le

cas de la Coupe enchantée de La Fontaine

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la fable pour rendre sa vengeance moins affreuse, et il s'en faut bien que mon Atree soit aussi cruel que celui de Sénèque. Il m'a suffi de faire craindre pour Thyeste toutes les horreurs de la coupe que son frere lui prépare, et il n'y porte pas seulement les lèvres. J'avouerai cependant que cette scene me parut terrible à moi-même, elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure que celle où Cléopâtre, dans Rodogune, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armée contre la cruauté d'Atree, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux Thyeste, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous les hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux

larmes et aux regrets de ce prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi, on eut la honte de me laisser tout l'honneur de l'invention, on me chargea de toutes les iniquités d'Atree, et l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir avec qui il ne faut pas sur de vivre comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur! Belle leçon pour les auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoitre devant le public! une jolie femme obligée de se trouver paron des prudes ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin j'en aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, Atree eut eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare par avance que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atree élève Plisthene pour faire perir un jour Thyeste par les mains de son propre fils, il surprend un serment à ce jeune prince, qui desobéit cependant à la vue de Thyeste. Atree n'a donc plus

de ressource que dans la dissimulation : il feint une pitié qu'il ne peut sentir. Il se sert ensuite des moyens les plus violents pour obliger Plisthene à exécuter son serment, ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se venger de Thyeste d'une manière digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en œuvre par ce prince cruel. Il est impossible que Thyeste lui-même, fût-il aussi fourbe que son frere, ne donne dans le piège qui lui est tendu. On n'a qu'à lire la piece sans prévention, l'on verra que je n'ai point tort, et si cela est, plus Atrée est fourbe, et mieux j'ai rempli son caractere; puisque la trahison et la dissimulation sont presque toujours inséparables de la cruauté.

Cette preface ne concerne que la premiere edition de mes œuvres, et j'ai cru devoir la laisser telle qu'elle est entre les mains de tout le monde : mais comme le public, à l'égard d'Atrée, ne s'est point piqué dans ses jugements de cette pretendue infailibilité que

J'ai osé lui reprocher, il est bien juste, puisqu'il a changé de sentiment, que je change de style, et que je fasse succéder la reconnaissance aux plaintes bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'avise jamais de ne prendre plus à quelques unes de mes pièces le même plaisir qu'il y a pris autrefois



---

## ACTEURS.

ATRÉE, roi d'Aigos.

THYESTE, roi de Mycenes, frere d'Atrée

PLISTHENE, fils d'Aerope et de Thyeste, cru  
fils d'Atrée

THEODAMIE, fille de Thyeste

EURYSTHENE, confident d'Atrée

ALCIMEDON, officier de la flotte.

THESSANDRE, confident de Plisthene.

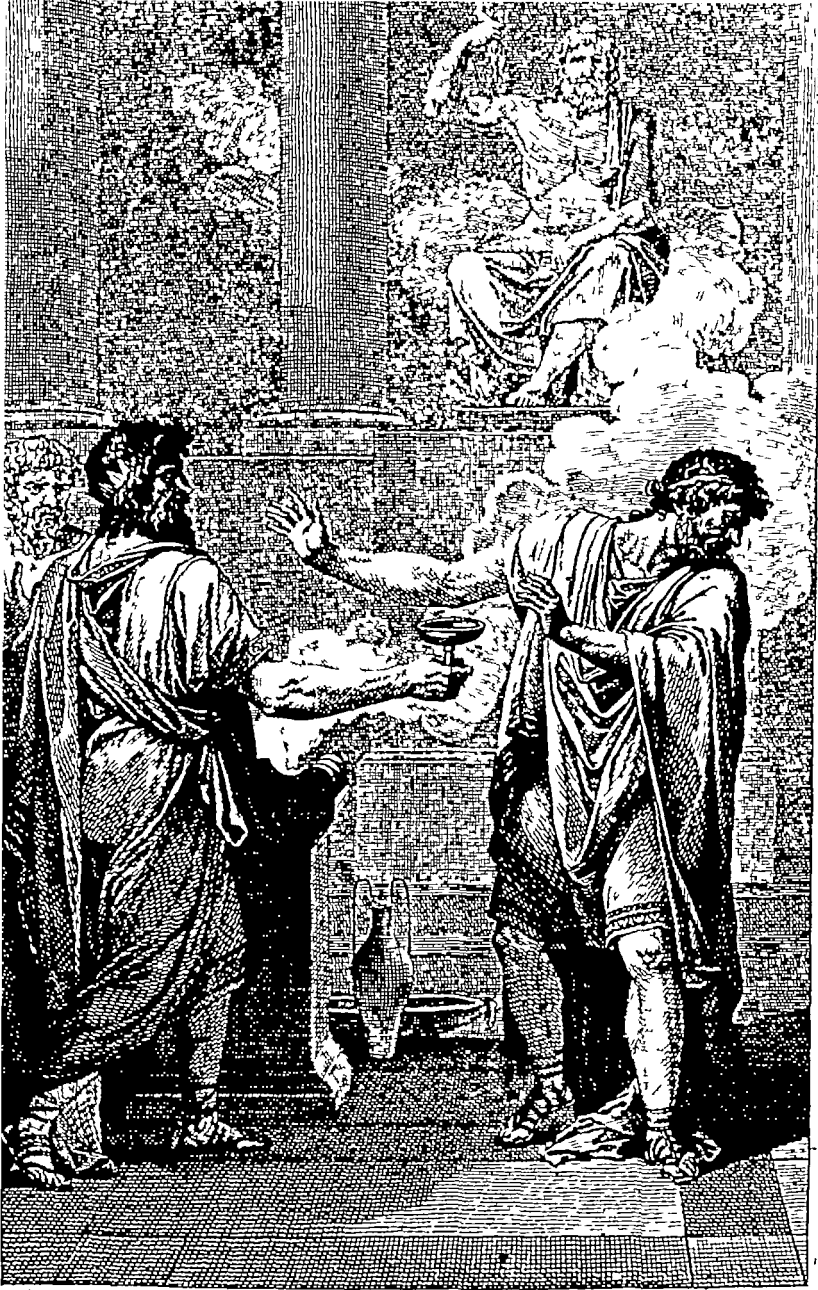
LEONIDE, confidente de Théodamie

SUITE D'ATRÉE

GARDES

La scene est a Chalceys, capitale de l'isle d'Eubée, dans le  
palais d'Atrée





*Pequ' n' est et del*

*De Thomas sculp*

Mais que vois-je, perfide? Ah grands dieux! qu'elle horreur!  
C'est du sang!





# ATRÉE ET THYESTÈ, TRAGÉDIE

---

## ACTE PREMIER

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ATRÉE, EURYSTHÈNE, ALCIMÉDON,  
GARDÉS

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour je vois enfin renaître  
L'espoir et la douceur de me venger d'un traître  
Les vents, qu'un dieu contraire, enchaînoit loin de moi  
Semblent avec les flots exciter mon courroux,  
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,  
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence,  
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos

Avilisse l'honneur de ses derniers travaux  
 Allez, Alcimédon, que la flotte d'Atrée  
 Se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée  
 Puisque les dieux jaloux ne l'y retiennent plus,  
 Portez à tous ses chefs mes ordres absolus,  
 Que tout soit prêt

## SCENE II.

ATRÉE, EURYSTHÈNE, GARDES

ATRÉE, *à ses gardes*

Et vous, que l'on cherche Plisthène,  
 Je l'attends en ces lieux Toi, demeure, Eurysthène

## SCENE III.

ATRÉE, EURYSTHÈNE

ATRÉE

Enfin ce jour heureux, ce jour tant souhaité  
 Ranime dans mon cœur l'espoir et la fierté  
 Athènes, trop long-temps l'asile de Thyeste,  
 Eprouvera bientôt le sort le plus funeste,  
 Mon fils, prêt à servir un si juste transport,  
 Va porter dans ses murs et la flamme et la mort.

## EURYSTHÈNE

Ainsi, loin d'épargner l'infortuné Thyeste,  
Vous détruisez encor l'asile qui lui reste.  
Ah! seigneur, si le sang qui vous unit tous deux  
N'est plus qu'un titre vain pour ce roi malheureux,  
Songez que rien ne peut mieux remplir votre envie  
Que le barbare soin de prolonger sa vie  
Accable des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,  
Le laisser vivre encor, c'est se venger de lui

## L'ATRE.

Que je l'épargne, moi! l'assu de le poursuivre,  
Pour me venger de lui, que je le laisse vivre!  
Ah! quels que soient les maux que Thyeste ait soufferts,  
Il n'aura contre moi d'asile qu'aux enfers  
Mon implacable cœur l'y poursuivroit encore,  
S'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorré  
Après l'indigne affront que m'a fait son amour  
Je serai sans honneur tant qu'il verra le jour  
Un ennemi qui peut pardonner une offense,  
Ou manque de courage, ou manque de puissance.  
Rien ne peut arrêter mes transports furieux  
Je voudrois me venger, fût-ce même des dieux  
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance,  
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance  
Enfin mon cœur se plaît dans cette inimitié,  
Et s'il a des vertus, ce n'est pas la pitié



Ne m'oppose donc plus un sang que je déteste,  
 Ma raison m'abandonne, au seul nom de Thyeste  
 Instruit par ses fureurs à ne rien ménager,  
 Dans les flots de son sang je voudrois le plonger  
 Qu'il n'accuse que lui du malheur qui l'accable  
 Le sang qui nous unit me rend-il seul coupable?  
 D'un criminel amour le perfide enivré  
 A-t-il eu quelque égard pour un nœud si sacré?  
 Mon cœur, qui sans pitié lui déclare la guerre,  
 Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre

## EUNYSTHENE

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli  
 Sembloit pourtant laisser Thyeste dans l'oubli

## ATRÉE

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuse  
 Méditoit dès ce temps une vengeance affieuse.  
 Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler  
 C'est un projet enfin à te faire trembler  
 Instruit des noirs transports où mon ame est livrée,  
 Lis mieux dans le secret et dans le cœur d'Atrée  
 Je ne veux decouvrir l'un et l'autre qu'à toi,  
 Et je te les cachois sans soupçonner ta foi.  
 Ecoute Il te souvient de ce triste hÿménée  
 Qui d'Acrope à mon sort unit la destinée  
 Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux,  
 Mais à peine aux autels j'en eus formé les nœuds,

Qu'à ces mêmes autels, et par la main d'un frère,  
 Je me vis enlever un époux si chère.  
 Tes yeux furent témoins des transports de mon cœur:  
 A peine mon amour égalait ma fureur;  
 Jamais amant trahi ne l'a plus signalée  
 Mycènes, tu le sais, sans pitié désolée,  
 Par le fer et le feu vit déchirer son sein,  
 Mon amour outragé me rendit inhumain  
 Enfin par ma valeur Aérope recouverte  
 Après un an revint entre les mains d'Atreú  
 Quoique déjà l'hymen, ou plutôt le dépit,  
 Eussent depuis ce temps mis une autre en mon lit,  
 Malgré tous les appas d'une épouse nouvelle,  
 Aérope à mes regards n'en parut que plus belle.  
 Mais en vain mon amour brûlait de nouveaux feux,  
 Elle avait à Thyesté engagé tous ses vœux,  
 Et liée à l'ingrat d'une secrète chaîne,  
 Aérope, le dirai je, on eut pour fruit Plisthène

## EURYSTHENE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? quoi ! Plisthène, seigneur,  
 Reconnu dans Argos pour votre successeur,  
 Pour votre fils enfin ?

## ATREÚ.

C'est lui-même, Eurysthène,  
 C'est ce même guerrier, c'est ce même Plisthène,  
 Que ma cour aujourd'hui croit encore sous ce nom

Fiere de Ménélas, frere d'Agamemnon.  
 Tu sais, pour me vengér de sa perfide mere,  
 A quel excès fatal me porta ma colere  
 Heureux si le poison qui servit ma fureur  
 De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !  
 Celui de l'infidele éclatoit pour Thyeste  
 Au milieu des horieurs du sort le plus funeste  
 Je ne puis, sans fremir, y penser aujourd'hui,  
 Aérope, en expirant, brûloit encor pour lui  
 Voilà ce qu'en un mot surprit ma vigilance  
 A ceux qui de l'ingratitude avoient la confiance

*(il lui montre en ce moment une lettre d'Aérope )*

#### LÉTTRE D'AÉROPE

« D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,  
 « Cher Thyeste, et je meurs sans regretter la vie.  
 « Puisque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,  
 « Je ne murmure point qu'elle me soit ravie  
 « Plisthene fut le fruit de nos tristes amours,  
 « S'il passe jusqu'à vous, prenez soin de ses jours,  
 « Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son pere  
 « Du malheureux amour qu'avoit pour lui sa mere »  
 Juge de quel succès ses soins furent suivis,  
 Je retins à la fois son billet et son fils  
 Je voulus étouffer ce monstre en sa naissance  
 Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance,  
 Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,

Je le fis au palais apporter en secret.  
 Un fils venoit de naître à la nouvelle reine,  
 Pour remplir mes projets, je le nommai Plisthène,  
 Et mis le fils d'Aeropo au berceau de ce fils,  
 Dont depuis m'ont privé les destins ennemis.  
 C'est sous un nom si cher qu'Argos la vu paroître  
 Je fis perir tous ceux qui pouvoient le connoître,  
 Et, laissant ce secret entre les dieux et moi,  
 Je ne l'ai jusqu'ici confié qu'à ta foi.  
 Après ce que tu sars, sans que je te l'apprenne,  
 Tu vois à quel dessein j'ai conservé Plisthène,  
 Et, puisque la pitié n'a point sauvé ses jours,  
 A quel usage enfin j'en destine le cours.

EUSTHENE.

Quoi! seigneur, sans frémir du transport qui vous guide,  
 Vous pourriez résister Plisthène au parricide!

AEROP.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux  
 Signale quelque jour ma fureur en ces lieux,  
 Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,  
 Qu'il porte le poignard dans le sein de son pere,  
 Que Thyeste, en mourant, de son malheur instruit,  
 De ses lâches amours reconnoisse le fruit.  
 Oui, je veux que, baigné dans le sang de ce traître,  
 Plisthène verse un jour le sang qui l'a fait naître,  
 Et que le sien après, par ses mains répandu,

Dans sa source à l'instant se trouve confondu.  
 Contre Thyeste enfin tout paroît légitime,  
 Je n'aime contre lui que le fruit de son crime.  
 Son forfait mit au jour ce prince malheureux;  
 Il faut par un forfait les dans priver tous deux.  
 Thyeste est sans soupçons, et son ame abusée  
 Nè me croit occupé que de l'isle d'Eubée.  
 Je ne suis en effet descendu dans ces lieux  
 Que pour mieux dérober mon secret à ses yeux  
 Athenes, disposée à servir ma vengeance,  
 Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;  
 Et son roi, craignant tout de ma juste fureur,  
 De son nom seulement cherche à couvrir l'honneur  
 Du jour que mes vaisseaux menaceront Athenes,  
 De ce jour tu verras Thyeste dans mes chaînes  
 Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,  
 Je répondrai bientôt et du père et du fils

## EURYSTHENE

Eh bien' sur votre frere épaisez votre haine,  
 Mais du moins épargnez les vertus de Plisthene.

## ATRÉE

Plisthene, né d'un sang au crime accoutumé,  
 Ne démentira point le sang qui l'a formé,  
 Et, comme il a déjà tous les traits de sa mere,  
 Il auroit quelque jour les vices de son pere  
 Quel peut être le fruit d'un couple incestueux?

Moi-même j'ai mis en Thyeste vertueux;  
 Il m'a trompé, son fils me tromperoit de même  
 D'ailleurs il lui faudroit laisser mon diadème,  
 L'astre de mon fils l'astre de ce rang  
 En faudroit-il pour lui priver mon propre sang;  
 Que dis-je? pour venger l'assassin le plus funeste,  
 En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeste?  
 C'est ma seule future qui prolonge ses jours,  
 Il est temps désormais qu'elle en tranche le cours  
 Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,  
 Me payer des moments que je l'ai laisse vivre  
 Que l'on approuve ou non un dessein si fatal,  
 Il m'est doux de verser tout le sang d'un rival

## SCÈNE IV

ATHÈS, PLISTHÈNE, EURYSIMÈNE,  
 THYSSANDRE, CLÉON

*ATHÈS, à Plisthène & Eurysimène*

Mais Plisthène paroît Songe que ma vengeance  
 Rensérme des secrets consacrés au silence

*(à Plisthène)*

Prince, cet heureux jour, mais si lent à mon gre,  
 Presse enfin un départ trop long temps différé  
 Tout semble en ce moment proscrire un infidèle;

La mer mugit au loin, et le vent vous appelle  
 Le soldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,  
 Au seul nom de son chef se croit déjà vainqueur  
 Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême  
 Que ce qu'en vit Élis, Rhodes, cette isle même  
 Et moi, que ce héros ne sert point à demi,  
 J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi  
 Je connois de ce chef la valeur et le zèle,  
 Je sais que je n'ai point de sujet plus fidele.  
 Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,  
 Que votre pere encor cherche à s'en assurer  
 L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême,  
 Jurez-moi donc, mon fils, par les dieux, par moi-même,  
 Si le destin pour nous se déclare jamais,  
 Que vous me vengerez au gré de mes souhaits  
 Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthene,  
 Plus ardent que moi-même, il servira ma haine  
 A peine mon courroux égale son grand cœur  
 Il vengera son pere.

PLISTHENE

En doutez-vous, seigneur?

Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?

Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?

Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.

Jurez moi que à mes lois votre main asservie  
Vengera mes affronts au gré de mon envie

PLISTHENE

Seigneur, je n'ai point eû que, pour servir mon roi,  
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi  
Faut-il par des sermens que mon cœur vous rassure?  
Le soupçonner, seigneur, c'est lui faire une injure  
Vous me verrez toujours contre vos ennemis  
Remplir tous les devoirs de sujet et de fils  
Oui, j'atteste des dieux la majesté sacrée  
Que je serai soumis aux volontés d'Atree;  
Que par moi seul enfin soit courroux assouvi  
Fera voir à quel point je lui suis asservi

ATREE

Ainsi, prêt à punir l'ennemi qui m'offense,  
Je puis tout espérer de votre obéissance,  
Et le lâche, à mes yeux par vos mains épuré,  
Ne triomphera plus de m'avoir outragé,  
Allez, que votre bras, à l'Attique funeste,  
S'apprete à m'immoler le perfide Thieste.

PLISTHENE

Moi, seigneur?

ATREE

Oui, mon fils. D'où naît ce changement?  
Quel repentir succède à votre empressement?  
Quelle étoit donc lardeur que vous faisiez paraître?



Tremblez-vous, lorsqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHÈNE

Non, mais daignez m'armer pour un emploi plus beau

Je serai son vainqueur, et non pas son bourreau

Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un et l'autre ?

En répandant son sang, je répandais le vôtre

Ah ! seigneur, est-ce ainsi que l'on surprend ma foi ?

ATRÉE

Les dieux m'en sont garants, c'en est assez pour moi

PLISTHÈNE

Juste ciel !

ATRÉE

J'entrevois dans votre anie interdite

De secrets sentiments dont la mienne s'irrite

Étouffez des regrets désormais superflus

Partez, béaissez, et ne répliquez plus

Dès bords athéniens j'attends quelque nouvelle

Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle

Que ma flotte avec vous se dispose à partir,

Et quand tout sera prêt, venez m'en avertir

Je veux de ce départ être témoin moi-même.

## SCÈNE V

PLISTHENE, THESSANDRE

Qu'ai-je fait, malheureux? quelle imprudence!  
 Je ne sais quel effroi s'empara de mon cœur,  
 Mais tout mon sang se glace, et je fremis d'horreur  
 Dieux, que dans mes serments malgré moi j'entresse,  
 Perdez le souvenir d'une insigne promesse,  
 Ou recevez ici le serment que je fais,  
 Et dussé-je périr, de n'obéir jamais  
 Mais, pourquoi m'alarmer d'un serment si superste?  
 Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui reste?  
 Athènes me répond d'un triomphe glorieux,  
 Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux  
 Survivre aux maux cruels dont le destin inévitale,  
 Ce seroit, plus que hui, m'en rendre un jour coupable  
 Hâ! persécuté, chargé d'un crime affreux,  
 Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,  
 Malgré tant de mépris, que je chéris encore,  
 La mort est désormais le seul dieu que j'implore,  
 Trop heureux de pouvoir arracher en un jour  
 Ma gloire à mes serments, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, seigneur ? qu'oi ! pour une inconnue ..

PLISTHENE

Peux-tu me condamner, Thessandre ? tu l'as vue :

Non, jamais plus de grâce et plus de majesté

N'ont distingué les traits de la divinité

Sa beauté, tout enfin, jusqu'à son malheur même ;

N'offie en elle qu'un front digne du diadème

De superbes débris, une noble fierté,

Tout en elle du sang marque la dignité

Je te dirai bien plus cette même inconnue

Voit mon amé à regret, dans sés fers retenue,

Et qui peut dédaigner mon amour et mon rang

Ne peut être formé que d'un illustre sang

Quoi qu'il en soit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,

N'examine plus rien dans son amour extrême

Quel cœur n'eût-elle pas attendri, justes dieux !

Dans l'état où le sort vint l'offrir à mes yeux,

Déplorable jouet des vents et de l'orage,

Qui, même en l'y poussant, l'envioient au rivage,

Roulant parmi les flôts, les morts, et les débris,

Des horreurs du trépas les traits déjà flétris,

Mourant entre les bras de son malheureux père,

Tout prêt lui-même à suivre une fille si chère ! ..

J'entends du bruit : On vient. peut-être c'est le roi...

## SCÈNE VI

THEODAMIE, LEONIDE, PLISTHENE,  
THESSANDRE.

PLISTHENE, *à Thessandre*

Mais non, c'est le étrangere! Ah! qu'est-ce que je voi,  
Thessandre? un soin pressant semble occuper son ame  
( *à Theodamie* )

Où portez vous vos pas? me cherchez vous, madame?  
Du trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THEODAMIE

C'est vous-même, seigneur, que je cherchois ici  
D'Atienes dès long-temps embrassant la conquête,  
Où dit qu'à s'éloigner votre flotte s'appretu,  
Que, chaque instant d'Atres excitant le tournoix,  
Pour sortir de Chaleys, elle n'attend que vous,  
Si ce n'est pour vous faire une injuste prière;  
Je viens vous demander un vaisseau pour mon pere  
Le sien, vous le savez, part presque à vos yeux,  
Et nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.  
Vous sauvâtes des flots et le pere et la fille,  
Achevez de sauver une triste famille.

PLISTHENE,

Voyez ce que je puis, voyez ce que je dois.

D'Atrée en ce climat tout respecte les lois  
 Il n'est que trop jaloux de son pouvoir suprême;  
 Je ne puis rien ici, si ce n'est par lui-même.

Il reverra bientôt ses vaisseaux avec soin,  
 Et du départ lui-même il doit être témoin  
 Voyez-le. Il vous souvient comme il vous a reçue;  
 Le jour que ce palais vous offrit à sa vue,  
 Il plaignit vos malheurs, vous offrit son appui  
 Son cœur ne sera pas moins sensible aujourd'hui,  
 Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile

Mais qui peut vous forcer à quitter cet asile?  
 Quel déplaisir, secret vous chasse de ces lieux?  
 Mon amour vous rend-il ce séjour odieux?  
 Ces bords sont-ils pour vous une terre étrangère?  
 N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre père?  
 Quel est son nom, le vôtre? où portez-vous vos pas?  
 Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

## THEODANIE

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéresse.  
 Mon nom est peu connu, ma patrie est la Grece,  
 Et j'ignore, en quel lieu, sortant de ces climats,  
 Mon pere infortuné doit adresser ses pas

## PLISTHÈNE

Je ne vous presse point d'éclaircir ce mystère;  
 Je souscris au secret que vous voulez m'en faire  
 Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais

Le dangereux espoir de rebuter vos traits  
 Fuyez un malheureux, punissez-le, madame,  
 D'oser brûler pour vous de la plus vive flamme  
 Et moi, prêt d'adorer jusqu'à votre rigueur,  
 J'attendrai que la mort vous chasse de mon cœur  
 C'est, dans mon sort éternel, mon unique espérance  
 Mon amour cependant n'a rien qui vous offense,  
 Le ciel m'en est témoin et jamais vos beaux yeux  
 N'ont peut-être alondé de moins coupables feux  
 Ce cœur, à qui le votre est toujours si sévère,  
 N'offrit jamais aux dieux d'hommage plus sincère  
 Inutiles respect, reproches superflus !  
 Tout va nous séparer, je ne vous verrai plus.  
 Adieu, madame, adieu prompt à vous satisfaire,  
 Je m'efforcerai pour vous m'employer près d'un père  
 Quel qu'en soit le succès, je vous réponds du moins  
 Malgré votre rigueur, de mes plus tendres soins

SCÈNE VII

THÉODAMIE, LI ONIDR

THÉODAMIE.

Où sommes-nous, hélas ! ma chère Léonide ?  
 Quel astre injurieux on ces éblouissans nous guide ?  
 O vaines illusions ! retour sur ces horribles odieux,

Cachez-nous au tyran qui règne dans ces lieux,  
 Dieux puissants ! sauvez-nous d'une main ennemie !  
 Quel séjour pour Thyeste et pour Théodamie !  
 Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur  
 Atrée, après vingt ans, rallumant sa fureur,  
 Sous d'autres intérêts déguisant ce mystère,  
 Aime pour désoler l'asile de son frère  
 L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,  
 A son tour, en secret, arme pour se venger,  
 Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,  
 Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,  
 On pendant que Chalcys, par de puissants efforts,  
 Retiendrait le tyran sur ces funestes bords  
 Inutiles projets ! inutile espérance !  
 L'Europe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance  
 Et c'est ce même amant, ce prince généreux,  
 Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,  
 Ce prince, à qui je dois le salut de mon père,  
 Qui, la foudre à la main, va combler sa misère  
 Athènes va tomber, si, pour comble de maux,  
 Thyeste dans ces murs n'accable ce héros  
 Trop heureux cependant, si de l'isle d'Eubée  
 Il pouvoit s'éloigner sans le secours d'Atrée !  
 Sauvez-l'en, s'il se peut, grands dieux ! votre courroux  
 Poursuit-il des mortels si semblables à vous ?  
 Ciel, puisqu'il faut punir, venge-toi sur son frère,

Ajréé est un objet digne de la colère  
 Je tremble à chaque pas que je fais en te découvrant  
 Hélas ! Thyeste est vain à te cacher à l'égout de sa honte  
 Quoique absent des long-temps, on peut le reconnaître  
 Heureux que sa laideur l'empêche d'y paraître !

THYESTE

Esprer du destin un traitement plus doux ;  
 Que craindre d'un lion, quand l'on lui est pourvu  
 Attendez tout d'un coup et généreux et tendre  
 La main qui vous aura peut encore vous le rendre  
 Tout n'est pas contre vous d'un si fatal séjour,  
 Puisque déjà vos vœux y loquent de l'amour

ANTON

Ne comptez tu pour rien un amour si sinistre  
 Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeste !  
 Hélas ! cet amour est un crime pour lui,  
 Comment nommer le siu dont je l'aie approuvé  
 Car enfin ne crois pas que j'y sois moi-même  
 La fille de Thyeste aime le fils d'Atrée  
 Contre tant de vertus mon cœur mal affecté  
 Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi  
 Mais mon père m'attend allons lui faire entendre  
 Pour lui départir prompt, le parti qu'il faut prendre  
 Heureuse cependant si ce sinistre jour  
 Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

FIN DE PREMIÈRE ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

THYESTE, THÉODAMIE, LEONIDE.

THYESTE

Ce n'est plus pour tenter une grâce incertaine ;  
Mais, avant son départ, je voudrois voir Plisthen  
Léonide, sachez s'il n'est point de retour.

SCENE II.

THYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE

Ma fille, il faut songer à fuir de ce séjour ;  
Tout menace à la fois l'asile de Thyeste.  
Défendons ; s'il se peut, le seul bien qui nous reste  
D'un père infortuné que prétendent vós pleurs ?  
Voulez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs ?

Pourquoi, sur mes desirs cherchant à me contraindre,  
Ne point voir le tyran? qu'avez vous à craindre?  
Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir?

Vous voyez que Pluthene est ici sans pouvoir,  
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyree;  
Voulez vous qu'à ma suite il en ferme l'entrée?

La voile se déploie, et flotte au gré des vents;  
Laissez-moi profiter de ces heureux instants

Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée.

Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,  
Par quel autre moyen me sera-t-il permis  
De sortir désormais de ces lieux ennemis?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien quel intérêt vous presse?

Pourquoi, seigneur, pourquoi vous exposer sans cesse?

A peine en êtes-vous sûr de la fureur des eaux,  
De vous rejetez point dans des périls nouveaux.

A partir de Chaloy le tyran se prépare,

Les vents vont de cette île éloigner le barbare  
D'un secours d'élangeres sans tenter le hasard,  
Cachez-vous avec soin jusques à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil! eh qui! vous pouvez croire

Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire!

Non, non, je ne puis voir désoler sans secours

Des états, si long-temps l'asile de mes jours

Moi, qui ne prétendois, m'eniparer de Mycènes  
 Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes,  
 Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr!

Non, je cours dans ses murs, la défendre, ou mourir

Vous m'opposez en vain l'impitoyable Atrée

Peut-il me soupçonner d'être en cette contrée?

Sans appui, sans secours, sans suite dans ces lieux,

Sans éclat qui sur moi puisse attirer les yeux,

Dans l'état où m'a mis la colère céleste,

Hélas! et qui pourroit reconnoître Thyeste?

Voyez donc le tyran, quel que soit son courroux,

C'est assez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,

Ma fille; vous savez que sa main meurtrière

Ne poursuit point sur vous le crime d'une mère

C'est moi seul, c'est Aérope enlevée à ses vœux,

Et vous ne sortez point de ce sang malheureux

Allez votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,

Est le plus grand péril qui menace ma tête.

Demandez un vaisseau, quel qu'en soit le danger,

Mon cœur au désespoir n'a rien à ménager

THIONAMIR

Ah! périsse plutôt l'asile qui nous reste;

Que de tenter, seigneur, un secours si funeste!

THYESTE

En dussé-je périr, songez que je le veux.

Sautez-moi, par pitié, de ces bords dangereux!

Du soleil à regret j'y revois la lumière,  
 Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.  
 De hies ennuis, secrets rien n'arrête le cours  
 Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours  
 Une voix, dont en vain je cherchois à me défendre,  
 Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre  
 J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit  
 Ne se dissipent point par le jour qui les suit  
 Malgré ma stérilité, d'infortunes présages  
 Asservissent mon ame à ces vaines images.  
 Celle peut même encor j'ai sentie dans mon cœur,  
 Tout ce qu'on peut un songe inspirer de terreur  
 Près de ces noirs detours, que la rive infernale  
 Forme à replis divers dans cette île fatale,  
 J'ai vu long temps errer parmi des éris affreux,  
 Que des infants plaintifs pousoient jusqu'aux cieux  
 Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,  
 J'ai cru d'Aérope en pleurs entendre gémir l'ombre,  
 Rien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,  
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.

Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!  
 Suis-moi, ma-t-elle dit, infortuné Thyeste  
 Le spectre à la lueur d'un triste et noir flambeau,  
 A ces vœux an à l'aine jusqu'à son tombeau.  
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atreé,  
 Le geste menaçant, et la vue égarrée,

Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,  
 Que le tombeau, le spectre, et ses gémissements.  
 J'ai cru voir le barbare entouré de furies  
 Un glaive encor fumant armoit ses mains impies;  
 Et, sans être attendri de ses cris douloureux,  
 Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.  
 Aerope, à cet aspect, plaintive et désolée,  
 De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.  
 Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants;  
 L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.  
 A mille affreux objets l'ame entière livrée,  
 Ma frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.  
 Le cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc,  
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon sang,  
 Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre  
 Et le songe a fini par un coup de tonnerre

## THEODAMIE

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,  
 Ce fantôme peut-il troubler votre grand cœur?  
 C'est une illusion.

## THYESTE

J'en croirois moins un songe,  
 Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.  
 J'en crains plus du tyran qui regne dans ces lieux,  
 Que d'un songe si triste, et peut-être des dieux  
 Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne

# ACTE II, SCÈNE II

THEODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plusthène.

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,  
 Sa générosité me force à l'estimer.  
 Ma fille, à ses vertus je vous rends justice,  
 Des fureurs du tyran son fils n'est point complice  
 De ses biens quelquefois que je dois le haïr,  
 Mais mon cœur sur ce point a peine à se défaire.  
 Hélas! et plus je vous ce généreux Plusthène  
 Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine  
 Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,  
 Ni ne veut, ni ne doit compter sur son pouvoir.  
 Quoique sur sa vertu vous soyez rassurée,  
 Je suis toujours Thyeste, et lui le fils d'Atrée  
 Je crois voir le tyran; je vous laisse avec lui  
 Ma fille, devenez vous-même notre appui,  
 Tendez tout sur le cœur de mon barbare frère,  
 Songez qu'il faut sauver moi vous et votre père.

## SCÈNE III.

ATRÉE, THEODAMIE, EURYSTHÈNE,  
ALCIMÉDON, LEONIDE, GARDES

ALCIMÉDON

Vous tenteriez, seigneur, un inutile effort,  
Je le sais d'un vaisseau qui vient d'entrer au port  
On ne sait s'il a pris la route de Mycenes  
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athenes  
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci,  
Le chef de ce vaisseau sera bientôt ici

ATRÉE

Qu'il vienne Alcimédon, allez, qu'on me l'amène,  
Je l'attends avec lui faites venir Plisthene;  
Il doit être déjà de retour en ces lieux.

## SCÈNE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LEONIDE,  
EURYSTHÈNE, GARDES

ATRÉE, à Théodamie.

Madame, quel dessein vous présente à mes yeux?

THEODAMIS

Pâte à tenter, seigneur, la rive de Bosphore,  
 Souffrez qu'une étrangère aujourd'hui vous implore  
 Je prouve des longs-jours qu'un roi si généreux  
 Ne voit point sans pitié le sort des malheureux  
 Sur ces bords, relâchée au plus cruel naufrage,  
 Les flots de ma del fix ont everté ce rivage  
 Sans appui, sans secours, dans ces lieux écartés,  
 J'attends tout désormais de vos seules bontés  
 Vous paraissez sensible au dessein qui m'accable,  
 Puis-je oser, seigneur, qu'un roi si redoutable  
 Dût ne, de mes malheurs plus touché que ses dieux,  
 M'accorder un nouveau pouvoir d'écarter de ces lieux?

ATHÈS

Puis-je le me, vous lais e une libre retraite,  
 Ordonnez, et bientôt vous serez satisfaite,  
 Disposez de ma liberté avec autorité  
 Un vaisseau suffit-il pour votre sûreté?  
 Pâte à partir des lieux qui sont pour moi puissance;  
 Ou vous conduira-t-il?

THEODAMIS

Seigneur, c'est à Byzance,  
 Que je prétends m'enir, au pied de nos autels,  
 De près de vos dieux, chargés les immortels

ATHÈS

Mais Byzance, madame, est-ce votre patrie?



THÉODAMIE.

Non, j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE

Par quel étrange sort, si loin de ces climats,  
 Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux états?  
 Ce vaisseau, que les vents jeterent dans l'Eubée,  
 Sortoit-il de Byzance ou du port de Pyrée?  
 En vous sauvant des flots, mon fils (je m'en souviens)  
 Ne trouva sur ces bords que des Athéniens

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,  
 Ils furent, comme nous, poussés sur ce rivage:  
 Mais ceux qu'en ce palais a sauvés votre fils  
 Ne sont point nés, seigneur, parmi vos ennemis

ATRÉE

Mais, madame, parmi cette troupe étrangère,  
 Plisthène sur ces bords rencontra votre pere  
 Dédaigne-t-il un roi qui devient son appui?  
 D'où vient que devant moi vous paroissez sans lui?

THÉODAMIE.

Mon pere infortuné, sans amis, sans patrie,  
 Traîne à regret, seigneur, une importune vie,  
 Et n'est point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'étranger en ces lieux.

(quelques gardes sortent.)

THÉODAMIE.

On doit des malheureux respecter la misère.

ATREX.

Je veux de ses malheurs consoler votre père ;

Je ne veux rien de plus. Mais quel est votre effort ?

Votre père, madame, est-il connu de moi ?

A-t-il quelque raison de redouter ma vue ?

Quelle est donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'un peu d'effroi mon cœur n'est agité

Mon père peut ici paroître en sûreté

Mais ! à se cacher, qui pourroit le contraindre ?

Étranger dans ces lieux, où ! qu'auroit-il à craindre ?

A ses jours, labouissant le péril attaché

Le retenoit, Seigneur, sans le tenir caché.

## SCÈNE V

ATREX, THYESTÈ, THÉODAMIE,

LÉONIDE, EURYSTHÈNE, GARDIEN.

THÉODAMIE, à part.

Le voilà ! je succombe, et me souviens à peine

Dieux ! cachez-le au tyran, ou ramenez Plathène

ATREX, à Thyeste.

Étranger malheureux, que le sort en courroux,

Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous,

Quel est ton nom, ton rang, quels humains t'ont vu naître

THYESTE

Les Thraces

ATRÉE

Et ton nom?

THYESTE

Pourriez-vous le connoître

Philoclete

ATRÉE

Ton rang?

THYESTE

Noble, sans dignité,

Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée

Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE

De Sestos; et j'allois à Delphes implorer

Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE

Et tu vas de ces lieux?

THYESTE

Seigneur, c'est dans l'Asie

Que je vais terminer ma déplorable vie,

Espérant aujourd'hui que de votre bonté

# ACTE II, SCÈNE V

J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté  
Daignez ..

ATHÈS

Quel son de voix a frappé mon oreille ?

Quel transport tout à-coup dans mon cœur se réveille ?

N'ôt-il pas tant à la fois des troubles et de pitié ?

Quelle tourmente horrible d'empare de mes sens !

Tu qui pourrais le craindre avec un soin extrême,

Ciel ! tends-voilà mes soupçons, et que ce soit lui même

Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix ;

Voilà ses traits encore, ah ! c'est lui que je vois

Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine,

Je le reconnoîtrai seulement à ma haine

Il fait pour se cacher des efforts superflus

C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus,

THYESTE

Moi Thyeste, seigneur ?

ATHÈS

Où tu m'as vu, j'ai vu de

J'en ne le sens que trop au transport qui me glaille

Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux

Pour que tu ne sois point de Thyeste odieux.

Tu fais bien de me cacher un nom si méprisable

En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable ?

THYESTE

Eh bien ! reconnois-moi ? Je suis ce que tu veux,

Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux  
 Quand même tes soupçons et ta haine funeste  
 N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,  
 Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,  
 Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi

## ATRÉE

Ah, traître ! c'en est trop, le courroux qui m'anime  
 T'apprendra si je sais comme on punit un crime.  
 Je rends grâces au ciel qui te livre en mes mains ;  
 Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,  
 Puisqu'avec mes fureurs leurs soins d'intelligence  
 T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.  
 Perfide, tu mourras oui, c'est fait de ton sort,  
 Ton nom seul en ces lieux est l'arrêt de ta mort  
 Rien ne peut t'en sauver, la foudre est toute prête ;  
 J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête  
 Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,  
 A grossi tes forfaits par leur impunité

## THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?  
 Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?  
 Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,  
 Le soin de me venger en fut seul la raison  
 Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice  
 Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice  
 Aëropé par ta main a vu trancher ses jours,

La même main des miens doit terminer le cours,  
Je n'en puis regretter la triste destinée  
Précipito, inhumain, leur course infortunée  
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir  
N'égale point pour moi l'horreur de te ravoir

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore  
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre  
Holà ! gardes, à moi !

THÉODAMIE, à Atrée

Quo faites-vous, seigneur ?

Dictez sur qui va tomber votre injuste rigueur !  
Ne suivrez-vous jamais qu'une aveugle colère ?  
Ainsi dans un malheureux reconnaissez un frère,  
Que sur ses noirs projets votre cœur combattu  
Écoute la nature, ou plutôt la vertu.

Impolez donc, seigneur, et le père et la fille,  
Baignez-vous dans le sang d'une triste famille  
Thyeste, par vous seul accablé de malheurs,  
Peut-il être un objet digne de vos fureurs ?

ATRÉE.

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendrisse,  
Qu'on lui donne la mort, gardes, qu'on m'obéisse !  
De son sang odieux qu'on épuise son flanc...

(bas, à part)

Mais non, une autre main doit verser tout son sang

(aux gardes)

Oublois-je . Arrêtez Qu'on me cherche Plisthene

## SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THEO  
DAMIE, EURYSTHÈNE, THESSANDRE,  
LEONIDE, GARDES

PLISTHÈNE, à *Atrée*

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? quelle fureur soudaine  
De votre voix, seigneur, à rempli tous ces lieux ?  
Qui peut causer ici ces transports furieux ?

THEODAMIE, à *Plisthene*.

Ces transports où l'emporte une injuste colere  
Ne menacent, seigneur, que mon malheureux pere  
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups

PLISTHÈNE

Votre pere, madame ! ô ciel ! que dites-vous ?

(à *Atrée*)

A l'immoler, seigneur, quel motif vous engage ?

De quoi l'accuse-t-on ? quel crime, quel outrage

De l'hospitalité vous fait trahir les droits ?

Auroit-il à son tour violé ceux des rois ?

Etranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre

A le priver du jour qui puisse vous contraindre ?

ATHÈLE

Étranger dans ces lieux ! que tu le connois mal !  
 De tous mes ennemis tu vois le plus fatal,  
 C'est de tous les humains le seul que j'ai de teste,  
 Un pervers, un ingrat ; en un mot, c'est Thyeste.  
 Qu'ai-je entendu ! grands dieux ! lui Thyeste, seigneur ?  
 Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre seigneur ?  
 Calmez, seigneur, calmez cette fureur extrême

ATHÈLE

Que vous-je ? qu'il mon fils armé contre moi même !  
 Quoi ! celui qui seroit m'en veng' aujourd'hui  
 Ose à mes yeux encor s'intéresser pour lui !  
 Lâche, c'est donc ainsi qu'à ton devoir fidèle  
 Tu disposes ton bras à servir ma querelle ?

PISTHÈNE

Mieux mourir vent vous : je n'ai point à choisir ;  
 Dans mon sang, s'il le faut, baignez-vous à loisir.  
 Seigneur, par ces genoux que votre fils embrasse,  
 Accordez à mes vœux cette dernière grace  
 Après l'avoir sauvé des ondes en courroux,  
 M'en coûtera-t-il plus de le sauver de vous ?  
 A mes justes desirs que vos transports se rendent.  
 Voyez quel est le sang que mes pleurs vous demandent,  
 C'est le vôtre, seigneur, non un sang étranger  
 C'est en lui pardonnant qu'il faut vous en venger



ATRÉE

Le perfide ! si près d'éprouver ma vengeance,  
Daigne-t-il seulement implorer ma clémence ?

THYESTÉ

Que pourroit me servir d'implorer ton secours,  
Si ton cœur qui me hait veut m'en haïr toujours ?  
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colère ?  
Qui de nous deux, cruel, poursuit ici son frère ?  
Depuis vingt ans entiers que n'ai-je point tenté  
Pour calmer les transports de ton cœur irrité ?  
Surmonte, comme moi, la vengeance et la haine ;  
Règle tes soins jaloux sur les soins de Plisthène ;  
Et tu verras bientôt, si j'en donne ma foi,  
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi,

ATRÉE

Quels seront tes garants ? Lorsque le nom de frère  
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire,  
Quand je t'ai vu souiller par tes coupables feux  
Les autels où l'hymen alloit combler mes vœux,  
Que peux-tu m'opposer qui parle en ta défense ?  
Les droits de la nature ou bien de l'innocence ?

THYESTÉ

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux,  
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux  
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma misère,  
Considère un moment ton déplorable frère.

Que peux-tu souhaiter qui te parle pour moi ?  
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHENE.

Ah ! rendez-vous, seigneurs, je vois que la nature  
Dans votre cœur sensible excite un doux murmure,  
Ne le combattez point par des soins odieux,  
Elle n'inspire rien qui ne vienne des dieux.  
C'est votre frère enfin, que rien ne vous arrête  
De sa fidélité je réponds sur ma tête.

ATREZ.

Plisthene, c'en est fait, je me rends à ta voix,  
Je me sens attendre pour la première fois ;  
Je veux bien oublier une sanglante injure  
Thyeste, sur ma foi que ton cœur se rassure  
De mon inimitié ne crains point les retours,  
Ce jour même en verra finir le triste cours,  
J'en jure par les dieux, j'en jure par Plisthène,  
C'est le sceau d'une paix qui doit finir ma haine.  
Ses soins et ma pitié répondront de moi,  
Et mon fils à son tour me répondra de toi,  
Je n'en demande point de garant plus sincère  
Prince, c'est donc sur vous que s'en repose un père  
Allez, et que ma cour, témoin de mon courroux,  
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.

## SCÈNE VII.

ATRÉE, EURYSTHÈNE, GARDES

ATRÉE.

Toi, fais-les avec soin observer, Eurysthène;  
Dispersé les soldats les plus chers à Plisthène;  
Ecarte les amis de cet audacieux, -  
Et viens, sans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ATRÉE, EURYSTHÈNE.

ATRÉE

EURYSTHÈNE, grâces aux dieux, je tiens en ma puissance  
Le perfide ennemi que poursuit ma vengeance :  
On l'observe en ces lieux, il ne peut échapper,  
La main qui l'a sauvé ne sert qu'à le tromper.  
Vengeons-nous, il est temps que ma colère éclate,  
Profitons avec soin du moment qui la flatte,  
Et que l'ingrat Thyeste éprouve dans ce jour  
Tout ce que peut un cœur trahi dans son amour.

EURYSTHÈNE

Eh ! qui vous répondra que Plisthène obéisse ?  
Que de cette vengeance il veuille être complice ?  
Ne vous souvient-il plus que prêt à la trahir,  
Il n'a point balancé pour vous désobéir ?

Il est vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre  
 Je me suis vu contraint de n'oser l'entreprendre  
 D'en différer enfin le moment malgré moi  
 Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi  
 N'avait-il pas juré de servir ma colere ?  
 Tant de soins redoublés pour la fille et le père  
 Ne sont-ils les effets que d'un cœur généreux ?  
 Non, non, la source en est dans un cœur amoureux ;  
 Tant d'ardeur à sauver cette race ennemie  
 Me dit trop que Plisthène aime Théodamie ;  
 Je n'en puis plus douter, il la voit chaque jour,  
 Il a pris dans ses yeux ce détestable amour ;  
 Et je m'étonne encor d'une ardeur si funeste !  
 Que pouvoit-il sortir d'Aérope et de Thyeste,  
 Qu'un sang qui dût un jour assouvir mon courroux ?  
 Le crime est fait pour lui, la vengeance pour nous.  
 Livrons-le aux noirs forfaits où son penchant le guide,  
 Joignons à tant d'horreurs l'horreur d'un parricide,  
 Puis-je mieux me venger de ce sang odieux  
 Que d'armer contre lui son forfait et les dieux ?  
 Heureux qu'en ce moment le crime de Plisthène  
 Me laisse sans regret au courroux qui m'entraîne !  
 Qu'il vienne seul ici

ACTE III, SCÈNE II

SCÈNE II

ATRÉE.

*Un soldat écarte*

Permet à ma fureur d'agir en liberté  
De son amour pour lui ma vengeance alarmée  
Déjà loin de Gbaleys a dispersé l'armée,  
Tout ce qu'il ce palais rassemble autour de moi  
Sont autant de sujets dévoués à leur roi  
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puissance?  
Son amour me répond de son obéissance  
Par un coup si cruel je m'en vais l'éprouver,  
Et de si pres encor je n'en vais l'observer,  
Que, malgré tous ses soins, ma vengeance assuée  
Lavera par ses mains les injures d'Atrée

SCÈNE III

ATRÉE, PLISTHÈNE.

*ATRÉE, bas*

Je le vois, et pour peu qu'il ose la trahison  
Je sais bien le secret de le faire obéir

(haut)

Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,  
 Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie  
 Tout semble offrir ici l'image de la paix ;  
 Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais  
 L'amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,  
 N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine  
 J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé,  
 Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé  
 Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,  
 Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;  
 Et j'attends que le bras chargé de la servir,  
 Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.  
 Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.

J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse ;  
 Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis,  
 Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avoit promis,  
 Et bravant sans respect et les dieux et son père,  
 Son cœur pour eux et lui n'a qu'une foi légère.

## PLISTHÈNE

Où sont vos ennemis ? j'avois cru que la paix  
 Ne vous en laissoit point à craindre en ce palais,  
 Je n'y vois que des cœurs pour vous remplis de zèle,  
 Et qu'un fils pour son roi respectueux, fidele,  
 Qui n'a point mérité ces cruels traitements.

Où sont vos ennemis? et quels sont mes serments?

ATHÈNE

Où sont mes ennemis? Quel que viens-je d'entendre?  
Thyestide est dans ces lieux, et l'on peut s'y méprendre!  
Vous deviez l'immoler à mon ressentiment:

Voilà mon ennemi, voilà votre serment.

PLISTHÈNE

Quelle que soit la foi que je vous ai jurée,  
J'aurois cru que la vôtre eût été plus sacrée  
Qu'un frère dans vos bras, à la face des dieux,  
M'eût assez acquitté d'un serment odieux  
D'un pareil souvenir ma vertu me dispense;  
Je ne me souviens plus que de votre clémence  
Mon devoir à ses droits, mais ma gloire à les siens,  
Et vos derniers serments m'ont dégagé des miens.

ATHÈNE

Sans vouloir dégager un serment par un autre,  
Veux-tu que tous les deux nous remplissions le nôtre?  
Et tu verras bientôt, si j'explique le mien,  
Que ce dernier serment ajoute encore au tien.  
J'ai juré par les dieux, j'ai juré par Plisthène;  
Que ce jour qui nous luit mettrait fin à ma haine  
Fais couler tout le sang que j'exige de toi,  
Ta main de mes serments aura rempli la foi.  
Regarde qui de nous fait au ciel une injure,



Qui de nous deux enfin est ici le parjure.

PLISTHÈNE

Ah! seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui  
 Descendre à des détours si peu dignes de lui?  
 Non, par de feints serments je ne crois point qu'Atrée  
 Ait pu braver des dieux la majesté sacrée,  
 Se jouer de la foi des crédules humains,  
 Violent en un jour tous les droits les plus saints  
 Enchanté d'une paix si long-temps attendue,  
 Je vous louois déjà de nous l'avoir rendue;  
 Et je m'applaudissois, dans des moments si doux,  
 D'avoir pu d'un héros désarmer le courroux  
 J'admirois un grand cœur au milieu de l'offense,  
 Qui, maître de punir, méprisoit la vengeance  
 Thyeste est criminel, voulez-vous l'être aussi?  
 Sont-ce là vos serments? pardonnez-vous ainsi?

ATRÉE

Qui! moi, lui pardonner! les fiers Euménides  
 Du sang des malheureux sont cent fois moins avides,  
 Et leur farouche aspect inspire moins d'horreur,  
 Qu'Thyeste aujourd'hui n'en inspire à mon cœur.  
 Quels que soient mes serments, trop de fureur m'anime  
 Perfide, il te sied bien d'oser m'en faire un crime!  
 Laisse-là ces serments, si j'ai pu les trahir,  
 C'est au ciel d'en juger, à toi de m'obéir  
 Dans un fils qui faisoit ma plus chère espérance,

Je te vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance  
 Pluthene est un héros, son père est ouï-faire,  
 Il a de la valeur, j'en suis pas vengé!  
 Ah! ne m'en force point, dans ma fureur extrême,  
 (Qu'il s'aille? hélas!) peut-être dit-il à toi-même  
 C'est ainsi, puisqu'il faut du sang à ma fureur,  
 Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLUTHENE  
 Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;  
 Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire:  
 S'il faut voir votre affront par un trame effacer,  
 Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé;  
 Oui, seigneur, et ma main, loin d'être meurtrière,  
 Défendra contre vous les jours de votre sœur,  
 Secourir vos fureurs, ce seroit vous trahir  
 Votre gloire m'engage à vous desobéir

ATHÈLE  
 Enfin j'ouvre les yeux, ta lâcheté, perfide,  
 Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide,  
 Tu trahis pour Thyeste et les dieux et ta loi,  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi  
 Ose encor me jurer que pour Théodamie  
 Ton cœur me brûle point d'une flamme ennemie.

PLUTHENE  
 Ah! si c'est là trahir mon devoir et ma foi,  
 Non, jamais on n'a été plus coupable que moi.

Oui, seigneur, il est vrai, la princesse m'est chère,  
Jugez si c'est a moi d'assassiner son pere.

Vous connoissez le feu qui dévore mon sein,  
Et, pour verser son sang, vous choisissiez ma main !

ATRÉE.

Ce n'est pas la vertu, c'est donc l'amour, parjure,  
Qui te force au refus de venger mon injure !  
Voyons si cet amour, qui t'a fait me trahir,  
Servira maintenant a me faire obéir.

Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie,  
Venge-moi dès ce jour, ou c'est fait de ta vie.

PLISTHÈNE

Ah ! grands dieux !

ATLÈ

Tu frémis, j'en laisse le choix,  
Et te le laisse, ingrat, pour la dernière fois.

PLISTHÈNE

Ah ! mon choix est tout fait dans ce moment funeste,  
C'est mon sang qu'il vous faut, non le sang de Thyeste.

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils semble avoir fait le sien,  
Il ne m'importe plus de son sang ou du tien  
Obéis cependant, achève ma vengeance,  
L'instant fatal approche, et Thyeste s'avance  
S'il n'est mort lorsqu'enfin je reverrai ces lieux,

Rappelle tes esprits, avec lui je te laisse  
 Au secours de ta main appelle ta princesse,  
 Le soin de la sauver doit exciter ton bras

Quoi! vous l'immolerez! je ne vous quitte pas  
 Je crois voir dans Thyeste un dieu d'un épouvante  
 Ah! seigneur!

Viens donc voir expirer ton amante;  
 Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

## SCENE IV

PLISTHENE

Dieux! plongez moi plutôt dans l'éternelle nuit  
 Non, orci, n'attends pas que ma main meurtrière  
 Fasse couler le sang de ton malheureux frère  
 Asservis si tu veux, ta sureté sur le mien  
 Mais, dusse-je en périr, je défendrai le sien

## SCENE V

THYESTE, PLISTHENE

THYESTE

Prince, qu'un tendre soin dans mon sort intéresse,

Héros dont les vertus charment toute la Grece,  
 Qu'il m'est doux de pouvoir embrasser aujourd'hui  
 De mes jours malheureux l'unique et sûr appui !

## PLISTHÈNE.

Quel appui, juste ciel ! quel cœur impitoyable  
 Ne seroit point touché du sort qui vous accable !  
 Ah ! plutôt aux dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,  
 D'une si chère vie éterniser le cours !  
 Que je verrois couler tout mon sang avec joie,  
 S'il terminoit les maux où vous êtes en proie !  
 Ce n'est point la pitié qui m'attendrit, seigneur.  
 Je sens des mouvements inconnus à mon cœur.

## THYESTE.

Seigneur, soit amitié, soit raison qui m'inspire,  
 Tout m'est cher d'un héros que l'univers admire.  
 Que ne puis-je exprimer ce que je sens pour vous !  
 Non, l'amitié n'a point de sentiments si doux.

## PLISTHÈNE.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême  
 M'acquitte bien, seigneur, de ce bonheur suprême !  
 On n'aima jamais plus, le ciel m'en est témoin,  
 À peine la nature iroit-elle aussi loin  
 Et ma tendre amitié, par vos maux consacrée,  
 A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.  
 Vous m'aimez, le ciel sait si je puis vous haïr,  
 Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.



# ATREE ET THYESTE.

## SCÈNE VI.

ATREE, THYESTE, PLISTHENE

PLISTHENE, *apercevant Atrée.*

Ah ! ciel !

ATRÉE, *à Plisthène*

C'est donc ainsi que, fidèle à son roi  
Mais je sais de quel prix récompenser la foi.

PLISTHÈNE

Ah ! seigneur, si jamais

ATRÉE

Que voulez-vous me dire ?  
Sortez. en d'autres lieux vous pourrez m'en instruire  
Votre frivole excuse exige un autre temps,  
Et mon cœur est rempli de soins plus importants

## SCÈNE VII.

ATREE, THYESTE

THYESTE

De ce transport, seigneur, que faut-il que je pense ?  
Qui peut vous emporter à tant de violence ?  
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?

# ACTE III, SCÈNE VI

Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?  
Ne m'offrez vous la paix ?

ATRE.

Quel est donc ce langage  
A me l'oser tenir quel soupçon vous engage ?  
Quelle indigne frayeur a trouble vos esprits ?  
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?  
Né puis-je m'en écarter ingrat qui m'offense,  
Sans aigrir de vos soins l'injuste défiance ?  
Allez de mes desseins vous sçavez le secret,  
Et d'autres intérêts me conduisent ici.

## SCÈNE VII

ATRE.

Quoi même dans des lieux soumis à ma puissance  
J'aurai tenté sans fruit une juste vengeance !  
Et le lâche qui doit la servir en ce jour  
Trahi, pour la tromper jusqu'à son amour !  
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,  
Comme fils de Thieste, ou comme fils d'Atre  
Mériter ma vengeance est un moindre forfait  
Que d'oser au moment en retarder l'effet  
Porside, malgré toi, je t'en serai complice,  
Ton roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour lui sup



Je ne punirois point vos forfaits différens,  
 Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.  
 Où Thyeste paroît, tout respiré le crime,  
 Je me sens agiter de l'esprit qui l'anime.  
 Je suis déjà coupable. Etoit-ce me venger  
 Que de charger son fils du soin de l'égorger ?  
 Qu'il vive, ce n'est plus sa mort que je médite,  
 La mort n'est que la fin des tourmens qu'il mérite.  
 Que le perfide, en proie aux horreurs de son sort,  
 Implore comme un bien la plus affreuse mort.  
 Que ma triste vengeance, à tous les deux cruelle,  
 Etoigne jusqu'aux dieux qui n'ont rien fait pour elle.  
 Vengeons tous nos affronts, mais par un tel forfait,  
 Que Thyeste lui-même eût voulu l'avoir fait.  
 Lâche et vaine pitié, que ton murmure cesse ;  
 Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foiblesse,  
 Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur  
 Qui ne reconnoît plus de dieux que sa fureur ?  
 Courons tout préparer, et, par un coup funeste,  
 Surpassons, s'il se peut, les crimes de Thyeste.  
 Le ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,  
 A remis à son sang le soin de m'en venger.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

PLISTHÈS, THÈSSANDRE

Qu'oppressés vous, seigneur ? Qu'allez-vous entrepren-

D'un cœur au désespoir tout ce qu'on peut attendre

Quelle est donc la fureur dont je vous vois épris ?

Ciel ! dans quel trouble affreux jetez-vous mes esprits ?

N'est-ce ce désespoir que chaque instant irrite ?

Pour qui préparent-ous ces vaisseaux, cette suite ?

Quel intérêt enfin anime ici votre bras,

Et ces amis tout prêts à marcher sur vos pas ?

Parlez, seigneur le roi, desormais plus sévère

Qu'avois-je fait aux dieux pour naître d'un tel père ?

O devoir, dans mon cœur trop long temps respecté,

Laisse un moment l'amour agir en liberté  
 Les rigoureuses lois qu'impose la nature  
 Ne sont plus que des droits dont la vertu murmure.  
 Secrets persécuteurs des cœurs nés vertueux,  
 Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux ?

THESSANDRE

Que dites-vous, seigneur ? quelle douleur vous presse

PLISTHÈNE

Thessandre, il faut périr, ou sauver ma princesse

THESSANDRE.

Là sauver ! et de qui ?

PLISTHÈNE

Du roi, dont la fureur  
 Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur.  
 C'est pour la dérober au coup qui la menace,  
 Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.  
 Non, cruel, ce n'est point pour la voir expirer,  
 Que du plus tendre amour je me sens inspirer  
 Croirois-tu que du roi la haine sanguinaire  
 A voulu me forcer d'assassiner son frère,  
 Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,  
 De sa fille, au refus, il doit verser le sang ?  
 Ah ! je me sens saisir d'une fureur nouvelle  
 Couons, pour la sauver, où mon honneur m'appelle  
 Mais où la rencontrer ? Eh qu'oi ! les justes dieux  
 Mont-ils déjà pu m' d'un projet odieux ?

Que fait Thyeste hélas ! qu'est-elle devenue ?  
 Qui peut dans ce palais la soustraire à ma vue ?  
 Je frémis, retournons la chercher en ces lieux,  
 Les en saisir, Thessandre, ou périr, leurs yeux  
 Allons, ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,  
 Un cœur comme le mien s'écarter sur un crime.  
 Etouffons des remords que j'avois dû prêter,  
 Lorsque je n'attends rien qu'il de mon désespoir  
 Suis-moi ; c'est trop tarder ; et d'un péril extrême  
 On doit moins balancer à vaincre ce qu'on aime  
 Ce n'est point un forfait ; c'est punir les dieux  
 Que de remplir son cœur d'un soin des malheureux

## SCÈNE II

PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THÉSSANDRE,

LIONNE

PLISTHÈNE.

Mais que vois-je, Thessandre ? à ciel ! qu'elle est ma joie !  
 (à Théodamie)

Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous reconnoisse  
 L'unique objet des soins de mon cœur éperdu,  
 Hélas ! par quel bonheur nous est-il donc rendu ?  
 Quoi ! c'est vous, ma princesse ! ah ! ma surcœur calmée  
 Fait place à l'indolence d'un monarque esclave

Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel est votre effroi  
Qui fait couler vos pleurs ? et qu'est-ce que je voi ?

THEODAMIE

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larme  
Et le cœur agité des plus vives alarmes.  
Thyeste va bientôt ensanglanter ces lieux,  
Si vous ne retenez ce prince furieux  
Trop sûr que votre mort, que la sienne est jurée,  
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée  
Il erre en ce palais dans ce cruel dessein,  
Tout prêt à lui plonger un poignard dans le sein.  
Il est perdu, seigneur, ce prince qui vous aime,  
Si vous ne le sauvez d'Atrée, ou de lui-même.  
Il voit de tous côtés qu'on observe ses pas ;  
Le péril cependant ne l'épouvante pas  
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre âme,  
Si moi-même en secret j'approuvai votre flamme,  
S'il est vrai que l'amour ait pu vous attendrir,  
Au nom de cet amour daignez le secourir  
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnaissance  
D'un service si grand sera la récompense,  
S'il avoit attendu que tant de soins pour nous  
Vinssent justifier ce qu'il sentoit pour vous.

PLISTHÈNE

Dissipez vos frayeurs, et calmez vos alarmes,  
Vos yeux, pour m'attendre, n'ont pas besoin de larmes

Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs ?  
 Ne craignez rien, mes soins ont prévus vos pleurs  
 De ces funestes lieux votre suite assurée  
 Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atree ;  
 Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi  
 Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi  
 Oui, croyez-en ces dieux que mon amour atteste,  
 Croyez-en ces garants du saint de Thyeste :  
 Il m'est plus cher qu'à vous sans me donner la mort,  
 Le roi ne sera point l'arbitre de son sort  
 Votre père vivra ; vous vivrez, et Plisthène  
 N'aura point eu pour vous une tendresse vaine  
 Je sauverai Thyeste. Eh ! que n'ai-je point fait ?  
 Hélas ! si vous saviez d'un barbare projet  
 A quel prix j'ai déjà tenté de le défendre  
 Venez, pour lui, pour vous, je vais tout entreprendre,  
 Heureux si je pouvois, en vous sauvant tous deux,  
 Pres de ne vous voir plus, expirer à vos yeux ?

SCENE III

THYESTE, PLISTHENE, THEODAMIE,  
 THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHENE

Mais Thyeste paroit quel bonheur est de notre !

Quel favorable sort nous réjoint l'un et l'autre !

THYESTÈ, *apercevant Plisthène*

Que vois-je ? Dieux puissants, après un si grand bien

Non, Thyestè de vous ne demande plus rien

Quoi ! prince, vous vivez ! eh ! comment d'un perfide

Avez vous pu fléchi le courroux parricide ?

Que faisiez-vous, cher Prince ? et dans ces mêmes lieux

Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?

Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,

Jé vous croyois déjà la victime d'Atrée.

Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu

Je l'avoue, à mon tour je me suis cru perdu

J'allois tenter.

PLISTHÈNE

Calmez le soin qui vous dévore,

Vous n'êtes point perdu, puisque jé vis encore.

Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,

Il n'éclairera point votre perte en ces lieux

Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.

De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;

Et, sans vous informer d'un odieux secret,

Croyez-en un ami qui vous quitte à regret

Adieu, seigneur, adieu. mon ame est satisfaite

D'avoir pu vous offrir une sûre retraite

Thessandre doit guider, au sortir du palais,

Des pas que jé voudrois n'abandonner jamais

## THIESTE

Moi fuir, prince? moi? moi? que je vous abandonne?  
 Ah! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.  
 Instruit par vos bontés pour mon sang malheureux,  
 Je n'en trahirai point l'exemple genre d'un  
 Pécable des malheurs où le destin me livre.  
 Je veux mourir en toi, si je ne puis plus vivre.  
 Laissez-moi près de vous je ne puis vous quitter  
 De noirs pressentiments viennent me épouvanter,  
 Je sent à chaque instant que mes craintes redoublent  
 Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent  
 Je combats vainement de si vives douleurs,  
 Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.  
 Laissez-moi partager le sort qui vous menace  
 Au courroux du tyran la tendresse a fait place.  
 Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,  
 Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

## FLAVIE

Ah! qu'il vint le mien! plutôt au ciel que mon père  
 Dans le sang de son fils eût étendu sa colère!  
 Fuyez, seigneur, fuyez, et ne m'exposez pas  
 A l'horreur de vous voir égarer dans mes bras.  
 Hélas! je ne crains point pour votre seule vie.  
 Ne fuyez pas pour vous; mais pour Thigodamie  
 C'est vous en dire assez, seigneur, sauvez du moins  
 L'objet de ma tendresse et l'objet de mes soins.



Et ne m'exposez pas à l'honneur légitime  
 D'avoir, sans fruit pour vous, osé tenter un crime.  
 Fuyez, n'abusez point d'un moment précieux  
 Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?  
 Thessandre, conduisez....

THESSANDRE

Seigneur, le roi s'avance

PLISTHÈNE.

Il en est temps encore ; évitez sa présence.

## SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THEO-  
 DAMIE, EURYSTHÈNE, THESSANDRE,  
 LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi ?  
 Ne craignez rien, les dieux ont fléchi votre roi.  
 Ce n'est plus ce cruel guidé par sa vengeance,  
 Et le ciel dans son cœur a pris votre défense  
 (à Thyeste)

Né crains rien pour des jours par ma rage proscrits.  
 Gardes, éloignez-vous.

SCÈNE V

ATREË, THYESTE, PIISTHÈN, THÉO-  
DAMIE, EURYSTHÈNE, THESSANDRE,  
JÉONIDE.

ATREË, à *Thyeste*

Rassure tes esprits

D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,  
Thyeste, chasse-s-en les horreurs et la crainte  
Ne redoute plus rien de mon inimitié,  
Toute ma haine cede à pitié juste pitié  
Ne crains plus une main à te perdre anéantie ;  
Tes malheurs sont si grands qu'elle ch'est désarmée  
Et les dieux, effrayés des forfaits des humains,  
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs desseins.  
Quelle étoit ma fureur ! et que vais-je t'apprendre !  
Ton cœur déjà tremblant va s'emir de l'entendre  
Je le répète encor, tes malheurs sont si grands ;  
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.  
( *il lui montre un billet d'Aeropos* )  
Ce billet seul contient un secret si funeste  
Mais, avant de l'ouvrir, écoute tout le reste.  
Tu n'as pas oublié les sujets odieux  
D'un courroux excité par tes indignes feux

Souviens-t'en, c'est à toi d'en garder la mémoire.  
 Pour moi, je les oublie; ils blessent trop ma gloire.  
 Cependant contre toi que n'ai-je point tenté!  
 J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté  
 En vain sur mes serments ton ame rassurée  
 Comptoit sur une paix que je t'avois jurée:  
 Car, dans l'instant fatal où j'attestois les cieux,  
 Je me jurois ta mort, et j'imposois aux dieux  
 Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène,  
 Par de pareils serments qui sut tromper ma haine  
 C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui  
 D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui,  
 Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,  
 J'en devois, au refus, punir Théodamie.  
 De ce récit affreux ne prends aucun effroi.  
 Tu dois te rassurer en le tenant de moi

( à *Plisthène* )

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,  
 Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.  
 Si c'est un crime à toi de ne le point servir,  
 Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir!  
 Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere,  
 Le malheureux auroit assassiné son pere

THYESTE

Moi, son pere!

ATRE

Ces mots vont t'en instruire

(il lui donne la lettre d'Aérope,)

THYESTE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ? c'est d'Aérope Ah ! mon fils !  
La nature en mon cœur éclaircit ce mystère  
Thyeste t'aimoit trop pour n'être point ton père  
Cher Plisthène, mes vœux sont enfin accomplis

PLISTHENE

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ? moi, seigneur, votre fils !  
Tout sembloit réserver, dans un jour si funeste,  
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceste.  
Grands dieux, qui m'épargnez tant d'horreurs en ce jour  
Dois-je bénir vos soins, ou plaindre mon amour ?

(à Atrée)

Vous qui, trompe long-temps dans une injuste haine,  
Du nom de votre fils honorâtes Plisthène,  
Quand je ne le suis plus, seigneur, il m'est bien doux  
D'être du moins sorti d'un même sang que vous.  
Je ne suis consolé de perdre en vous un père,  
Que lorsque je deviens le fils de votre frère,  
Mais ce fils, près de vous, privé d'un si haut rang,  
L'est toujours par le cœur, & il ne l'est par le sang

ATRÉE.

Ceût été pour Atrée une perte funeste,

S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeste  
Le destin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,  
Me consoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.  
Eurysthene, sensible aux larmes de ta mere,  
Est celui qui me fit, de son bourreau, ton pere.  
Instruit de mes fureurs, c'est lui dont la pitié  
Vient de vous sauver tous de mon inimitié

(à *Thyeste.*)

Thyeste, après ce fils que je viens de te rendre,  
Tu vois si désormais je cherche à te surprendre  
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix  
Que mes soupçons jaloux ne troubleront jamais :  
Enfin, pour t'en donner une entière assurance,  
C'est par un fils si cher que ton frere commence.  
En faveur de ce fils, qui fut long-temps le mien,  
De mon sceptre aujourd'hui je détache le tien.  
Rentre dans tes états sous de si doux auspices,  
Qui de notre union ne sont que les prémices  
Je prétends que ce jour, que souilloit ma fureur,  
Acheve de bannir les soupçons de ton cœur  
Thyeste, en croiras-tu la coupe de nos peres ?  
Est-ce offrir de la paix des garants peu sinceres ?  
Tu sais qu'aucun de nous, sans un malheur soudain,  
Sur ce gage sacré n'ose jurér en vain.  
C'est sa perte, en un mot cette coupe fatale  
Est le serment du Styx pour les fils de Tantale.

ACTE IV, SCENE V:

169

Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,  
En mettre le péril entre Thyeste et moi  
Veut-il bien, à son tour, que la coupe sacrée  
Acheve l'union de Thyeste et d'Atrée?

THYESTE.

Pourriez vous m'en offrir un gage plus sacré  
Que de me rendre un fils? Mon cœur est rassuré,  
Et je ne pense pas que le don de Plisthène  
Soit un présent, seigneur, que m'ait fait votre haine.  
J'accepte cependant ces garants d'une paix  
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres souhaits  
Non que d'aucun détour un frère vous soupçonne,  
A la foi d'un grand roi Thyeste s'abandonne  
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,  
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprete  
Qu'un pompeux sacrifice en précède la fête,  
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,  
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits!  
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,  
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Eurysthène  
J'en remets à vos soins la fête et les apprêts  
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.  
Mon frère n'attend plus que la coupe sacrée  
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée

Puisse le nœud sacré qui doit nous réunir  
Effacer de son cœur un triste souvenir !  
Pourra-t-il oublier . ?

THYSTE

Tout, jusqu'à sa misere  
Il ne se souvient plus que d'un fils et d'un frere

## SCENE VI.

PLISTHENE, THESSANDRE

PLISTHENE, à *Thessandre*

Dès ce moment, au port précipste tes pas ;  
Que le vaisseau sur-tout ne s'en écarte pas.  
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre  
Cours, et que nos amis viennent ici m'attendre.

FIN DU QUÂTRIEME ACTE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

PEISTHÈNE

THÉSSANDRE ne vient point, men, ne l'offre à mes yeux,  
 Tout m'abandonne-t il dans ces funestes lieux,  
 Tristes pressentiments que le malheur enfante,  
 Que la crainte nourrit, que le soupçon augmente;  
 Secrets avis des dieux, ne pressez plus un cœur  
 Dont toute la fierté combat mal la frayeur  
 C'est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,  
 Le cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.  
 Mais pourquoi m'alarmer? et quel est mon effroi?  
 Puis je, sans l'outrager, me défier d'un roi  
 Qui semble désormais, cédant à la nature,  
 Oublier qu'il se gloire un roi, un maître, un seigneur?  
 L'oublier! ah! moi-même, oublié-je aujourd'hui  
 Ce qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui?  
 Puis-je en croire une paix déjà sans fruit jurée?



Dès qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée.  
 Je ne connois que trop ses transports furieux,  
 Et sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux  
 C'est en vain de sa main que je reçois un pere,  
 Tout ce qui vient de lui cache quelque mystere  
 J'en ai trop éprouvé de son perfide cœur  
 Pour oser, sur sa foi, déposer ma frayeur  
 Je ne sais quel soupçon irrite mes alarmes,  
 Mais du fond de mon cœur je sens couler mes larmes  
 Thessandre ne vient point tant de retardements  
 Ne confirment que trop mes noirs pressentiments.

## SCENE II.

PLISTHENE, THESSANDRE.

PLISTHENE

Mais je le vois. Eh bien ! en est-ce fait, Thessandre ?  
 Sur les bords de l'Europe est-il temps de nous rendre ?  
 Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?  
 De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage,  
 Je les ai dispersés, ici, sur le rivage ;  
 Tout est prêt. Cependant, si Plisthene aujourd'hui  
 Veut en croire des cœurs pleins de zèle pour lui,

Il ne partira point de dessein téméraire  
Pourroit causer sa perte et celle de son père

PLISTHÈXE

Ah! je ne ferois pas, quel que fût mon effroi,  
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi  
Thessandre, il faut sauver mon père et la princesse,  
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse  
Cherche Theodamie, et ne la quitte pas,  
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas

THESSANDRE.

Oh! que prétendez vous, seigneur, lorsque son frère  
Semble de sa présence accabler votre père?  
Il ne le quitte point; ses longs embrassements  
Sont toujours resserres par de nouveaux serments  
Un superbe festin par son ordre s'apprete,  
Il appelle les dieux à cette auguste fête  
Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,  
Ne voit rien dont le votre ait lieu de s'alarmer

PLISTHÈXE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne fremisse  
De quelque crime affreux cette fête est complice,  
C'est assez qu'un tyran la consacre en ces lieux,  
Et nous sommes perdus s'il invoque les dieux  
Va, cours avec ma sœur nous attendre au rivage;  
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage

## SCÈNE III.

PLISTHÈNE.

Dieux puissants, secondez un si juste dessein,  
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.

## SCÈNE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES

ATRÉE.

Demeure, digne fils d'Aerope et de Thyeste;  
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste.  
Pour remplir de tes soins le projet important,  
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend;  
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,  
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide  
Prince indigne du jour, voilà donc les effets  
Que dans ton ame ingrate ont produits mes bienfaits!  
A peine le destin te redonne à ton pere,  
Que ton cœur aussitôt en prend le caractère;  
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,  
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.  
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;

Va périr avec eux dans l'horreur des supplices

PLISTHÈVE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait ?  
 Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait ?  
 Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,  
 Et je ne sens que trop ce que pent votre haine.  
 Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,  
 Vous être plus sacré que n'ont été les dieux ?  
 A travers les détours de votre ame parjure,  
 J'entrevois des horreurs dont frémir la nature  
 Dans la juste fureur dont mon cœur est épris.  
 Mais non, je me souviens que je suis votre fils.  
 Malgré vos cruautés, et malgré ma colere,  
 Je crois encore ici m'adresser à mon pere.  
 Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,  
 Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,  
 Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire.  
 Que vous épargnerez votre malheureux frere  
 Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui ?  
 Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui.  
 Sur la foi d'une paix si saintement jurée,  
 Il se croit sans péril entre les mains d'Atree.  
 J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur,  
 Et mon malheureux pere est encore dans l'erreur.  
 Je ne vous parle point d'une jeune princesse,  
 A la faire périr rien ne vous intéresse.

## ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort;  
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort  
De leur sort aux enfers va chercher qui t'instruise.  
Où l'on doit l'immoler, gardes, qu'on le conduise;  
Versez à ma fureur ce sang abandonné,  
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

## SCÈNE V.

## ATRÉE

Va périr, malheureux, mais, dans ton sort funeste,  
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeste.  
Que je suis satisfait! que de pleurs vont couler  
Pour ce fils qu'à ma rage on est près d'immoler!  
Quel que soit en ces lieux son supplice barbare,  
C'est le moindre tourment qu'à Thyeste il prépare.  
Ce fils infortuné, cet objet de ses vœux,  
Va devenir pour lui l'objet le plus affieux  
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,  
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.  
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,  
Le porter tout sanglant jusqu'au fond de ton cœur.  
Quel qu'en soit le forfait, un dessein si funeste  
S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste

# ACTE V, SCENE V

De son fils tout sanglant, de son malheureux fils,  
 Je veux que dans son sein il entende les cris  
 C'est en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,  
 Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime  
 Je frissonne, et je sens mon ame se troubler  
 C'est à mon ennemi qu'il convient de trembler  
 Qui cède à la pitié merve qu'on l'offense!  
 Il faut un terme au crime, et non à la vengeance  
 Tout est prêt, et déjà, dans mon cœur furieux,  
 Je goûte le plaisir le plus parfait des dieux  
 Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie!  
 Je vais voir des maux ou tu vas être en proie  
 Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,  
 Que d'écabler de loin un perfide ennemi  
 Il faut, pour bien voir de son sort déplorable,  
 Le voir dans le moment qu'il devient misérable,  
 De ses premiers transports irriter la douleur,  
 Et lui faire à longs traits sentir tout son malheur

## SCENE VI

ATRÉE, THYESTE, GARDES

ATRÉE, *bas*

Thyeste vient, seignons, il semble, à sa tristesse,  
 Que de son sort affreux quelque soupçon je presse

(haut.)

Cher Thyeste, approchez, d'où naît cette frayeur?  
 Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?  
 Vous paraissez saisi d'une douleur secrète,  
 Et ne me montréz plus cette ame satisfaite  
 Qui sembloit respirer la douceur de la paix  
 Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits?  
 Quoi! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte?  
 Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte?  
 Mon frere, vous devez la bannir désormais;  
 La coupe va bientôt nous unir pour jamais  
 Goûtez-vous la douceur d'une paix si parfaite?  
 Et la souhaitez-vous comme je la souhaite?  
 N'êtes-vous pas sensible à ce rare bonheur?

## THYESTE.

Qui? moi vous soupçonner, ou vous haïr, seigneur?  
 Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qu'ici j'atteste,  
 Qui lisent mieux que vous dans l'ame de Thyeste  
 Ne vous offensez point d'une vaine terreur  
 Qui semble, malgré moi, s'emparer de mon cœur  
 Je le sens agité d'une douleur mortelle,  
 Ma constance succombe; en vain je la rappelle,  
 Et, depuis un moment, mon esprit abattu  
 Laisse d'un poids honteux accabler sa vertu  
 Cependant, près de vous, un je ne sais quel charme  
 Suspend dans ce-moment le trouble qui m'alarme

• ACTE V, SCÈNE VI •

Pour rassurer encor mes timides esprits,  
Rendez-moi mes enfants, faites venir mon fils,  
Qu'il puisse être témoin d'une union si chère,  
Et partager, seigneur, les bonheurs de mon frère

ATRE

Vous serez satisfait, Thyeste, et votre fils  
Pour jamais en ces lieux va vous être remis.  
Où, mon frère, il n'est plus que la Parque infernale  
Qui puisse séparer Thyeste de Pluthène.  
Vous le verrez bientôt, un ordre de ma part  
Le fait de ce palais hâter votre départ.  
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,  
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mécènes.  
Malgré ce que j'ai peu sûr de ce qu'il est,  
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi.  
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance  
Devoit suffire.

THYESTE

Ah! seigneur, ce reproche m'offense.

ATRE, à un garde

Qu'on cherche la princesse, allez et qu'en ces lieux  
Pluthène, sans tarder, se présente à ses yeux.  
Il faut.



## SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURYSTHENE,

GARDES

EURYSTHENE *apporte la coupe*

ATRÉE

Mais j'aperçois la coupe de nos peres  
 Voici le nœud sacré de la paix de deux freres;  
 Elle vient à propos pour rassurer un cœur  
 Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.  
 Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée  
 En croira mieux peut-être à la coupe sacrée  
 Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour  
 De réunir deux cœurs désunis par l'amour?  
 Pour engager un frere à plus de confiance,  
 Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.  
 ( *il prend la coupe de la main d'Eurysthene* )

THYESTE

Je vous l'ai déjà dit, vous m'outragez, seigneur,  
 Si vous vous offensez d'une vaine frayeur  
 Que voudroit désormais me ravir votre haine,  
 Après m'avoir rendu mes états et Plisthene?  
 Du plus affreux courroux quel que fût le projet,  
 Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?

# ACTE V, SCÈNE VII

Eurysthene, donnez, laissez moi l'avantage  
 De jurer le premier sur ce précieux gage  
 Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis,  
 Donnez. Mais cependant je ne vois point mon fils  
 (*il prend la coupe des mains d'Atroce*)

ATROCE

(*à ses gardes*)      (*à Thyeste*)

Il n'est point de retour? Rassurez vous, mon frère,  
 Vous reverrez bientôt une tête si chère  
 C'est de notre union le nœud le plus sacré,  
 Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE

Soyez donc les garants du salut de Thyeste,  
 Coupe de nos aïeux, et vous, dieux que j'atteste  
 Puisse votre courroux foudroyer désormais  
 Le premier de nous deux qui troublera la paix!  
 Et vous, frère aussi plus que ma fille et Pluthene,  
 Recevez de ma foi cette preuve certaine  
 Mais que vois-je, perfide? Ah! grands dieux! quelle horreur!  
 C'est du sang! tout le mien se glace dans mon cœur  
 Le soleil s'obscurcit, et la coupe sanglante  
 Semble fuir d'elle-même à cette main tremblante  
 Je me meurs. Ah! mon fils, qu'êtes-vous devenu?

SCENE VIII.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE,  
EURYSTHENE, LEONIDE, GARDÉS

THÉODAMIE

L'avez vous pu souffrir, dieux cruels ? qu'ai-je vu ?  
Ah ! seigneur, votre fils, mon déplorable frere,  
Vient d'être pour jamais privé de la lumiere

THYESTE

Mon fils est mort, cruel, dans ce même palais,  
Et dans le même instant où l'on m'offre la paix !  
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,  
Barbare, c'est du sang que ta main me présente !  
O terre, en ce moment, peux-tu nous soutenir ?  
O de mon songe affreux triste ressouvenir !  
Mon fils, est-ce ton sang qu'on offroit à ton pere ?

ATRÉE

Méconnois-tu ce sang ?

THYESTE

Je reconnois mon frere.

ATRÉE

Il fallut le connoître, et ne point l'outrager,  
Ne point forcer ce frere, ingrat, à se venger.

THYESTE

Grands dieux, pour quels forfaits lancez vous le tonnerre?  
 Monstre, que les enfers ont vomis sur la terre,  
 Assouviss la fureur dont ton cœur est épris,  
 Joins un malheureux père à son malheureux fils,  
 A ces mêmes sanglants donne cette victime,  
 Et ne t'arrête point au milieu de ton crime  
 Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux  
 Dont tu viens de chasser et le jour et les dieux?

AGNÈS

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,  
 Je me repentirois de te l'avoir ravie  
 Par tes gémissements je connois ta douleur  
 Comme je le voulois tu ressens ton malheur,  
 Et mon cœur, qui perdoit l'espoir de sa vengeance,  
 Retrouve dans tes pleurs son unique espérance  
 Tu souhaites la mort, tu l'implores, et moi,  
 Je te laisse le jour pour me venger de toi

THYESTE

Tu t'en flattes en vain, et la main de Thyeste  
 Saura bien te priver d'un plaisir si funeste.

( il se tue )

THÉODAMIE

Ah ciel!

THYESTE

Consolez vous, ma fille, et de ces lieux

Fuyez, et remettez votre vengeance aux dieux.  
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,  
Allez loin de ce traître attendre son supplice.  
Les dieux, que ce parjure a fait pâlir d'effroi,  
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi,  
Le ciel m'en le promet, la coupe en est le gage;  
Et je meurs.

ÂTRÉE.

A ce prix, j'accepte le présage  
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits,  
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

FIN D'ÂTRÉE ET THYESTE.

# ÉLECTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

LE 14 DÉCEMBRE 1708



## PRÉFACE

SE louer ou se plaindre du public, style ordinaire des préfaces. Jamais auteur dramatique n eut une plus belle occasion de suivre un usage que la vanité de ses confreres a consacré des long temps. En effet, je sais peu de pieces dont on ait parle plus diversement que de celle-ci, et il n y en a peut-être point qui ait mieux merite tout le bien et tout le mal qu'on en a dit. Mes amis d'une part, les critiques de l'autre, ont ouvert la matiere sur cet article. C'est donc aux gens indifferents que ceci s adresse, puisque ce sont ceux qui doivent être precisément a notre egard ce qu'on appelle public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers actes, trop de complication dans le sujet. Je passe condamnation. La sortie d'Electre de dessus la scene, dans le premier acte, y laisse un vide qui le fait languir dans tout le rest. Une bonne partie du second aient plus du poëme epique que du tragique en un mot, les descriptions y sont trop fréquentes. Trop de complication. A cela je n ai qu'une chose à répondre le sujet d'Electre est si simple



par lui-même, que je ne crois pas qu'on puisse le traiter avec quelque espérance de succès en le dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'Agamemnon, on n'attend pour cela que le retour d'Oreste, Oreste arrivé, sa reconnaissance faite avec sa sœur, voilà la pièce à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes que de declamations. D'ailleurs notre théâtre soutient mal-aisément cette simplicité si chère des anciens, non qu'elle ne soit bonne, mais on n'est pas toujours sûr de plaire en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'Oreste, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette critique que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à Xipharès, dans Mithridate, à Narcisse, dans Britannicus. Faire naître Oreste avant ou après le siège de Troie n'est pas un point qui doit être litigieux dans un poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi que le précédent, c'est l'amour d'Electre; c'est

l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la scène de son temps, que, s'il eut vécu du nôtre, il eut peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un peu tentant jusque là inoui, qui a soulevé contre un moderne inconsidéré toute cette région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux anciens que des prêtres et des victimes. En vain quelques sages protestent contre cet abus, les préjuges previennent, et la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des dévots de l'antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne, c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux peintres qui depuis Apelle ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

*Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle*

je dirai que si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son Électre, qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être

dans sa pièce autant de défauts que dans la mienné. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractère d'Electre, qui a dans Sophocle plus de ferocité que de véritable grandeur : c'est moins la mort de son père qu'elle venge que ses propres malheurs. Triste objet des fureurs d'Egisthe et de Cléomnestre, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'Electre ne soit occupée que de sa vengeance ? Ne faire précisément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppose en secret, n'est pas une vertu, mais vaincre un penchant presque toujours insurmontable dans le cœur humain, pour faire son devoir, en est une des plus grandes. Une princesse, dans un état aussi cruel que celui où se trouve Electre, dira-t-on, être amoureuse ? Oui, amoureuse. Quels cœurs sont inaccessibles à l'amour ? quelles situations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une passion si involontaire ? Plus on est malheureux, plus on a le cœur aise à attendre. Ce n'est point un grand fond de vertu qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche seulement d'y succomber. Il y a bien de la différence d'ailleurs de la sensibilité d'Electre à une intrigue amoureuse. Les soins de son

amour ne sont pas de ces soins ordinaires qui font toute l'affaire de nos romans, c'est pour se punir de la faiblesse qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de son père qu'elle veut précipiter les momens de sa vengeance, sans attendre le retour de son frere. Enfin, selon le système de mes censeurs, il ne s'agit que de rendre Electre tout à fait à plaindre. Je crois j'avoir mieux réussi qu'Euripide, Eschyle, et tous ceux qui ont traité le même sujet. C'est ajouter à l'horreur du sort de cette princesse que d'y joindre une passion dont la contrainte et les remords ne sont pas toujours les plus grands malheurs. Le seul défaut de l'amour d'Electre, si j'en crois mes amis qui me flâtent le moins, c'est qu'il ne produit pas assez d'évenemens dans toute la piece et c'est en effet tout ce qu'on peut raisonnablement me reprocher sur ce chapitre.

## ACTEURS.

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon , et  
femme d'Égisthe.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre,  
roi de Mycenes, élevé sous le nom de Tydée

ELECTRE, sœur d'Oreste.

ÉGISTHE, fils de Thyeste, meurtrier d'Agamemnon.

ITYS, fils d'Égisthe, mais d'une autre mere que  
Clytemnestre

IPHIANASSE, sœur d'Itys.

PÁLAMEDE, gouverneur d'Oreste.

ARCAS, ancien officier d'Agamemnon.

ANTENOR, confident d'Oreste

MELITE, confidente d'Iphianasse.

GARDES.

La scene est à Mycenes, dans le palais de ses rois





*Reynolds del.*

*J. Pelicier aqua f. 1795*

*Paris 1795*

Ton si ère' quoi' je meurs de la main de mon fils'







# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE

---

### ACTE PREMIER

---

#### SCENE PREMIERE

##### ELECTRE.

TÉMOIN du crime affreux que poursuit ma vengeance,  
O nuit ! dont tant de fois j'ai trouble le silence,  
Insensible témoin de mes vives douleurs,  
Électre ne vient plus te confier des pleurs.  
Son cœur, las de nourrir un désespoir timide,  
Se livre enfin sans crainte au transport qui le guide  
Favorisez, grands dieux, un si juste courroux,  
Électre vous implore et s'abandonne à vous  
Pour punir les forfaits d'une race funeste,  
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Orés-  
C'est former des projets et des vœux superflus,  
Mon frere malheureux sans doute ne vit plus.

Et vous, mânes sanglants du plus grand roi du monde,  
Triste et cruel objet de ma douleur profonde,  
Mon pere, s'il est vrai que sur les sombres bords  
Les malheurs des vivants puissent toucher les morts,  
Ah ! combien doit s'émir ton ombre infortunée  
Des maux où ta famille est encor destinée !  
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,  
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc,  
Qu'à la face des dieux le meurtre de mon pere  
Fût, pour comble d'hoïeurs, le crime de ma mere,  
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis  
Le sceptre qu'après toi devoit porter ton fils,  
Et que, dans mes malheurs, Egisthe, qui me brave,  
Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave,  
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,  
Itys, jusqu'à ta fille ose lever les yeux  
Des dieux et des mortels Électre abandonnée  
Doit, ce jour, à son sort s'unir par l'hyménée,  
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,  
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.  
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime ?  
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime.  
Imitons sa fureur par de plus nobles coups,  
Allons à ces autels où m'attend son époux.  
Immoler avec lui l'amant qui nous outrage :  
C'est là le moindre effort digne de mon courage.

Je le dois. D'où vient donc que je ne le fais pas ?  
 Ah ! si c'étoit l'amour qui me retint le bras !  
 Pardonne, Agamemnon, pardonne, ombre trop chère ;  
 Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultère.  
 Ta fille, de concert avec tes assassins,  
 N'a point porté sur toi de parricides mains ;  
 J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable,  
 Électre cependant n'en est pas moins coupable.  
 Le vertueux Itys, à travers ma douleur,  
 N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.  
 Mais Arcas ne vient point ! Fidèle en apparence,  
 Trahit-il en secret le soin de ma vengeance ?

## SCENE II

ÉLECTRE, ARCAS

ÉLECTRE

(à Arcas)

Il vient, rassurons-nous. Pleine d'un juste effroi,  
 Je me plaignois déjà qu'on me manquât de foi,  
 Je craignois qu'un ami qui pour moi s'intéresse,  
 N'eût plus. Mais quoi ! seul ?

ARCAS

Malheureuse princes

Hélas ! que votre sort est digne de pitié !

Plus d'amis, plus d'espoir.

ELECTRE

Quoi ! leur vaine amitié,  
Après tant de serments...

ARCAËS

Non, n'attendez rien d'elle  
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zèle  
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudents amis  
S'en tiennent au secours qu'on leur avoit promis  
Qu'Oreste, disent-ils, vienne par sa présence  
Rassurer des amis armés pour sa vengeance  
Palamede, chargé d'élever ce héros,  
Promettoit avec lui de traverser les flots;  
Son fils même avant eux devoit ici se rendre  
C'est se perdre sans eux qu'oser rien entreprendre,  
Bientôt de nos projets la mort seroit le prix.  
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs esprits,  
On dit que ce guerrier dont la valeur funeste  
Ne se peut comparer qu'à la valeur d'Oreste,  
Qui de tant d'ennemis délivre ces états,  
Qui les a sauvés seul par l'effort de son bras,  
Qui, chassant les deux rois de Corinthe et d'Athènes,  
De morts et de mourants vient de couvrir nos plaines,  
Hier, avant la nuit, parut dans ce palais,  
Cet étranger, qu'Égisthe a comblé de bienfaits,  
A qui ce tyran doit le salut de sa fille,

De lui, d'Itys, cousin de votre famille,  
Est un rempart si sûr pour vos persécuteurs,  
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.  
Au seul nom du tyran que votre ame déteste,  
On frémit, cependant on veut revoir Oreste.  
Mais le jour, qui paroit, me chasse de ces lieux  
Je étois voir même Itys. Madame, avertissez des dieux,  
Loin de faire éclater le trouble de votre ami,  
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flatterie,  
Faites que votre hymen se diffère d'un jour,  
Peut-être verront-nous Oreste de retour

ELECTRE

Cesse de me flatter d'une espérance vaine  
Allez, lâches amis, qui trahissez ma haine,  
Electre saura bien sans Oreste et sans vous,  
Ce jour même à vos yeux signaler son courroux

SCÈNE III

ELECTRE, ITYS

ELECTRE

En des lieux où je suis, trop sûr de me déplaire,  
Fils d'Égisthe, oses-tu mettre un pied téméraire?

ITYS

Madame, pardonnez à l'innocente erreur

Qui vous offre un amant guidé par sa douleur  
 D'un amour malheureux la triste inquiétude  
 Me faisoit de la nuit chercher la solitude  
 Pardonnez si l'amour tourné vers vous mes pas,  
 Ils vous souhaitoient, mais ne vous cherchoient pas

## ELECTRE.

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels chagrins  
 Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes ?  
 Fils du tyran cruel qui fait tout mes malheurs,  
 Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

## ITYS

Ah ! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine !  
 Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine  
 Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,  
 Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?  
 A peine je vous vis que mon ame éperdue  
 Se livra sans réserve au poison qui me tue.  
 Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,  
 Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux ?  
 De votre illustre sang conservant ce qui resté,  
 J'ai de mille complots sauvé les jours d'Oreste.  
 Moins attentif au soin de veiller sur ses jours,  
 Déjà plus d'une main en eût tranché le cours :  
 Plus accablé que vous du sort qui vous opprime,  
 Mon amour malheureux fait encor tout mon crime.  
 Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,

Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi  
 Il prétend qu'avec vous un quod sacre m'unisse,  
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice.  
 Au prix de tout mon sang je voudrois être à vous,  
 Si c'étoit votre aveu qui m'eût fait votre époux.  
 Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,  
 Payez l'amour d'Irys par un tendre hyménée.  
 Puisqu'il faut l'achever, ou descendre au tombeau,  
 Laissez-en à nos vœux allumer le flambeau.  
 Régnerez donc avec moi, c'est trop vous en défendre,  
 C'est un sceptre qu'un jour Egisthe veut vous rendre

## ÉLÉGANCE.

Ce sceptre est-il à moi, pour me le destiner?  
 Ce sceptre est-il à lui, pour te l'oser donner?  
 C'est en vain qu'en esclave il traite une princesse,  
 Jusqu'à le redouter que le traitre m'abaisse,  
 Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,  
 Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fil.  
 Cesse de te flatter d'une espérance vaine,  
 Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine.  
 Egisthe ne prétend te faire mon époux,  
 Quo pour mettre sa tête à couvert de mes coups.  
 Mais sais-tu que l'hymen dont la pompe s'appête  
 Ne se peut achever qu'aux dépens de sa tête?  
 A ces conditions je souscris à tes vœux,  
 Ma main sera le prix d'un coup si généreux.



Électre n'attend point cet effort de la tienne.  
 Jé connois ta vertu, rends justice à la mienne.  
 Crois-moi, loin d'écouter ta tendresse pour moi,  
 De Clytemnestre ici crains l'exemple pour toi.  
 Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre.  
 Les femines de mon sang ne sont qu'é trop à craindre.  
 Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'espoir ?  
 Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,  
 Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,  
 Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.  
 Je te haïrai moins, fils d'un prince odieux ;  
 Ne sois point, s'il se peut, plus coupable à mes yeux ;  
 Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame est éprise.  
 Que peux-tu souhaiter ? Itys, qu'il te suffise  
 Qu'Électre, tout entière à son inimitié,  
 Ne fait point tes malheurs sans en avoir pitié.  
 Mais Clytemnestre vient. Ciel ! quel dessein l'amène ?  
 Te sers-tu contre moi du pouvoir de la reine ?

## SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS,

GARDES.

CLYTEMNESTRE

Dieux puissants, dissipez mon trouble et mon effroi,

ACT I, SCÈNE IV. 197

Et chassez ces horreurs loin d'Égisthe et de moi !

ITIS

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, madame ?  
Vous vous plaignez, quel trouble a pu saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien  
Mais ce récit, demandé un secret entretien  
Jamais sort ne paraît plus à plaindre et plus triste  
(à ses gardes)

Qu'on sache en vengeance si je puis voir Égisthe,

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITIS

CLYTEMNESTRE

Mais vous, qui vous guidez aux lieux où je vous voi ?  
Électre se rend-elle aux volontés du roi ?  
A votre heureux festin la verté vous unie ?  
Sait-elle à résister qu'il y va de sa vie ?

ITIS

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours,  
Madame, épargnez lui de si cruels discours  
Adoucissez plutôt sa triste destinée,  
Électre n'est déjà que trop infortunée,  
Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus...

Par ce raisonnement je conçois ses refus.

Mais, pour former l'hymen et de l'un et de l'autre,  
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.

C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci  
Allez, dites au roi que je l'attends ici

## SCENE VI.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE

CLYTEMNESTRE

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mère,

Vous bravez de ce nom le sacré caractère,

Et, lorsque ma pitié lui fait un sort plus doux,

Electre semble encoi défier mon courroux

Bravez-le, mais du moins du sort qui vous accable

N'accusez donc que vous, princesse inexorable

Je fléchissois un roi de son pouvoir jaloux,

Un héros, par mes soins, devenoit votre époux,

Je voulois, par l'hymen d'Itys et de ma fille,

Vou fentier quelque jour le sceptre en sa famille

Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous,

Je ne dis plus qu'un mot. Itys brûle pour vous,

Ce jour même à son sort vous devez être unie,

ACTE I, SCÈNE VI

Si vous n'y souscrivez, c'est fait de votre vie.  
 Égisthe est las de voir son esclave en ces lieux  
 Exciter par ses pleurs les hommes et les dieux.

ÉLECTRE.

Contre un tyran si fier, juste ciel ! quelles armes !  
 Qui brave les remords peut-il craindre mes larmes ?  
 Ah, madame ! est-ce à vous d'irriter mes ennuis ?  
 Moi, son esclave ! hélas ! d'où vient que je le suis ?  
 Moi, l'esclave d'Égisthe ! Ah ! fille infortunée !  
 Qui m'a fait son esclave ? et de qui suis-je née ?  
 Étoit-ce donc à vous de me le reprocher ?  
 Ma mère, si ce nom peut encor vous toucher,  
 S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,  
 Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée ;  
 Précipitez-moi plus dans la nuit du tombeau,  
 Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,  
 Au fils de l'inhumain qui me traya d'un pere,  
 Qui le pourroit sur moi, sur mon malheureux frere,  
 Et de ma main encore il ose disposer !  
 Cet hymen, sans horreur, se peut-il proposer ?  
 Vous m'aimâtes, pourquoi ne vous suis-je plus chère ?  
 Ah ! je ne vous hais point, et, malgré ma misère,  
 Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,  
 Ce n'est que du tyran dont j'ai plaint aux dieux  
 Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere ;

Faites-moi souvenir que vous êtes ma mère

CLYTEMNESTRE

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,  
 Lorsque ton hymen seul peut désarmer le roi ?  
 Souscris sans murmurer au sort qu'on te prépare,  
 Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,  
 Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,  
 T'auroit sacrifiée à son ambition  
 Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,  
 Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille !

ELECTRE

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux  
 S'il falloit l'en punir, madame, étoit-ce à vous ?  
 Si le ciel, dont sur lui la rigueur fut extrême,  
 Réduisit ce héros à verser son sang même,  
 Du moins, en se privant d'un sang si précieux,  
 Il ne le fit couler que pour l'offrir aux dieux  
 Mais vous, qui de ce sang immolez ce qui reste,  
 Mère dénaturée et d'Electre et d'Oreste,  
 Ce n'est point à des dieux jaloux de leurs autels,  
 Vous nous sacrifiez au plus vil des mortels.

## SCENE VII

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE

Il paroît, l'inhumain! à cet air affreux, vue,  
Des plus cruels transports je me sens l'ame émue.

EGISTHE, à Clytemnestre

Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,  
Vous a fait de si loin devancer le soleil?

Quel trouble vous saisit? et quel triste pèlago,  
Couvre choir vos regards d'un si sombre nuage?

Mais Électre avec vous? que fait-elle en ces lieux?

Auriez-vous pu sceller ce cœur audacieux?

À mes justes desirs aujourd'hui moins rébelle,

À l'hymen de mon fils l'Electre consent-elle?

Volt-elle sans regret préparer ce grand jour?

Qui doit combler d'Ivy et les vœux et l'amour?

ÉLECTRE

Oui, tu peux désormais en ordonner la fête

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête

Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang,

Et jo la garde à qui te percera le flanc.

(elle sort)

Cruelle ! si mon fils n'arrêtoit ma vengeance,  
J'éprouverois bientôt jusqu'où va ta constance.

## SCÈNE VIII.

ÉGISTHE, CLYTEMNÈSTRE

CLYTEMNÈSTRE

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux  
Si vous saviez les maux qu'en annoncent les dieux  
J'en frémis Non, jamais le ciel impitoyable  
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable  
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil  
Pour la troisième fois se livroient au sommeil,  
Quand j'ai cru, par des cris terribles et funèbres,  
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.  
Je suivais, malgré moi, de si lugubres cris,  
Je ne sais quels remords agitoient mes esprits;  
Mille foudres grondoient dans un épais nuage  
Qui sembloit cependant céder à mon passage.  
Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert,  
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert  
À travers l'Achéron, la malheureuse Electre,  
À grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre  
Je fuyois, il me suit Ah ! Seigneur, à ce nom

Mon sang se glace hélas ! c'étoit Agamemnon  
 Arrêté, ma têt' a dit d'une voix formidable  
 Voici de tes sortais le terme redoutable  
 Arrête, épouse indigne, et frémis de ce sang  
 Que le cruel Egisthe a tiré de mon flanc.  
 Ce sang, qui ruisseloit d'une large blessure,  
 Semblait, en s'écoulant, pousser un loûp murmure  
 A l'instant j'ai vu voir aussi couler le mien  
 Mais, malheureux ! à peine a-t'il touché le sien,  
 Que j'ai vu renaître un monstre impitoyable,  
 Qui m'a lancé d'horribles regards effroyables  
 Deux fois le Styx, scippé par ses mugissements,  
 A long temps répondu par des gémissements.  
 Vous êtes accouru mais le monstre en furie,  
 D'un seul coup, à mes pieds vous a jeté sans vie  
 Et m'a ravi la mienne avec la même effort,  
 Sans me donner le temps de sentir votre mort

EGISTHE

Je conceis la douleur où la crainte vous plonge  
 Un présage si noir n'est cependant qu'un songe,  
 Quo le sommeil produit et nous offre au hasard,  
 Où, bien plus que les dieux, nos sens ont souvent port  
 Pourrois-je craindre un songe à vos yeux si funeste,  
 Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreste ?  
 Au gré de sa fureur qu'il s'arme contre nous,  
 Je saurai lui porter d'inévitables coups.



Ma haine à trop haut prix vient de mettre sa tête,  
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête.  
C'est en vain que Sâmos la défend contre moi;  
Qu'elle tremble à son tour pour elle et pour son roi.  
Athenes, désormais de ses pertes lassée,  
Nous menace bien moins qu'elle n'est menacée,  
Et le roi de Corinthe, épris plus que jamais,  
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.  
Quel que soit son pouvoir, quoi qu'il en ose attendre,  
Sans la tête d'Oreste, il n'y faut point prétendre.  
D'ailleurs, pour cet hymen le ciel m'offre une main  
Dont j'attends pour moi-même un secours plus certain  
Ce héros, défenseur de toute ma famille,  
Est celui qu'en secret je destine à ma fille.  
Ainsi je ne crains plus qu'Electre et sa fierté,  
Ses reproches, ses pleurs, sa fatale beauté,  
Les transports de mon fils. mais, s'il peut la contraindre  
À recevoir sa foi, je n'aurai rien à craindre,  
Et la main que prétend employer mon courroux  
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

## SCÈNE IX

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE,  
ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Mais ma fille paroît madame, j'en vous laisse,  
Et je vais travailler au repos de la Grèce.

## SCENE X

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE,

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,  
Madame, cette nuit, a troublé votre cœur.  
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,  
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits,  
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur la surpris.  
Mais, pour en détourner les funestes auspices,  
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.

## SCÈNE XI.

IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

Mélite, plutôt au ciel qu'en proie à tant d'ennui.  
 Un songe seul eût part à l'état où je suis !  
 Plût au ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,  
 N'eût fait que menacer !

MÉLITE.

Madame, quel langage !  
 Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,  
 Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse,  
 Et ce calme si doux a bien changé de face.  
 Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,  
 D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLITE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,  
 Qu'un roi jeune et puissant à votre hymen aspire,  
 Votre cœur de sole se consume en regrets !

Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?  
 Corinthe, avec la paix, vous demande pour roi.  
 Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIGENASSE.

Plût aux dieux que ce jour, qui te paroît si beau,  
 Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau.  
 Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,  
 N'irrite point mes maux, et fais grâce à mes larmes.  
 Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,  
 Nous sortîmes d'Argos à la suite du roi.  
 Tout sembloit menacer le trône de Mycènes,  
 Tout cédoit aux deux rois de Corinthe et d'Athènes.  
 Pour retarder du moins un si cruel malheur,  
 Mon frère, sans succès, fit briller sa valeur;  
 Egisthe fut défait, et trop heureux encore  
 De pouvoir se jeter dans les murs d'Epidaure.  
 Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce héros,  
 Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.  
 Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace,  
 Il en avoit du moins et les traits et laudage.  
 Quels exploits! non, jamais avec plus de valeur,  
 Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur.  
 Je le vis, et le mien, illustrant sa victoire,  
 Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.  
 Heureuse si mon ame, en proie à tant d'ardeur,  
 Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!  
 Mais hier je revîs ce vainqueur redoutable,  
 A peine s'honorer d'un accueil favorable.  
 De mon coupable amour l'art déguisant la voix,

En vain sur sa valeur je le louai cent fois,

En vain, de mon amour flattant la violence,

Je fis parler mes yeux et ma reconnaissance :

Il soupire, Mélité, inquiet et distrait,

Son cœur paroît frappé d'un déplaisir secret.

Sans doute il aime ailleurs, et, loin de se contraindre

Que dis-je ? malheureuse ! est-ce à moi de m'en plaindre

Esclave d'un haut rang, victime du devoir,

De mon indigne amour quel peut être l'espoir !

AI-je donc oublié tout ce qui nous sépare ?

N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare,

Je ne puis y souscrire. Allons trouver le roi

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

FIN DU PREMIER ACTE

## ACTE SECOND

## SCENE PREMIERE

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

EMBRASSE MOI, reviens de la surprise extrême.

Oui, mon cher Anténor, c'est Tydée, oui, lui même;  
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, seigneur, en ces lieux,  
Parmi des ennemis défilants, furieux!

Au plaisir de vous voir, ciel! quel trouble succède!  
Dans le palais d'Argos le fils de Palamede,

D'une pompeuse tour attirant les regards,  
Et de vœux et d'honneurs comblé de toutes parts!

Je sais jusqu'ou va la valeur de Tydée;

D'un heureux sort toujours, qu'elle fut secondée,

Mais ce n'est pas ici qu'on doit la couronner

A la cour d'un tyran

TYDÉE

Cesse de t'étonner

Le vainqueur des deux rois de Corinthe et d'Athènes  
 Le guerrier défenseur d'Égisthe et de Mycènes,  
 N'est autre que Tydée.

ANTÉNOR

Et quel est votre espoir ?

TYDÉE

Avant que d'éclaircir ce que tu veux savoir,  
 Dans ce fatal séjour dis-moi ce qui t'amène  
 Que dit-on à Samos ? Que fait l'heureux Tyrrhène ?

ANTÉNOR

Ce grand roi, qui chérit Oreste avec transport,  
 Depuis plus de six mois incertain de son sort,  
 Alarmé chaque jour et du sien et du vôtre,  
 M'envoie en ces climats vous chercher l'un et l'autre.  
 Mais puisque je vous vois, tous mes vœux sont comblés.  
 Le fils d'Agamemnon Seigneur, vous vous troublez !  
 Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adresse,  
 Vos yeux semblent voilés d'une sombre tristesse  
 De tout ce que je vois mon esprit éperdu

TYDÉE

Anténor, c'en est fait ; Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR

Seigneur, éclaircissez ce terrible mystère.

TYDÉE

Oreste est mort.

ANTÉNOR

Grands dieux!

TYDÉE

Et je n'ai plus de père.

ANTÉNOR

Palamède n'est plus! ôhi! destin rigoureux!

Et qui vous l'a ravi? par quel malheur affreux.

TYDÉE

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venons entreprendre;

Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,

Ne voulut point tenter son retour dans Argos,

Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Delos.

A de si justes soins on souscrivit sans peine

Nous parumes combles des bienfaits de Tyrrhène;

Tout nous favorisoit, nous voguâmes long-temps

Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents:

Mais, signalant bientôt toute son inconstance,

La mer en un moment se mutine et s'élance

L'air mugit, le jour suit, une épaisse vapeur

Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur,

La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,

A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde,

Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,



Semble, en source de feu, bouillonner sur les eaux.  
 Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes  
 Nous font rouler après sous de vastes abymes,  
 Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,  
 Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous  
 Le pilote effrayé, que la flamme environne,  
 Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne  
 A travers les écueils notre vaisseau poussé  
 Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.  
 Dieux ! que ne fis-je point dans ce moment funeste  
 Pour sauver Palamede, et pour sauver Oreste ?  
 Vains efforts ! la lueur qui partoît des éclairs  
 Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts ;  
 Tout périt.

ANTÉNOR

Eh ! comment, dans ce désordre extrême,  
 Pûtes-vous au péril vous déjoûer vous-même ?

TYDÉE

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort,  
 Mais j'y courois en vain, la rigueur de mon sort  
 A de plus grands malheurs me réservoir encore,  
 Et me jeta mourant vers les murs d'Epidaure  
 Itys me secourut, et de mes tristes jours,  
 Malgré mon désespoir, il prolongea le cours.  
 Juge de ma douleur, quand je sus que ma vie  
 Étoit le prix des soins d'une main ennemie.

# ACTE-III, SCENE I

Des perils de la mer Tydée enfin remis  
 Une nuit alloit fuir loin de ses ennemis,  
 Lorsque, la même nuit, d'un vainqueur en furie  
 Epidauré éprouva toute la barbarie  
 Figure-toi les cris, le tumulte, et l'horreur  
 Dans ce trouble, soudain je m'arrête avec fureur,  
 Incertain du parti que mon frère doit prendre,  
 S'il faut presser Egisthe, ou s'il faut le défendre  
 L'ennemi cependant occupoit les remparts,  
 Et sur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts  
 Le sort m'offrit alors l'aimable Iphianasse,  
 Et ma haine bientôt à d'autres soins fit place  
 Ses pleurs, son désespoir, Itys près de périr,  
 Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!  
 Oreste ne vit plus, mais, pour la sœur d'Oreste,  
 Il faut de ses états conserver ce qui reste,  
 Me disois-je à moi-même, et, loin de l'accabler,  
 Secourir le tyran qu'on devoit immoler  
 Je classerai plutôt Egisthe de Mycènes,  
 Que d'en chasser les rois de Corinthe et d'Athènes  
 Par ce mouf secret mon cœur détermine,  
 Ou par des pleurs touchants bien plutôt entraine,  
 Du soldat qui fuyoit ranimant le courage,  
 A combattre, du moins, mon exemple l'engage,  
 Et le vainqueur pressé, pâlisant à son tour,  
 Vers son camp à grands pas médite son retour

Que ne peut la valeur où le cœur s'intéresse !  
 J'en fis trop, Anténoir, je revis la princesse :  
 C'est t'en apprendre assez ; le reste t'est connu.  
 D'un péril si pressant Egisthe revenu  
 Me comble de bienfaits, me charge de poursuivre  
 Deux rois épouvantes, dont mon bras le délivre.  
 Je porte la terreur chez des peuples heureux ;  
 Et la paix va se faire aux dépens de mes vœux.

## ANTENOR

Ah ! seigneur, falloit-il, à l'amour trop sensible,  
 Armer pour un tyran votre bras invincible ?  
 Et que prétendez-vous d'un succès si honteux ?

## TYDÉE

Anténoir, que veux-tu ? prends pitié de mes feux,  
 Plains mon sort. non, jamais on ne fut plus à plaindre  
 Il est encor pour moi des maux bien plus à craindre  
 Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,  
 Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir  
 Entraîné malgré moi dans ce palais funeste,  
 Par un desir secret de voir la sœur d'Oreste,  
 Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux,  
 La superbe Mycène offre un temple à mes yeux.  
 Je cours y consulter le dieu qu'on y révere  
 Sur mon sort, sur celui d'Oreste et de mon pere  
 Mais à peine aux autels je me fus prosterné,  
 Qu'à mon abord fatal tout parut consterné ;

# ACTE II, SCÈNE I

Le temple retentit d'un funèbre murmure  
 Je ne suis cependant meurtrier ni parjuré.  
 J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect,  
 Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,  
 Et, sortant à mes vœux, refuse de répondre.  
 Sous ses pieds et les miens tout semble se confondre,  
 L'autel tremble, le dieu se voile à nos regards,  
 Et de pâles éclairs s'arment de toutes parts.  
 L'autre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre  
 Que le ciel en courroux fait gronder sous la terre.  
 Je l'avoue, Antenor, je sentis la frayeur,  
 Pour la première fois, s'emparer de mon cœur  
 À tant d'horreurs enfin succède un long silence,  
 Du dieu qui se voit s'implorer l'assistance  
 Ecoute-moi, grand dieu, sois sensible à mes cris  
 « D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,  
 Dieu puissant, m'accorde, exauce la prière,  
 « Digne, sur ce qu'il craint, lui prêter ta lumière »  
 Alors, parmi les pleurs et parmi les sanglots,  
 Une lugubre voix fit entendre ces mots  
 « Cesse de me presser sur le destin d'Oreste,  
 Pour en être éclairé tu m'implores en vain  
 « Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste,  
 « Redoute pour toi-même un sensible destin,  
 « Appaise cependant les mânes de ton père,

« D'une main qui lui fut bien fatale et bien chere  
 « Mais crains, en le vengeance, le sort le plus affreux ».  
 Une main qui lui fut bien fatale et bien chere !  
 Ma mere ne vit plus, et je n'ai point de frere  
 Juste ciel ! et sur qui doit tomber mon courroux ?  
 De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous  
 Allons trouver le roi Mais je vois la princesse  
 Ah ! fuyons, mes malheurs, mon devou, tout m'en presse.  
 Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu

## SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLITÉ, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

( à Mélité )

( à Tydée )

Ah, Mélité, que vois-je ? On disoit qu'en ce lieu,  
 En ce moment, seigneur, mon pere devoit être  
 Je croyois

TYDÉE

En effet, il y devoit paroître  
 Madame, même, soûs nous conduisoit ici ;  
 Vous y cherchez le roi, je l'y cherchois aussi.  
 Pénétré des bienfaits qu'Egisthe me dispense,  
 Je venois, plein de zele et de reconnoissance,  
 Rendre grace à la main qui les répand sur moi

ACTE II, SCENE, II.

217

Et, dans le même temps, prendre congé du roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, seigneur, il le surprendre  
Moi même, en ce moment, j'ai peine à le compren  
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,  
Et dépouiller l'état de son plus ferme appui?  
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée  
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée?

TYDÉE

Oui, madame, et vos yeux n'ont ils pas tout soumi  
Le roi peut-il encor craindre des ennemis?  
Que ne vaincsez vous point? quelle haine obstinée  
Tiendrait contre l'espoir d'un illustre hyménée?  
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charme,  
Sur cet espoir flatteur, a déjà desarmé,  
Et, si j'en crois la cour, cette grande journée  
Doit voir Iphianasse à son lit destinée.

IPHIANASSE.

Non, le roi de Corinthe en est en vain epris,  
Si la tête d'Oreste on doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi! la tête d'Oreste! Ah! la paix est conclue,  
Madame, et de ces lieux ma fuite est résolue,  
Vous n'avez plus besoin du secours de mon bras  
Ah! quel indigne prix met-on à vos appas?  
Juste ciel! se peut il qu'une loi si cruelle

Fasse de vous le prix d'une main criminelle ?  
 Ainsi, dans sa fureur, le plus vil assassin ,  
 Pourra donc, a son gré, prétendre à votre main ,  
 Loîsqu'avec tout l'amour qu'un doux espoir anime  
 Un héros ne pourroit l'obtenir sans un crime !  
 Ah ! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux ,  
 Il suffisoit d'un bras toujours victorieux ,  
 Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre  
 Avec quelque valeur, et le cœur le plus tendre ,  
 Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets ,  
 N'eût point tentés ce cœur charmé de vos attraits ?

IPHIANASSE

Seigneur !

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense  
 Je n'ai pu vous revoir et garder le silence ;  
 Mais je vais m'en punir par un exil affreux ,  
 Et cacher loin de vous un amant malheureux ;  
 Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianassé inspire ,  
 En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire

IPHIANASSE

J'ignore quel dessein vous a fait révéler  
 Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.  
 Mais, seigneur, je ne puis recevoir sans colere  
 Ce téméraire aveu que vous osez me faire.  
 Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,

Sans la tête d'Oreste, ou le titre de roi,  
 Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,  
 Doit soupiter, du moins, sans oser me le dire.

## SCÈNE III

TYDEE, ANTENOR

TYDEE

Qu'ai-je dit? ou laisse-je égarer mes esprits?  
 Moi parler, pour me voir accabler de mépris!  
 Les ai-je mérités, cruelle Iphianasse?  
 Mais quel étoit l'espoir de ma coupable audace?  
 Que tenois-je cherchant dans ce cruel séjour?  
 Moi, dans la cour d'Argos entraîné par l'amour!  
 Rappelons ma fureur Oreste, Palamede..  
 Ah! contre tant d'amour inutile remède!  
 Que servent ces grands noms dans l'état où je suis,  
 Qu'à me couvrir de honte et m'accabler de ennuis?  
 Ah! fuyons, Antenor, et, loin d'une cruelle,  
 Courons où mon devoir, ou l'oracle m'appelle.  
 Ne laissons point jour de tout mon désespoir  
 Des yeux indifférents que je ne dois plus voir.



## SCÈNE IV.

ÉGISTHE, TYDÉE, ANTENOR.

TYDÉE

Le roi vient, dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE, à *Tydée*

Demeurez, et souffrez qu'envers vous je m'acquitte.

Ainsi que le héros brille par ses exploits,  
 La grandeur des bienfaits doit signaler les rois ;  
 Tout parle du guerrier qui prit notre défense,  
 Mais rien ne parle encor de ma reconnaissance  
 Il est temps cependant que mes heureux sujets,  
 Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits  
 Que pourriez-vous penser ? et que diroit la Grèce ?  
 Mais quoi ! vous soupirez ! quelle douleur vous presse  
 Malgré tous vos efforts, elle éclate, seigneur,  
 Un déplaisir secret trouble votre grand cœur  
 Même ici mon abord a paru vous surprendre.  
 Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre ?

TYDÉE

De tels secrets, seigneur, sont peu dignes de vous ;  
 Je crains peu qu'un grand roi puisse en être jaloux,  
 Permettez cependant qu'à mon devoir fidele  
 Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle

J'ai fait peu pour l'État; et de quelque succès  
 Si bon je chaque jour s'acquiesce avec excès.  
 Si l'est vrai que mon bras eut part à la victoire,  
 Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire.  
 Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits,  
 Les vôtres n'ont ils pas surpassé mes souhaits?  
 J'en suis comblé, seigneur, mon âme est satisfaite,  
 Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ROISTRE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ,  
 Argos perdrait en vous son plus ferme rempart.  
 Des héros tels que vous, sitôt qu'on les possède  
 Sont pour les plus grands rois d'un prix à qui tout ce  
 Heureux, si je pouvois par les plus forts liens  
 Attacher pour jamais vos intérêts aux miens.  
 Je vous dois le salut de toute ma famille,  
 Et ne veux point sans vous disposer de ma fille.

THÉE, à part

C'est là où tend ce discours.

ROISTRE.

Oui, seigneur, c'est en vain  
 Qu'avec la paix un roi me demande sa main.  
 Quelque éclatant quo soit un pareil hyménée,  
 Au sort d'un autre époux ma fille est destinée.  
 Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais  
 Tout le péril que suit le refus de la paix.

Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance  
 J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,  
 Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit  
 L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,  
 Qui me poursuit moi-même, et que mon cœur déteste  
 Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste  
 Ma fille est à ce prix; et cet effort si grand,  
 Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend

TYDÉE

De moi, seigneur? de moi! juste ciel!

ÉGISTHE

De vous-même

Calmez de ce transport la violence extrême.  
 Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?  
 Je demande un vengeur, et non un assassin.  
 Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,  
 J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,  
 Je n'ai point prétendu, seigneur, que votre bras  
 Le fît couler ailleurs qu'au milieu des combats  
 Oreste voit par-tout voler sa renommée,  
 La Grece en est remplie, et l'Asie alarmée;  
 Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux,  
 C'est le seul ennemi qui soit digne de vous  
 Courez donc l'immoler; c'est la seule victoire,  
 Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.  
 Dites un mot, seigneur, soldats et matelots

Seront prêts, avec vous, à traverser les flots  
 Si ma fille est un bien qui vous paroisse digne  
 De porter votre cœur à cet effort inégale,  
 Pour vous associer à ce rang glorieux  
 Je ne consulte point quels furent vos aïeux  
 Lorsqu'on a les vertus que vous faites paroître,  
 On est du sang des dieux, ou digne au moins d'eux.  
 Quoi qu'il en soit, seigneur, pour servir mon courroux  
 Je ne veux qu'un héros, et je le trouve en vous.  
 Me serois-je flatté d'une vaine espérance  
 Quand j'ai fondé sur vous l'espoir de ma vengeance  
 Vous ne répondez point. Ah! qu'est-ce que je vois?

## FIN

La juste horreur du coup qu'on exige de moi  
 Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,  
 Payer de votre cœur l'affreuse confidence.  
 Votre fille, seigneur, est d'un prix à mes yeux,  
 Au dessus des mortels, digne même des dieux.  
 Je vous dirai bien plus j'adore Iphigénie,  
 Tout mon respect n'a pu surmonter mon audace  
 Je l'aime avec transport, mon trop noble cœur  
 Peut à peine suffire à cette vive ardeur  
 Mais quand, avec l'espoir d'obtenir ce que j'aime,  
 L'univers m'offrirait la puissance suprême,  
 Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,  
 Je ne sais point quel sang je ne repandrais pas.

Revenez d'une erreur à tous les deux funeste  
 Qui<sup>9</sup> moi<sup>1</sup> grands dieux<sup>1</sup> qui<sup>9</sup> moi<sup>1</sup> vous immoler Oreste<sup>1</sup>  
 Ah<sup>1</sup> quand vous le croyez seul digne de mes coups,  
 Savez-vous qui je suis<sup>9</sup> et me connoissez-vous?  
 Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,  
 N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre?  
 Ah<sup>1</sup> plutôt aux dieux cruels, jaloux de ce héros,  
 Aux dépens de mes jours, l'avoir sauvé des flots!  
 Mais, hélas<sup>1</sup> c'en est fait Oreste et Palamede.

## ÉGISTHE.

Ils sont morts? Quelle joie à mes craintes succède!  
 Grands dieux, qui me rendez le plus heureux des rois,  
 Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?  
 Mon ennemi n'est plus<sup>1</sup> ce que je viens d'entendre  
 Est-il bien vrai, seigneur<sup>9</sup> daignez au moins m'apprendre  
 Comment le juste ciel a terminé son sort,  
 En quels lieux, quels témoins vous avez de sa mort.

## TYDÉE.

Mes pleurs Mais, au transport dont votre ame est éprise,  
 Je me repens déjà de vous l'avoir apprise  
 Vous voulez de son sort en vain vous éclaircir;  
 Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaisir:  
 Je ne ressens que trop sa perte déplorable,  
 Sans m'imposer encore un récit qui m'accable.

## ÉGISTHE

Je ne vous presse plus, seigneur, sur ce récit.



## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

TYDEE.

ELECTRE veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue  
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue.  
Trop infidèle ami du fils d'Agamemnon,  
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom,  
Lui dire que je suis le fils de Palamede,  
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succède ;  
Qu'Oreste me fut cher, que, de tant d'amitié,  
L'amour me laisse à peine un reste de pitié,  
Que, loin de secourir une triste victime,  
J'abandonne sa sœur au tyran qui l'opprime,  
Que cette même main, qui dut trancher ses jours,  
Par un coupable effort en prolonge le cours,  
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,  
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ;  
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux

Le reste infortuné d'un sang si précieux?

Mais seroit-ce y faire les mânes de son frère

Que de vouloir d'Électre adoucir la misère?

D'Iphianasse enfin si je deviens l'époux,

Je puis, dans ses malheurs, lui faire un sort plus doux.

D'ailleurs un roi puissant m'offre son alliance,

Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naissance.

Qu'il me sert ma valeur, étant ce que je suis,

Si ce n'est pour jouir d'un sort. ? Lâche, poursuis

Joins-m'en étonne plus si les dieux te punissent,

A ton fatal aspect si les autels frémissent.

Ah! cesse sur l'amour d'excuser le devoir

Pour être vertueux on n'a qu'à le vouloir

D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre

Qu'attends-tu? que l'amour vienne encor te surprendre

Qu'un feu.

## SCÈNE II

ELECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, à lui-même

Mais quel objet se présente à mes yeux?

Dieux! quels tristes accents sont réentendus ces lieux!

C'est une esclave en pleurs, hélas! qu'elle a de charme

Que mon âme en secret s'attendrit à ses larmes!



Que je me sens touché de ses gémissements !  
 Ah ! que les malheureux éprouvent de tourments !

ELECTRE, *a part.*

Dieux puissants, qui l'avez si long-temps poursuivie  
 Épargnez-vous encôre une mourante vie ?  
 Je ne le verrai plus, inexorables dieux !  
 D'une éternelle nuit couvrez mes tristes yeux

TYDÉE, *à Electre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse  
 Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse ?

ELECTRE

Hélas ! qui ne connoît mon nom et mes malheurs ?  
 Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?  
 Un désespoir affieux est tout ce qui me reste.  
 O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE

Ah ! juste ciel ! quel nom avez-vous prononcé !  
 A vos pleurs, à ce nom, que mon cœur est pressé !  
 Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !  
 Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes  
 Malheureuse princesse, est-ce vous que je voi ?  
 Electre, en quel état vous offrez-vous à moi !

ELECTRE

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,  
 A la fureur d'Egisthe, aux fers abandonnée ?  
 Mais Oreste, seigneur, vous étoit-il connu ?

A mes pleurs, à son nom, votre cœur est ému

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'étoit connu, mais dois-je vous l'apprendre,  
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?

Dieux ! s'il m'étoit connu, ce prince généreux !

Ah ! madame, c'est moi qui de son sort affreux

Viens de répandre ici la funeste nouvelle

TYRÈTE.

Il est donc vrai, seigneur ? et la Parque cruelle

Ma fait de mes vœux et l'espoir et le prix ?

Mais quel étonnement tient scapier mes esprits !

Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,

À ces vœux pas, seigneur, ce guerrier invincible,

D'un tyran quelcun trop zèle défenseur ?

Qui peut donc pour Electre attendre votre cœur ?

Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,

Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous d'éc, si mon indigne cœur

De ses coupables feux vous decouvrirait l'horreur ?

De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possède ?

Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ELECTRE.

De Palamede ? vous ? qu'ai-je entendu, grands dieux !

Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux,

Il n'est point fait rougir les mânes de son père,

Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frère,  
 Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort.  
 Si vous étiez Tydée, Égisthe seroit mort,  
 Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,  
 Il eût de ce tyran immolé la famille  
 De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur,  
 Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

## TYDÉE

A mes remords du moins faites grace, madame,  
 Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme  
 Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens;  
 Mais l'amour connoît-il d'autres droits que les siens?  
 Ne me reprochez point le feu qui me dévore,  
 Ni tout ce que mon bras a fait dans Epidaure.  
 J'ai dû tout immoler à votre inimitié.  
 Mais que ne peut l'amour? que ne peut l'amitié?  
 Itys alloit périr, je lui devois la vie.  
 Sa mort bientôt d'une autre auroit été suivie;  
 L'amour et la pitié confondirent mes coups;  
 Tydée en ce moment crut combattre pour vous.  
 D'ailleurs, à la fureur de Corinthe et d'Athènes  
 Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes?

## ÉLECTRE

Juste ciel! et pour qui l'avez-vous conservé?  
 Cruel! si c'est pour moi que vous l'avez sauvé,  
 Venez donc de ce pas immoler un barbare;

Il n'est point de forfait que l'enfer ne répare  
 Oreste ne vit plus, adieu, va tantôt l'un  
 Tout ce qu'il auroit fait pour sa sœur et pour lui,  
 A l'aspect de mes larmes et de ta douleur,  
 Est-ce ainsi que vos soins me rappellent au h. frere  
 Ne m'offrez-vous plus pour essuyer mes pleurs  
 Que la main qui consolat pour mes persécuteurs,  
 C'est de m'opposer une sinistre flamme  
 Si je vous laissois voir jusqu'au fond de mon ame,  
 Votre cœur exécuté par le temple du mien  
 De l'estoit bien tôt un indigne lieu;  
 D'un cœur, que malgré lui l'amour a pu séduire,  
 Il apprendroit du moins comme un grand cœur soupire  
 Vous y verriez l'amour, esclave du devoir,  
 Languir parmi les pleurs, sans force et sans pouvoir  
 Occupé, comme moi, d'un soin plus légitime,  
 À faire de vous des vertus de votre propre crime  
 Un sort qui me pourroit point détourner les coups,  
 Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.  
 Mon secret est mort c'est vous qui devez me le rendre,  
 Vous qu'un serment affreux engage à me le rendre  
 Ah cruelle cette main, si vous m'abandonnez,  
 Va trancher à vos yeux mes jours infortunés  
 MOI, vous abandonner! ah! quelle ame endure  
 Par des pleurs si touchants ne s'est point attendrie

Moi, vous abandonner ! plutôt mourir cent fois :  
 Jugez mieux d'un ami dont Oreste fit choix  
 Je conçois, quand je vois les yeux de ma princesse,  
 Jusqu'ou peut d'un amant s'étendre la foiblesse,  
 Mais quand je vois vos pleurs, je conçois encoi mieux  
 Ce que peut le devoir sur un cœur vertueux  
 Pourvu que votre haine épargne Iphianassè,  
 Il n'est rien que poui vous ne tente mon audace  
 Je ne sais, mais je sens qu'à l'aspect de ces lieux  
 Egisthe à chaque instant me devient odieux

## ÉLECTRE

A l'ardeur dont enfin ma haine est secondée,  
 A ce noble transport, je reconnois Tydée.  
 Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'est doux !  
 Je pourrai donc venger Mais quelqu'un vient à nous ;  
 Il faut que je vous quitte, on pourroit nous surprendre  
 En secret chez Arcas, seigneur, daignez vous iendie  
 Seul espoir que le ciel m'ait laissé dans mes maux,  
 Courez, en me vengeant, signaler un héros,  
 Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéresse.

## SCÈNE III.

## TYDEE.

Mais qui venoit à nous ?

# ACTE III. SCENE I

## SCENE IV

TYDÉE, IPHIANASSI, MELITÉ

TYDÉE, à lui-même

Ah ! lieux ! c'est la princesse

Quel chemin en ce lieu peut conduire ses pas ?

Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je ? hélas !

Que je crains les transports où mon ame s'égare !

IPHIANASSI

Quel trouble à mon aspect de votre cœur a cupare ?

Vous ne répondez point, seigneur ; je le vois bien

J'ai troublé la douceur d'un si tendre entretien

Electre, comme vous, s'offensera peut-être

Qu'ici sans son aveu quelqu'un ose paraître

Elle semble à regret s'éloigner de ces lieux,

La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos traits

Interdite et confus. Quel est donc ce mystère ?

TYDÉE

Madame, vous savez qu'elle a perdu son frère,

Que c'est moi seul qui viens d'en informer le roi

Electre a souhaité s'en instruire par moi,

Mon cœur, toujours sensible au sort des misérables

N'a pu, sans s'attendrir à ses maux déplorables,

Après le coup affreux qui vient de la frapper

## ÉLECTRE.

IPHIANASSI.

N'est-il que sa douleur qui vous doit occuper ?  
Ce n'est pas que mon cœur veuille vous faire un crime  
D'un soin que ses malheurs rendent si légitime,  
Mais, seigneur, je ne sais si ce soin généreux  
A dû seul vous toucher, quand tout flatte vos vœux

TYDÉE.

Non, des bontés du roi mon ame enorgueillie  
Ne se méconnoît point, quand lui-même il s'oublie  
S'il descend jusqu'à moi pour le choix d'un époux,  
Mon respect me défend l'espoir d'un bien si doux,  
Et telle est de mon sort la rigueur infinie,  
Que, lorsqu'à mon destin vous devez être unie,  
Votré rang, ma naissance, un barbare devoir,  
Tout défend à mon cœur un si charmant espoir.

IPHIANASSE

Je comprends la rigueur d'un devoir si barbare,  
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous sépare  
Plus que vous ne voulez j'entrevois vos raisons  
Si ma fierté pouvoit descendre à des soupçons...  
Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne  
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne  
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,  
Gardez-vous pour jamais de montrer un ingrat

ACTE, III, SCENE V

SCENE V

TYDÉE.

Qu'ai-je fait, malheureux ! y pourrai-je survivre !  
Mais, quoi ! l'abandonner ! non, non, il faut la suivre,  
Allons Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?  
Courons ou mon amour..

SCENE VI

PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE

Que vois-je ? justes dieux !  
O sort, à tes rigueurs quelle douceur succède !  
O mon père, est-ce vous ? est-ce vous, Palamede ?

PALAMEDI

Embrassez-moi, mon fils, après tant de malheurs,  
Qu'il m'est doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDÉE.

S'il est vrai que les biens qui nous coûtent des larmes  
Doivent pour un cœur tendre avoir le plus de charmes,  
Hélas ! après les pleurs que j'ai versés pour vous,  
Que cet heureux instant me doit être bien doux !



Ah, seigneur ! qui m'eût dit qu'au moment qu'un oracle  
 Sembloit mettre à mes vœux un éternel obstacle,  
 Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,  
 Malgré le sort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?  
 Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse  
 Doit braver des mortels la crédule foiblesse ?  
 Mais puisqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,  
 Je vois bien que le ciel ne veut que m'éprouver,  
 Qu'avec vous sa bonté va désormais me rendre  
 Un ami qu'avec vous je n'osois plus attendre.  
 Mais vous versez des pleurs ! Ah ! n'est-ce que pour lui  
 Que les dieux sans détours s'expliquent aujourd'hui ?

## PALAMÈDE.

N'accusons point des dieux la sagesse suprême ;  
 Croyez, mon fils, croyez qu'elle est toujours la même :  
 Gardons-nous de vouloir, foibles et curieux,  
 Pénétrer des secrets qu'ils voilent à nos yeux.  
 Ils ont du moins parlé sans détour sur Oreste ;  
 Un triste souvenir est tout ce qui m'en reste  
 J'ai vu ses yeux couverts des horreurs du trépas ;  
 Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras  
 Sa perte de la mienne alloit être suivie  
 Si l'intérêt d'un fils n'eût conservé ma vie,  
 Si j'eusse, dans l'horreur d'un transport furieux,  
 Soupçonné, comme vous, la sagesse des dieux.  
 Conduit par elle seule au sein de la Phocide,

ACTE III, SCÈNE V. 207  
Cette même sagesse auprès de vous me guide,  
Trop heureux désormais si le sort moins jaloux  
M'eût rendu tout entier mon espoir le plus doux !  
Mais, hélas ! que le ciel, qui vers vous me renvoie,  
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !  
D'un fils que j'admirois que mon fils est changé !  
Tydée, Oreste est mort Oreste est-il vengé ?  
Depuis quel temps, si près de l'objet de ma haine,  
Arrêtez-vous vos pas à la cour de Mycène ?  
Arcas ne m'a point dit que vous fussiez ici ;  
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en est point éclairci ?  
Pourquoi ne le point voir ? vous connaissez son zèle ;  
Deviez-vous vous cacher à cet ami fidèle ?  
Parlez enfin, quel soin vous retient en des lieux  
Où vous n'osez punir un tyran odieux ?

TYDÉE.

Prevenu des malheurs d'une tête si chère,  
Ma première vengeance étoit due à mon père.  
Mais, seigneur, n'est-ce point dans ces funestes lieux  
Trop exposer des jours qu'ont respectés les dieux ?  
N'est-ce point trop compter sur une longue absence  
Que d'oser s'y montrer avec tant d'assurance ?

PALAMÈDE.

Mon fils, j'ai tout prévu, calmez ce vain effroi,  
C'est à mes ennemis à trembler, non à moi.  
Et comment en ces lieux craindrous-je de paraître,

Moi que d'abord Arcas a paru méconnoître,  
Moi que devance ici le bruit de mon trépas,  
Moi dont enfin le ciel semble guider les pas?  
D'ailleurs, un sang si cher m'appelle à sa défense  
Que tout cede en mon cœur au soin de sa vengeance.  
La sœur d'Oreste, en proie à ses persécuteurs,  
Doit ce jour éprouver le comble des horreurs  
Je viens, contre un tyran prêt à tout entreprendre,  
Reconnoître les lieux où je veux le surprendre.  
Puisqu'il faut l'immoler ou périr cette nuit,  
Qu'importe à mes desseins le péril qui me suit?  
Mon fils, si même ardeur eût guidé votre audace,  
Vous n'auriez pas pour moi ce souci qui vous glâce.  
Comment dois-je expliquer vos regards interdits?  
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédís,  
Que des amis troublés, sans force et sans courage,  
Accoutumés au joug d'un honteux esclavage.  
Par ma présence en vain j'ai cru les rassembler,  
Un guerrier les retient et les fait tous trembler.  
Mais moi, seul au-dessus d'une crainte si vaine,  
Je prétends immoler ce guerrier à ma haine;  
C'est par là que je veux signaler mon retour.  
Un défenseur d'Égisthe est indigne du jour  
Parlez, connoissez-vous ce guerrier redoutable,  
Pour le tyran d'Argos rempart impénétrable?  
Pourquoi sous vos efforts n'a-t-il pas succombé?

ACTE III, SCENE VI 239

Parlez, mon fils, qui peut vous l'avoir dérobé ?  
 Votre haute valeur, désormais ralestin,  
 Pour lui seul aujourd'hui s'est-elle démentie ?  
 Vous rougissez, Tydée ! Ah ! quel est mon effroi !  
 Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez moi  
 D'un désordre si grand que fait-il que je pense ?

TYDÉE

Ne perdez vous point un si triste silence ?

FILAMENE

Qu'entends-je ! quel soupçon vient s'offrir à mon oreille ?  
 Quoi ! mon fils !... Dieux puissants ! laissez-moi mon cri  
 Ah, Tydée ! est-ce vous qui prenez la défense  
 De l'indigne ennemi que poursuit ma vengeance ?  
 Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours  
 Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours ?  
 Falloit-il vous revoir pour vous voir si coupable !

TYDÉE

N'irritez point, seigneur, la douleur qui m'accable  
 Votre vertu, toujours constante en ses projets,  
 Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits  
 Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;  
 Ne m'en souvenez pas un plus cruel supplice.  
 D'un malheureux amour ayez pitié, seigneur,  
 Le ciel, qui m'en punit avec tant de rigueur,  
 Sans les tourmens affreux ou mon ame fût en proie  
 M'a valuement sur moi son courroux se déploie,

Je sens que les remords d'un cœur né vertueux  
Souvent pour le punir vont plus loin que les dieux.

PALAMÉDE

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite?  
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte?  
Perfide, il est donc vrai? Je n'en puis plus douter,  
Ni de votre innocence un moment me flatter.  
Quoi! pour le sang d'Égisthe, aux yeux de Palamède,  
Tydée ose avouer l'amour qui le possède!  
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,  
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.  
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante  
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE

Il faudra donc, avant que de verser le sien,  
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.  
Puisqu'à votre courroux il faut une victime,  
Frappez, seigneur, frappez! voilà l'auteur du crime

PALAMÉDE

Juste ciel! se peut-il qu'à l'aspect de ces lieux,  
Fumants encor d'un sang pour lui si précieux,  
Dans le fond de son cœur la voix de la nature  
N'excite en ce moment ni trouble ni murmure?

TYDÉE

Et que m'importe à moi le sang d'Agamemnon?  
Quel intérêt si saint m'attache à ce grand nom?

Pour lui sacrifier les transports de mon ame  
 Et le prix glorieux qu'on propose à ma flamme?  
 Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler ?

PALAMÈDE

Si je disois un mot, je vous ferois trembler  
 Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être,  
 Par d'autres sentimens vous le feriez connoître  
 Mon fils infortuné, soumis respectueux,  
 N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux  
 Il n'auroit point brûlé pour le sang de Thyeste,  
 Un si coupable amour n'est digne que d'Oreste.  
 Mon fils de son devoir eût été plus jaloux

TYDÉE.

Et quel est donc, seigneur, cet Oreste?

PALAMÈDE.

C'est vous

ORESTE.

Oreste, moi, seigneur! Dieux! qu'entends-je?

PALAMÈDE.

Oui, vous même,

Qui ne devez vos jours qu'à ma tendresse extrême  
 Le traître abominable vous protéger le sang  
 Auroit sans moi du vôtre épuisé votre flanc.  
 Ingrat, si désormais ma foi vous paroît vaine,  
 Retournez à Samos interroger Tyrthène.  
 Instruit de votre sort, sa constante amitié

A secondé pour vous mes soins et ma pitié :  
 Il sait, pour conserver une si chère vie  
 Pai le tyran d'Argos sans cesse poursuivie,  
 Que, sous le nom d'Oreste, a des traits ennemis  
 L'offris sans balancer la tête de mon fils  
 C'est sous un nom si grand que, de vengeance avide,  
 Il venoit en ces lieux punir un parricide  
 Je l'ai vu, ce cher fils, triste objet de mes vœux,  
 Mourir entre les bras d'un pere malheureux  
 J'ai perdu pour vous seul cette unique esperance,  
 Il est mort j'en attends la même récompense.  
 Sacrifiez ma vie au tyran odieux  
 A qui vous immolez des noms plus précieux  
 Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede,  
 Il ne vous reste plus qu'à livrer Palamede  
 Il vivoit pour vous seul, il seroit mort pour vous,  
 C'en est assez, cruel, pour exciter vos coups

## ORESTE

Poursuivez, ce transport n'est que trop legitime,  
 Egalez, s'il se peut, le reproche à mon crime.  
 Accablez-en, seigneur, un amour odieux,  
 Trop digne du courroux des hommes et des dieux.  
 Qui ? moi ! j'ai pu brûler pour le sang de Thyeste !  
 A quels forfaits, grands dieux ! réservez-vous Oreste ?  
 Ah ! seigneur, je frémis d'une secrete horreur ;  
 J'en ne sais quelle voix crie au fond de mon cœur.

Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le surprendre,  
 Mon pere mieux que vous a su s'y faire entendre  
 Conrons, pour appaiser son ombre et mes remords,  
 Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports  
 Honteux de voir encor le jour qui nous eclaire,  
 Je me abandonne à vous, parlez, que faut il faire ?

PALAMÉDÈS

Arracher votre sœur à nullo indignités  
 Appaiser d'un grand roi les mânes irrités,  
 Les venger des fureurs d'un barbare mere,  
 Venir sur son tombeau jurer à votre pere  
 D'immoler son bourreau, d'expier aujourd'hui  
 Tout ce que votre bras osa tenter pour lui,  
 Rassurer votre sœur, mais lui cacher son frere  
 (Ses craintes, ses transports trahiroient ce mystere),  
 Vous offrir à ses yeux sous le nom de mon fils,  
 Sous le vôtre, seigneur, assembler nos amis  
 Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeste  
 Reprendre, avec le nom, des soins dignes d'Oreste

ORESTE

I

Ne craignez point qu'Oreste, indigne de ce nom,  
 Dement la fierté du sang d'Agamemnon  
 Venez, si vous doutez qu'il méritât d'en être,  
 Voir couler tout le mien pour le mieux reconnoître

FIN DU TROISIEME ACTE



## ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## ELECTRE

Où laissé-je égaler mes vœux et mes esprits !  
Juste ciel ! qu'ai-je vu ? mais, hélas ! qu'ai-je appris ?  
Oreste ne vit plus, tout veut que je le croie,  
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.  
Il est mort cependant, si j'en crois à mes yeux,  
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux  
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere  
Pleurer auprès de lui mes malheurs et mon frere  
Qu'ai-je vu ? quel spectacle à mes yeux s'est offert ?  
Son tombeau, de présents et de larmes couvert,  
Un fer, signe certain qu'une main se prépare  
A venger ce grand roi des fureurs d'un barbare  
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?  
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils ?  
Ah ! je le reconnois à sa noble colere,

Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere  
Quelque ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,  
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs?  
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere  
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere  
Ce n'est que pour braver son époux et les dieux  
Qu'elle élève à sa cendre un tombeau dans ces lieux  
Non, elle n'a dressé ce monument si triste  
Que pour mieux signaler son amour pour Egisthe,  
Pour lui rendre plus chers son crime et ses fureurs,  
Et pour mettre lo cœmbile à mes vives douleurs  
Qu'ils troubleraient cependant, ces meurtriers impies,  
Qu'il semble que déjà poursuivent les Furies!  
J'ai vu le ser vengeur, Egisthe va périr,  
Mon frere ne revient que pour me secourir  
Flatteuse illusion à qui l'effroi succède,  
Puis-je encor soupçonner le fils de Palamede?  
Un témoin si sacré peut-il m'être suspect?  
On vient c'est lui, mon cœur s'emeut à son aspect  
Mon frere Quel transport l'empare de mon ame!

## SCENE II.

ELECTRE, ORESTE

ELECTRE, *à part*

Mais, hélas ! il est seul

ORESTE

Je vous cherche, madame

Tout semble désormais servir votre courroux,  
 Votre indigne ennemi va tomber sous nos coups  
 Savez-vous quel héros vient à votre défense,  
 Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?  
 Le ciel à vos amis vient de joindre un vengeur  
 Que nous n'attendions plus

ELECTRE.

Et quel est-il, seigneur ?

Que dis-je ! puis-je encor méconnoître mon frère ?  
 N'en doutons plus, c'est lui

ORESTE

Madame, c'est mon père.

ELECTRE

Votre père, seigneur ! et d'où vient qu'aujourd'hui  
 Oreste à mon secours ne vient point avec lui ?  
 • Peut-il abandonner une triste princesse ?  
 Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

## ORÈSTE

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,  
Et l'on ne retient point de l'empire des morts

## ÉLECTRE

Et n'avez vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste  
Palamede avoit vu cet empire funeste?  
Il revôit cependant la clarte qui nous luit  
Mon frere est il le seul que le destin poursuit?  
Vous-même, sans espoir de revoir le visage,  
Ne trouvátes-vous pas un port dans le naufrage?  
Oreste, comme vous, peut en être échappé  
Il n'est point mort, seigneur, vous vous êtes trompé  
J'ai vu dans ce palais une marque assurée  
Que ces lieux ont revu le petit fils d'Atre,  
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs:  
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?  
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frere  
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere?  
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frere est ici  
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?  
Ne me le cachez point, Oreste vit encore  
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?  
J'aime Oreste, seigneur, un malheureux amour  
N'a pu de mon esprit le bannir, un seul jour,  
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse,  
Si vous saviez pour lui jusqu'ou va ma tendresse

Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,  
 Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis  
 Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,  
 N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere ?  
 Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois  
 A l'univers entier sembloit donner des lois,  
 Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille ?  
 Quel crime contre Electre arme enfin sa famille ?  
 Une mère en fureur la hait et la poursuit,  
 Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit  
 Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste,  
 Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste

## O R E S T E

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux,  
 Gardez-vous cependant .

## É L E C T R E

Qu'il paroisse a mes yeux

Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie ?

Montrez-le moi, dussé-jé en expirer de joie

Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?

C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere et mon roi.

Aux transports qu'en mon cœur son aspect a fait naître,

Eh ! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître ?

Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux !

Moments tant souhaités ! ô jour trois fois heureux !

Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes

Ah! seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!  
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!  
C'est donc vous que j'embrasse, o mon frere!

O R E S T E

Ah, ma sœur!

Mon amitié trahit un important mystere,  
Mais, hélas! que ne peut Electre sur son frere?

E L E C T R E

Est-ce de moi, cruel, qu'il faut vous délier,  
D'une sœur qui voudroit tout vous sacrifier?  
Et quelle autre amitié fut jamais si parfaite?

O R E S T E.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiscrete  
Dissimulez des soins, quoique pour moi si doux,  
Ma sœur, à me cacher j'ai plus souffert que vous  
D'ailleurs, jusqu'à ce jour je mépriserois moi même  
Palamede, pour moi rempli d'un zèle extrême,  
Pour conserver des jours à sa garde commis,  
M'élevoit à Samos sous le nom de son fils  
Le sien est mort, ma sœur, la colère celeste  
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreste,  
Et peut-être sans vous, moins sensible à vos maux,  
Enviroy-je le sort qu'il trouva dans les flots

E L E C T R E

Se peut il qu'en regrets votre cœur se consume?  
Ah! seigneur, laissez-moi jouir sans anfertume

Du plaisir de revoir un frère tant aimé  
 Quel entretien pour moi ! que mon cœur est charmé !  
 J'oublie en vous voyant qu'ailleurs peut-être on m'aime,  
 J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même  
 Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur  
 Qui semble malgré vous entraîner votre cœur  
 Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse  
 N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface

ORESTE

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,  
 Ma sœur, et mon nom seul suffit à mon devoir  
 Non, ne redoutez rien du feu qui me possède  
 On vient, séparons-nous

### SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE,  
 ANTÉNOR

ORESTE, à *Électre*

Mais non, c'est Palamede

PALAMEDE

Anténor, demeurez, observez avec soin  
 Que de notre entretien quelqu'un ne soit témoin

## SCÈNE IV

ELECTRE, PALAMÈDE, ORESTE

ORESTE

Vous rendez, ma sœur, cet ami si fidèle  
 Dont nos malheurs, les temps, n'ont pu blesser le zèle

ELECTRE, à Palamède

Qu'avec plaisir, seigneur, je revous aujourd'hui  
 D'un sang infortuné le généreux appui  
 Ne soyez point surpris, attendri par mes larmes,  
 Mon frère a dû s'opé mes mortelles alarmes  
 De cet heureux secret mon cœur est éclairci

PALAMÈDE

Je rends grâces au ciel qui vous rejoint là  
 Oreste m'est témoin avec quelle tristesse  
 J'ai deploré le sort d'une illustre princesse,  
 Avec combien d'ardeur j'ai toujours sollicité  
 Le bienheureux instant de votre liberté  
 Je vous rassemble enfin, famille infortunée,  
 A des malheurs si grands trop long temps condamnée  
 Qu'il m'est doux de vous voir ou regnoit autrefois  
 Ce père vertueux, ce chef de tant de rois,  
 Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire  
 O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,



Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux,  
 Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,  
 Retracedez-nous sans cesse un spectacle si triste !  
 Oreste, c'est ici que le barbare Egisthe,  
 Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,  
 Immola votre pere a ses noires fureurs  
 Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,  
 Son épouse sur lui porta ses mains perfides,  
 C'est ici que, sans force et baigné dans son sang,  
 Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc,  
 Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,  
 Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie  
 C'est là que je reçus, impitoyables dieux !  
 Et ses derniers soupirs et ses derniers adieux  
 « A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,  
 « Adieu, prends soin de toi, fuis, mon cher Palamede,  
 « Cesse de m'immoler d'odieux ennemis  
 « Je suis assez vengé, si tu sauves mon fils  
 « Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste;  
 « C'est à lui de venger une mort si funeste »  
 Vos amis sont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,  
 Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups,  
 Chacun à votre nom et s'excite et s'anime,  
 On n'attend pour frapper que vous et la victime  
 ( à Électre )  
 De votre part, madame, on croit que votre cœur

Voudra bien seconder une si noble ardeur  
 C'est parmi les flambeaux d'un coupable hyménée  
 Que le tyran doit voir trancher sa destinée  
 Princesse, c'est à vous d'assurer nos projets,  
 Flattez le d'un hymen si doux à ses souhaits  
 C'est sous ce faux espoir qu'il faut que votre laine  
 Au temple où je l'attends ce jour même l'entraîne  
 Mais en flattant ses vœux dissimulez si bien  
 Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ELECTRE.

L'entraîner aux autels! ah! projet qui m'accable!  
 Itys y périrait, Itys n'est point coupable.

PALAMÈDE.

Il ne l'est point, grands dieux! né du sang dont il sort,  
 Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.  
 Juste ciel! est-ce ainsi que vous vengez un père?  
 L'un tremble pour la sœur, et l'autre pour le frère  
 L'amour triomphe ici! qu'il dans ces lieux cruels  
 Il fera donc toujours d'illustres criminels?  
 Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance  
 Qu'il doit un seul moment signaler sa puissance?  
 Rompez l'indigne joug qui vous tient enchainés,  
 Eh! l'amour est-il fait pour les infortunés?  
 Il a fait les malheurs de toute votre race,  
 Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace  
 Songez, pour mieux dompter le feu qui vous surprend,

Que le crime qui plaît est toujours le plus grand ,  
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire  
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire  
Ne vous attenez point le reproche honteux  
D'avoir pu mériter d'être si malheureux  
Peut-être sans l'amour seriez-vous plus sévères  
Vous savez sur les fils si l'on poursuit les pères  
Songez , si le supplice en est trop odieux ,  
Que c'est du moins punir à l'exemple des dieux.  
Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,  
De nos amis en vain rassemble ici l'élite  
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser ,  
Et conserver ce sang que vous n'osez verser  
En effet, que m'importe à moi de le répandre ?  
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre  
Pour venger vos affronts j'ai fait ce que j'ai pu ,  
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû

## ÉLECTRE

Ah ! seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance,  
Je sens de vos soupçons que ma vertu s'offense  
Percez le cœur d'Itys, mais respectez le mien ,  
Il n'est point retenu par un honteux lien ,  
Et quoique ma pitié fasse, pour le défendre,  
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,  
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,  
Loin d'arrêter, seigneur

PALAMÈDE.

Madame, pardonnez.

J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zèle,  
 Mais tel est de mon cœur l'empressement fidèle  
 Je ne hais point Itys; et sa fière valeur  
 Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur  
 Oreste est généreux, il peut lui faire grâce,  
 J'y consens mais d'Itys vous connoissez l'audace,  
 Il défendra le sang qu'on va faire couler,  
 Cependant il nous faut périr ou l'immoler,  
 Et ce n'est qu'aux autels qu'avec quelque avantage  
 On peut jusqu'au tyran espérer un passage  
 La garde qui le suit, trop forte en ce palais,  
 Rend le combat douteux, encor plus le succès,  
 Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,  
 Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine  
 Mais ailleurs, malgré lui par la foule pressé,  
 Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé

ORESTE.

Venez, seigneur, venez, si l'amour est un crime,  
 Vous verrez que mon cœur en est seul la victime,  
 Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,  
 Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMÈDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,  
 Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime,

Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon  
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom  
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentiments du vôtre,  
N'en présumoit pas moins et de l'un et de l'autre  
Si de votre vertu mon cœur a pu douter,  
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.  
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,  
Après moi chez Arcas, seigneur, daignez vous rendre  
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,  
Ou venger d'un cruel, vous, Électre, et les dieux

## SCENE V.

ORESTE, ELECTRE.

ORESTE.

Adieu, ma sœur, calmez la douleur qui vous presse  
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse

ÉLECTRE

Allez, seigneur, allez, vengez tous nos malheurs,  
Et que bientôt le ciel vous redonne à mes pleurs.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

### ÉLECTRE.

TANDIS qu'en ce palais mon hymen se prepare,  
 Dieux ! quel trouble secret de mon âme s'empare !  
 Le sévère devoir qui m'y fait consentir  
 Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir ?  
 Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes  
 Puisse encor me causer de si vives alarmes ?  
 Non, ce n'est point l'amour, l'amour seul dans un cœur  
 Ne pourroit exciter tant de trouble et d'horreur.  
 Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.  
 Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?  
 Un amour si long temps sans succès combattu !  
 Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?  
 Festins cruels, et tous criminels tenebres,  
 Plaintes d'Agamemnon, cris perçants, cris funebres,

Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,  
 Soyez à ma fureur plus qu'Orèste et les dieux !  
 Échauffez des transports que mon devoir anime,  
 Peignez à mon amour un héros magnanime. .  
 Non, ne me peignez rien, effacez seulement  
 Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,  
 D'une injuste fierté trop constante victime,  
 Dont un pere inhumain fait ici tout le crime,  
 Toujours prêt à défendre un sang infortuné  
 Aux caprices du sort long-temps abandonné.  
 On vient Hélas ! c'est lui que mon ame éperdue  
 S'attendrit et s'émeut à cette chere vue !  
 Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triste moment,  
 Ai-je assez de vertu pour perdre mon àmant ?

## SCENE II.

ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

Pénétré d'un malheur où mon cœur s'intéresse,  
 M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?  
 Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,  
 Je puis donc, sans l'aigrir, m'offrir à ses beaux yeux ?  
 Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,  
 Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !

Dieux ! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,  
 Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs ?  
 Est-ce elle qui m'élève à ce comble de gloire ?  
 Mon bonheur est si grand que je ne le puis croire.  
 Ah ! madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi ?  
 Amour, fais, s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi !  
 Électre, si c'est vrai que tant d'ardeur vous touche,  
 Confirmez notre hymen d'un mût de votre bouche.  
 Laissez-moi dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,  
 Lire au moins un aven qui me fait votre époux.  
 Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !  
 Ma princesse, parlez, vous fait-on violence ?  
 De tout ce que je vois que je me sens troubler !  
 Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler  
 Confiez à ma foi le secret de vos larmes,  
 N'en craignez rien, ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,  
 N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.  
 Madame par pitié, tournez vers moi les yeux  
 C'en est trop j'entre un mystère funeste,  
 Vous cédez au destin qui vous enlève Oreste ;  
 Vous croyez désormais que pour vous aujourd'hui  
 L'univers tout entier doit périr avec lui.  
 Votre cœur cependant, à sa haine fidèle,  
 Accable des rigueurs d'une mère cruelle,  
 Au moment que j'étois qu'il s'attendrait pour moi,  
 M'abhorre, et ne se rend qu'aux menaces du roi



## ELECTRE

Fils d'Egisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse;  
 Électre ne connoît ni crainte ni foiblesse,  
 Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,  
 Même au milieu des fers agit en liberté.  
 Quelque appui que le sort m'enlève dans mon frein,  
 Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere  
 Ne crois pas qu'un tyran pour toi puisse en ce jour  
 Ce que ne pouvoit pas ou l'estime ou l'amour  
 Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,  
 Je ne t'impute rien de l'honneur de mes peines.  
 Je ne puis voir en toi qu'un prince généreux,  
 Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.  
 Non, je ne te hais point, je serois inhumaine  
 Si je pouvois payer tant d'amour de ma haine

## T R I S

Je ne suis point haï ! comblez donc tous les vœux  
 Du cœur le plus fidele et le plus amoureux.  
 Vous n'avez plus de haine ! eh bien ! qui vous arrête ?  
 Les autels sont parés, et la victime est prête  
 Venez, sans différer, par des nœuds éternels,  
 Vous unir à mon sort aux pieds des immortels.  
 Egisthe doit bientôt y conduire la reine,  
 Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne.  
 On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, à part

On n'attend plus que moi !

Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !

(haut),

Quoi ! tout est prêt, seigneur ?

ITYS.

Oui, ma chère princesse

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissiper cette sombre tristesse.

Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux,

Livrez-vous à l'époux que vous offrent les dieux

Songez que cet hymen va finir vos misères,

Qu'il vous fait remonter au trône de vos pères,

Que lui seul peut briser vos indignes liens,

Et terminer les maux qui redoublent les miens

Le plus grand de mes soins, dans l'ardeur qui m'anime,

Est de vous attacher au sort qui vous opprime

Mycènes vous déplaît, eh bien ! j'en sortirai,

Content du nom d'époux, par tout je vous suivrai

*Oui, ma chère princesse* est conforme au manuscrit de la comédie française. On trouve dans l'édition du Louvre, 1750, un *Oui, divine princesse*

Trop heureux, pour tout prix du feu qui me consume,  
 Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume !  
 Aussi touché que vous du destin d'un héros

## ELECTRE

Hélas ! que ne fait-il le plus grand de mes maux !  
 Et que ce triste hymen où ton amour aspire.  
 Cet hymen .. Non, Itys, je ne puis y souscrire  
 J'ai promis, cependant je ne puis l'achever  
 Ton pere est aux autels, je m'en vais l'y trouver  
 Attends-moi dans ces lieux

## ITYS.

Et vous êtes sans haine ?

Aux autels ! quoi ! sans moi ! Demeurez, inhumaine ;  
 Demeurez, ou plutôt d'un amant odieux  
 Ma main fera couler tout le sang a vos yeux.  
 Vous gardiez donc ce prix à ma persévérance ?

## ELECTRE

Ah ! plus tu m'attends, moins notre hymen s'avance

ITYS, *se jetant à ses genoux*

Quoi ! vous m'abandonnez à mes cruels transports ?

## ELECTRE.

Que fais-tu, malheureux ? laisse-moi mes remords  
 Lève-toi, ce n'est point la haine qui me guide

SCÈNE III

ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide?  
On assassine Égisthe, et, sans un prompt secours,  
D'une si chere vie on va trancher le cours.

ITYS

On assassine Égisthe! ah! cruelle princesse!

SCÈNE IV

ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, à elle-même

Quoi! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,  
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit!  
Je n'ai pu l'arracher au sort qui te poursuit,  
Prince trop généreux!

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de seindre,  
Ingrats, c'est plutôt l'insulter que le plaindre  
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous  
Qui le faites tomber sous vos barbares coups!



## SCENE, V

FLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS

ARCAS

Madame, c'en est fait, tout cesse à nos efforts,  
 Ce palais se remplit de mourant et de mort,  
 Vous savez qu'aux autels notre chef intépide  
 Devoit d'Agamemnon punir le parricide,  
 Mais les soupçons d'Égisthe, et des avis secrets,  
 Ont hâte du grand jour si cher à nos souhaits  
 Oreste regne enfin, ce héros invincible  
 Semble armé de la foudre en ce moment terrible  
 Tout suit à son aspect, ou tombe sous ses coups  
 De longsuisseaux de sang signalent son courroux  
 J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui même  
 Desarmé par Oreste en ce desordre extrême,  
 Ce prince au désespoir, cherchant le lieu ténébreux,  
 Portant par-tout la mort, et ne la trouvant pas,  
 A son pere peut-être eût ouvert un passage,  
 Mais sa main desarmée a trompé son courage  
 Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,  
 Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours  
 Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,  
 A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine

J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.

De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,

Madame, la retraite est pour vous assurée,

Des amis affidés en défendent l'entrée.

Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos desirs,

Aux pieds de son vainqueur rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE

O, mon pere ! à ta mort je ne veux point survivre

Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre

(à *Électre* )

Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,

Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur

## SCENE VI.

ORESTE, ELECTRE, IPHIANASSE, ARCAS,

GARDES

ORESTE.

Amis, c'en est assez, qu'on épargne le reste,

Laissez, laissez agir la clémence d'Oreste :

Je suis assez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux ! qu'est-ce que je voi ?

Sort cruel, c'en est fait, tout est perdu pour moi :

Celui que j'implorais est Oreste.

ORESTE.

Oui, madame,  
 C'est lui, c'est ce guerrier, que la plus vive flamme  
 Vouloit en vain soustraire aux devoirs de ce nom,  
 Et qui vient de venger le sang d'Agamemnon  
 Quel que soit le courroux qu'à ce nom vous inspire,  
 Mon devoir parle assez, je n'ai rien à vous dire,  
 Votre père en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIGENIE.

Oui, mais je n'en ai point part à la perte du tien  
 (elle sort)

## SCENE VII

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS,  
 GARDÉS

ORESTE, à ses gardes

Suivez-la. Dieux! quels cris se font encore entendre!  
 D'un trouble affreux mon cœur à peine à se défendre  
 Palamede, venez rassurer mes esprits,  
 Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!  
 Ami trop généreux, mon défenseur, mon père,  
 Ah! que votre présence en ce moment m'est chère!  
 Quel triste et sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait  
 Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret



N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance ?

PALAMÈDE

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.

Oui, vous êtes vengé, les dieux le sont aussi,

Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici.

Ce palais n'offre plus qu'un spectacle funeste ;

Ces lieux, souillés de sang, sont peu dignes d'Oreste.

Suivez-moi l'un et l'autre

ORESTE

Ah ! que vous me troublez !

Pourquoi nous éloigner ? Palamede, parlez.

Craint-on quelque transport de la part de la reine ?

PALAMÈDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de sa haine

De son triste destin laissez le soin aux dieux

Mais, pour quelques moments, abandonnez ces lieux,

Venez.

ORESTE

Non, non, ce soin cache trop de mystère,

Je veux en être instruit parlez, que fait ma mère ?

PALAMÈDE.

Eh bien ! un coup affreux ..

ORESTE.

Ah dieux ! quel inhumain

A donc jusque sur elle osé porter la main ?

Qu'a donc fait Anténoï, chargé de la défendre ?

Et comment, et par qui s'est-il laissé surprendre ?  
 Ah ! j'atteste les dieux que mon juste courroux

PALAMÈDE

Ne faites point, seigneur, de serment contre vous

ORESTE

Qui ? moi ? j'aurois commis une action si noire !  
 Oreste parricide ! ah ! pourriez-vous le croire ?  
 De mille coups j'ai lutté j'aurois percé mon sein  
 Juste ciel ! et qui peut imputer à ma main ?

PALAMÈDE

J'ai vu, seigneur, j'ai vu, ce n'est point l'imposture  
 Qui vous charge d'un coup dont fremit la nature  
 De vos soins généreux plus irritée encor,  
 Clytemnestre a trompé le fidèle Anténor ;  
 Et, remplissant ces lieux et de cris et de larmes,  
 S'est jetée à travers le peril et les armes  
 Au moment qu'à vos pieds son parricide époux  
 Était prêt d'éprouver un trop juste courroux ;  
 Votre main redoutable allait trancher sa vie  
 Dans ce fatal instant la reine l'a saisi  
 Vous, sans considérer qui pouvoit retenir  
 Une main que les dieux armoient pour le punir,  
 Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,  
 Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître

ORESTE. L.

Sort, ne m'as-tu tiré de l'abîme des flots

Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,  
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere?

## SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE,  
PALAMEDE, ARCAS, ANTENOR, ME-  
LITE, GARDES.

ORESTE.

Elle vient. quel objet! où fuirai-je?

ELECTRE

Ah, mon frere!

CLYTEMNESTRE

Ton frere! quoi! je meurs de la main de mon fils!  
Dieux justes! mes forfaits sont-ils assez punis?  
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,  
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?  
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce sang  
Dont le ciel irrité t'a formé dans mon flanc  
Monstre, que bien plutôt forma quelque Furie,  
Puisse un destin pareil payer ta barbarie!  
Frappe encor, je respire, et j'ai trop'a souffrir  
De voir qui je fis naître, et qui me fait mourir.  
Acheve, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE

Ma mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! ce nom qui te rend si coupable,  
 Tu l'oses prononcer! N'affecte rien, cruel!  
 La douleur que tu feins te rend plus criminel  
 Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance,  
 Ton fils ne dément point ton nom ni sa naissance  
 Pour l'en voir digne au gré de mes vœux et des tiens  
 Je lui laisse un forfait qui passe tous les miens

## SCENE IX

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE,  
 ANTÉNOR, ARCAË, GARDES

ORESTE.

Frappez, dieux tout puissants que ma fureur implore  
 Dieux vengeurs, s'il en est puisque je vis encore,  
 Frappez, mon crime affreux ne regarde que vous.  
 Le ciel n'a-t-il pour moi que des tourments trop doux?  
 Je vois ce qui retient un courroux légitime  
 Dieux, vous ne savez point comme on punit mon crime

ÉLECTRE.

Ah, mon frère! calmez cette aveugle fureur

N'ai-je donc pas assez de ma propre douleur ?

Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreste ?

O R E S T E.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteste.

Et toi, que fait frémi mon aspect odieux,

Nature, tant de fois outragée en ces lieux,

Je viens de te venger du meurtre de mon père

Mais qui te vengera du meurtre de ma mère ?

Ah ! si pour m'en punir le ciel est sans pouvoir,

Prêtons-lui les fureurs d'un juste désespoir.

O dieux ! que mes remords, s'il se peut, vous fléchissent !

Que mon sang, que mes pleurs, s'il se peut, t'attendrissent.

Ma mère ! vois couler .

( *il veut se tuer* )

P A L A M E D E , *le désarmant*

Ah, seigneur !

O R E S T E

Laisse-moi.

Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi .

Votre cœur, affamé de sang et de victimes,

M'a fait souiller ma main du plus affieux des crimes

Mais quoi ! quelle vapeur vient obscurcir les ans ?

Grace au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers ;

Descendons les enfers n'ont rien qui m'épouvante,

Suivons le noir sentier que le sort me présente,

Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.

Quelle triste clarte dans ce moment me luit?  
Qui ramene le jour dans ces retraites sombres?  
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres?  
Quo de gémissements! que de cris douloureux!  
« Oreste! » Qui m'appelle en ce séjour affreux?  
Égisthe! ah! c'en est trop il faut qu'à ma colere ..  
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mere!  
Quels regards! où suis-je? Ah, monstre féroce!  
Quel spectacle oser-tu présenter à mes yeux!  
Je ne souffre que trop monstre cruel, dis-le;  
A mes yeux effrayés dérobe cette tête  
Ah, ma mere! épargnez votre malheureux fils  
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris,  
J'implore ton secours, chere ombre de mon pere,  
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mere,  
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit  
Quoi! jusque dans tes bras la barbare me suit!  
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice  
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice,  
J'éprouve cependant des tourments infinis.  
Dieux! les plus criminels seroient ils plus punis?



# TABLL DLS PII CLS

## CONTENUES

### DANS LE PREMIER VOLUME.

|                                              |     |      |
|----------------------------------------------|-----|------|
| NOTICE SUR CASSIUS                           | pag | v    |
| Épître au roi, sur l'édition du <i>Laure</i> |     | xxj  |
| Préface de l'auteur                          |     | xxij |
| IBOMÉNE, tragédie                            |     | i    |
| A S A S Monseigneur le Duc                   |     | 3    |
| ATRE ET THYRE, tragédie                      |     | 91   |
| Préface                                      |     | 93   |
| ÉLÉCTRE, tragédie                            |     | 181  |
| Préface                                      |     | 183  |

FIN DU PREMIER VOLUME